RELATION DE LA CAPTIVITÉ DU S[R] MOÜETTE DANS LES ROYAUMES DE FEZ ET DE MAROC,

Où il a demeuré pendant onze ans.

Où l'on void les Persecutions qui y sont arrivées aux Chrêtiens Captifs, sous les Regnes de Mouley Archy, & de Mouley Seméin son Successeur regnant aujourd'huy, & les travaux ordinaires ausquels on les occupe.

Avec un Traité du Commerce, & de la maniere que les Negotians s'y doivent comporter : Ensemble les termes principaux de la Langue qui est la plus en usage dans le Païs.



A PARIS,
Chez JEAN COCHART, au cinquiéme Pilier de la grand' Salle du Palais, au saint Esprit.

M. DC. LXXXIII.

Avec Privilege du Roy.



PREFACE.

LE ſouvenir des diſgraces ne donne pas ſeulement du plaiſir à celuy qui en eſt échappé. Mais comme le recit en plaît même à ceux qui le liſent ; J'ay cru qu'ayant déja donné l'Hiſtoire de Mouley Archy ſi connu ſous le nom de Roy de Tafilet : Et de Mouley Iſmaël ou Seméin el Heuſenin, Roy de Fez & de Maroc, dont nous avons veu l'année derniere les Ambaſſadeurs à Paris. Le Lecteur me ſçauroit quelque gré, apres luy avoir appris tant de grands é-

venemens, de luy donner non ſeulement ceux de mon Eſclavage : mais même les avantures de pluſieurs compagnons de mes diſgraces, que j'ay jugées n'être pas tout à fait indignes de ſa curioſité. On y verra comme dans un Tableau, les cruautez des Peuples parmy leſquels j'ay demeuré Captif prés d'onze ans : & eu tout le loiſir d'apprendre les deux Langues, qui y ſont les plus communes, ſçavoir ; l'Arabeſque & l'Eſpagnolle. La premiere s'y introduiſit lorſque Jacob Almanzor, inonda pour ainſi dire toute l'Affrique d'Arabes ; Quand du fond de l'Arabie heureuſe où il regnoit, auſſi bien que dans la pluſpart de l'Affrique ; Il envoya ſes Lieutenans faire la conquête d'Eſpagne, à la perſuaſion du Comte

Dom Julien, dont l'Hiſtoire eſt ſi celebre. Ces mêmes Arabes apres avoir été 7. à 800. ans, les Maîtres de preſque toute l'Eſpagne : en furent enfin depoſſedez, & depuis entierement chaſſez ſous Philippe III. Et comme les Royaumes de Fez & de Maroc, ſont les plus proches d'Eſpagne : Les Maures en s'y retirant y porterent la Langue Eſpagnolle, qui y eſt encore auſſi commune aujourd'huy que l'Arabe.

M'étant donc rendu ces deux Langues familieres, & étant naturellement curieux : j'ay pû par leur moyen m'informer de tout ce qui me paroiſſoit digne d'obſervation. Et comme les remarques que j'ay faites, peuvent être d'uſage aujourd'huy ; que nôtre invincible Monarque, veut bien que les Peuples d'Af-

frique, ſe reſſentent auſſi bien que l'Europe, de l'inclination qu'il a, à la Paix & à enrichir ſes ſujets par le Commerce: & qu'il a envoyé un Ambaſſadeur exprés, pour en confirmer le Traité, qui s'en eſt fait icy avec les Ambaſſadeurs du Roy de Maroc, & que ce Prince a ratifié. Toutes ces raiſons m'ont obligé de ſuivre la pente naturelle, que j'ay toûjours euë pour ma chere Patrie; me faiſant un plaiſir ſingulier de luy pouvoir être utile à quelque choſe.

Quand ce petit travail ne devroit ſervir, qu'à exciter les Chrêtiens à devenir charitables envers les pauvres Eſclaves, dont je tâche à repreſenter les ſouffrances; Je me tiendray pour bien recompenſé, ſi je puis leur perſuader, que leurs aumônes

ne ſçauroient être mieux employées, qu'au rachapt des Captifs. Leurs miſeres & les cruautez que ces Barbares continuellement exercent ſur eux ſont telles, qu'il n'y a rien qu'ils ne tentent, & point de perils où ils ne s'expoſent, pour ſe retirer des mains de leurs tyrans.

J'en rapporte pluſieurs exemples, entre leſquels eſt l'hiſtoire d'un François, qui apres diverſes fortunes s'étant échapé de Tripoly où il étoit Eſclave; ſe déguiſa en Morabite ou Hermite, & paſſa juſqu'à Maroc; au travers de je ne ſçay combien de deſerts & de païs inhabitez: & à l'aide de ce déguiſement, & de la langue Arabeſque qu'il ſçavoit parfaitement; il vécut plus de deux ans dans la liberté de ces ſortes de vagabonds.

Je rapporte aussi dans l'histoire d'un autre Esclave François, un évenement qui tient tellement du miracle, que j'ay jugé à propos d'y joindre l'attestation en forme de la verité de la chose ; signée de plusieurs témoins oculaires dignes de foy du nombre desquels j'étois. En effet depuis le miracle de Daniel, il n'y a point d'exemple si visible de l'assistance Divine, que celuy de ce pauvre Captif, qui fut condamné par Mouley Semein, à servir de pâture à quatorze lyons affamez, qui n'avoient mangé depuis trois jours : & qui cependant l'épargnerent, & n'eurent pour ainsi dire que du respect & de la douceur pour luy, comme on verra plus amplement dans son lieu.

Outre l'Histoire de ces deux

hommes, j'en rapporteray encore plusieurs autres; qui ne seront pas moins agreables dans leurs sujets pour être moins tristes. Je les ay inserées telles que je les ay aprises de ceux mêmes à qui elles sont arrivées: afin d'ôter les fâcheuses idées, que la lecture de tant d'horreurs & de suplices, auroit pû laisser dans la memoire du Lecteur. J'y ay encore ajoûté la description de chaque Ville où j'ay demeuré, comme dans leur veritable lieu: & plusieurs autres particularitez, que j'avois obmises dans mon Histoire precedente.

J'y ay encore joint un petit traité du Commerce & de la maniere qu'il se fait dans ces quartiers-là, avec les précautios que doivent prendre ceux qui y vont pour y bien reüssir.

Au reste, je me suis moins

attaché à l'elegance & au ſtile, dans ma narration qu'à la verité des choſes : & à la ſimplicité que j'employe, dont j'eſpere que le Lecteur me ſçaura quelque gré.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

LE Roy par ses Lettres patentes, données à Versailles le cinquiéme Mars 1683. Signées, DUGONO, & scellées, a permis à JEAN COCHART Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & débiter un Livre intitulé *Relation de la Captivité du sieur Moüette, dans les Royaumes de Fez & de Maroc*, & ce pendant le temps & espace de six ans. Faisant défences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient de contrefaire ny faire contrefaire ledit Livre, à peine de quinze cent livres d'amende, confiscation des Exemplaires & de tous dépens dommages & interests : comme il est plus au long contenu esdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 9. Mars 1683. suivant l'Ar-

rest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Février. 1665.

Signé C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer le 15. May 1683.



RELATION DE LA CAPTIVITÉ DU S[R] MOÜETTE DANS LES ROYAUMES DE FEZ ET DE MAROC.

CHAPITRE PREMIER.

Mon embarquement à Dieppe pour les Antiſles de l'Amerique, & ma priſe par deux Corſaires de Salé.



Our m'aquitter de ce que j'ay promis, en finiſſant l'Hiſtoire des Conqueſtes de Mouley Archy, & de Mouley Semein ſon frere & ſon ſucceſſeur;

& pour satisfaire entierement à la curiosité du Lecteur, en reprenant les choses dés leur origine, je luy diray que je partis de Paris le dernier jour de Juillet de l'année 1670. avec Claude Loyer la Garde mon cousin, & d'un de ses amis, pour faire un voyage dans les Indes occidentales de l'Amerique.

Etans arrivez à Dieppe le 29. Aoust, nous nous embarquâmes le seiziéme Septembre (aprés avoir payé chacun cinquante-six livres pour nôtre passage) sur une Frégatte appellée la Royale, du port de six vingt tonneaux, qui étoit commandée par Isaac Beliart, Capitaine Dieppois, qui l'avoit armée avec six pieces de canon.

Aprés que nous nous fûmes embarquez, Madame de la Montagne, le mary de laquelle avoit été Capitaine des anciens Habitans de l'Isle de saint Christophe, s'embarqua aussi pour y retourner, avec le Chevalier son fils, quelques valets & servantes. Le Gouverneur de Longueville son gendre, avec quantité de Dames & de Gentilshommes, l'accompagnerent jusqu'à bord de nôtre Vaisseau, où ils furent régallez d'une grande colla-

tion, & de quantité de canonnades.

Le même jour on amena aussi à bord, un jeune Gentilhomme du païs, qui se sauvoit des mains de son pere, à cause qu'il avoit malheureusement tué son frere aîné, que le pere aimoit uniquement.

Sur le soir un vent d'Est convia nôtre Pilote de mettre à la voile : mais sur le minuit le Vent ayant changé tout à coup au Sud-Oüest, & se rendant plus fort de moment en moment; la Mer en devint tellement agitée, que les frequentes vagues, qui passoient sur nôtre Tillac, commencerent à nous épouvanter. Nos Matelots accoûtumez à la tempête ne firent que rire. Neanmoins la tourmente qui s'augmentoit toûjours, & qui nous menaçoit d'un naufrage, nous obligea de nous ôter de la Rade de Fecam, où nous courrions le bord, pour nous mettre à l'abry des côtes d'Angleterre. Nous fûmes moüiller l'ancre entre-deux Caps, appellez les Pointes de Perez & de la Rie. Mais comme nous y rencontrâmes deux Vaisseaux, dont le haut des Mats paroissoit encore, & que le mauvais temps continüoit toûjours, nôtre

Pilotte fut d'avis de lever l'ancre, & de relâcher aux Dunes, deux lieuës au delà de Douvre, où nous ſerions plus à l'abry, à cauſe que les hautes Falaiſes d'Angleterre nous couvriroient mieux du vent qui s'étoit mis à l'Oüeſt.

Nous débarquâmes en ce lieu, & reſtâmes quatre jours à terre pour nous rafraîchir. Ce lieu n'eſt conſiderable que par le nombre des Vaiſſeaux qui s'y aſſemblent pour attendre le beau-temps, & qu'il eſt défendu de trois forts-Châteaux. Les Dames y ſont fort galantes, civiles, & admirablement belles. Le jeune Gentilhomme Normand dont je viens de parler, qui étoit d'une complexion fort amoureuſe, & qui parloit bon Anglois, voulant faire connoiſſance avec elles, s'engagea dans une affaire, d'où il ne ſeroit pas ſorty heureuſement, s'il n'avoit été ſecouru par quelques-uns des nôtres.

Le premier jour d'Octobre, le Vent s'étant mis au Nord-Eſt, quart de Nord. Une flote de Vaiſſeaux Hollandois & d'Hambourquois, qui alloit dans le Levant ; & l'Eſcadre de l'Admiral Bleu d'Angleterre, ayant mis à la voile,

nous vogâmes dans leur Compagnie l'espace de deux jours, pendant lesquels nous eûmes l'agréable divertissement des fanfares de leurs Trompettes, & des Canonnades qu'ils tiroient reciproquement. Nous nous en separâmes à la veuë de l'Ile de VVith, & nous cinglâmes vers nôtre route jusqu'au huitiéme jour, avec un vent favorable : mais le neufviéme le vent se mit au Sud-Ouest, & devint tout à fait contraire ; il rendit la Mer tellement furieuse, que nous fûmes contraints jusqu'au douziéme d'abandonner nôtre Vaisseau à la mercy du vẽt & de l'orage. Une nuit comme nous étions tous sous le Tillac, excepté le Capitaine & le Pilotte, qui étoient dans la Dunette. Un coup de Mer impetueux passa sur le bord du Vaisseau, luy fit faire un demy plongeon, & il nous auroit infailliblement coulé à fond, si la bonté Divine n'eut incontinent envoyé une vague qui releva la Proüe du Navire, sans quoy nous étions infailliblement perdus. Enfin le treiziéme Octobre au matin la tempête cessa, & un Arc-en-Ciel qui parut, nous ramena le beau-temps. Le quinziéme sur le soir, nous

rencontrâmes trois gros Vaiſſeaux Hollandois, qui revenoient des côtes de Barbarie, où ils avoient brûlé quelques Corſaires de Salé, à ce qu'ils nous dirent : Ils nous demanderent ſi nous n'avions point rencontré un Flibot qui en étoit, & qui leur étoit échappé, duquel ils nous avertirent de nous donner de garde, parce qu'il n'étoit pas éloigné. En ſuite dequoy nous étant entreſaluez, chacun continua ſa route.

Le lendemain matin, qui étoit le ſeiziéme, comme nous faiſions nos Prieres, un garçon qui étoit au haut du grand Maſt, cria qu'il voyoit deux Navires à la prouë de nôtre Vaiſſeau, qui n'étoient qu'à deux lieuës de nous. Comme nous allions les uns ſur les autres, en peu de temps nous nous rencontrâmes à la portée du canon. Ils portoient des Pavillons Turcs, & nous mîmes le nôtre. Ils nous demanderent qui nous étions, & où nous allions. Leurs ayans répondu que nous venions de Dieppe, & que nous allions à l'Amerique : Ils nous dirent qu'ils étoient d'Alger, qu'ils avoient paix avec nous, & que nous ne devions rien craindre : Que nôtre Capitaine al-

lât ſeulement à leur bord, lèur montrer ſes Paſſeports, & qu'ils n'en deſiroient pas davantage. C'eſt ainſi que ceux de Salé prenoient nos Vaiſſeaux, & c'eſt de la même maniere que ceux d'Alger en uſent aujourd'huy, que nous avons la paix avec le Roy de Maroc : Ce qui leur donne une grande facilité de s'en rendre les maîtres ; & à quoy on pourroit facilement remedier ſi l'on ſe donnoit la peine d'y penſer.

Le Capitaine trop credule, ou trop lâche, ne voulut point ſuivre l'avis du Pilotte, ny des Matelots, qui luy remontrerent que l'un de ces Vaiſſeaux étoit le Flibot, dont les Hollandois les avoient le ſoir précedent avertis de ſe donner de garde; & qu'il valoit mieux ſe défendre que de les croire. Il fit mettre la Chaloupe en mer, & prenant avec ſoy ſix des meilleurs Matelots : Il nous quitta, en diſant que ſi les Vaiſſeaux étoient ennemis, il jetteroit ſon chapeau dans la Mer, pour ſignal de nous défendre : mais au contraire ce malheureux nous vendit ; car (ayant pris de grandes aſſurances pour ſon Vaiſſeau, en ſorte qu'il ſe faiſoit riche par ſa perte) au lieu d'accomplir ſa promeſſe, il

écrivit un billet au Pilotte, par lequel il luy mandoit de ne rien craindre; que l'on laissast entrer les Mahomettans à bord, qui ne vouloient seulement que voir si nous n'avions point d'Etrangers cachez. Le Pilotte ayant obey à ses ordres, les Maures ne furent pas plûtost entrez à bord, que tirans les armes qu'ils tenoient cachées sous leurs capots, ils commencerent à frapper sur les premiers qu'ils rencontrérent. Lors que je vis que c'étoit tout de bon, & que personne ne faisoit résistance, j'abandonnay un fusil que je tenois aprés l'avoir tiré, & je me retiray des premiers. Je décendis dans l'une de leurs Chalouppes, où un diable de Noir qui la gardoit me saisit incontinent au collet, & me presenta sur la teste une hache d'armes pour me faire peur. Neanmoins il me fit signe de demeurer en repos, & qu'il ne me feroit point de mal, si je luy voulois laisser faire ce qu'il souhaitoit. Il m'ôta tout ce que j'avois de meilleur sur moy; aprés quoy il ne me dit plus rien.

Le chamaillis pendant ce temps fut furieux sur le Tillac: Les Maures qui ne trouverent aucune résistance, tue-

rent un jeune Huguenot âgé de treize à quatorze ans, d'un coup de fusil qu'ils luy tirerent dans le ventre; & le Chevalier de Malthe, fils de la Dame de la Montagne, reçût quelques coups de Cimeterre, dont il fut legerement blessé. Les Maures s'étant rendus nos maîtres, ils nous menerent dans leurs Vaisseaux, où nous fûmes tous dépoüillez, & foüillez jusqu'aux lieux plus secrets, pour voir si nous n'y avions point d'argent caché. Ensuite ils nous conterent quarante que nous étions, tant grands que petits, avec quatre femmes, & ils nous partagerent également entre les deux Vaisseaux aussi bien que le reste du butin. Le Chevalier de la Montagne, & la Dame sa mere, demeurerent avec le Reys Courtebey; & mon cousin & moy, fûmes de ceux qui furent tranferez dans le Bord de Mahamet Reys, qui étoit le Capitaine de l'autre Navire Corsaire: Et un Révolté d'Alger, qui s'étoit joint avec Courtebey, quelques jours aprés que les Hollandois eurent donné la chasse à ce dernier, & qu'il se fut échapé de leurs mains à la faveur de la nuit: Car en effet Courtebey montoit le Flibot, du-

quel les Hollandois nous avoient avertis de nous donner de garde.

Nous ne fûmes pas plûtost entrez dans ce Vaisseau, qu'on nous mit les fers aux pieds, dix ensemble à une même chêne. Aprés avoir vû ce qui étoit dans nôtre prise, & s'en être contentez, ils reprirent la route de Salé, d'où ils étoient partis. Nous arrivâmes à la vûë de cette Ville le vingt-quatriéme Octobre au matin. Un Corsaire Anglois qui attendoit le retour de ceux-cy, & qui étoit à l'ancre à l'embouchure de la Barre, nous ayant découvert, mit incontinent à la voile. Mais comme il n'avoit que cinquante hommes dans son Bord, il se contenta de nous donner la chasse à coups de canon, pour tâcher de nous faire rendre. Nos Corsaires malgré ses coups gagnerent la Barre, où ils s'efforcerent d'entrer : Mais comme la Mer avoit beaucoup baissé, & qu'il n'y avoit pas assez d'eau, ils se remirent en mer, pour faire voile le long de la côte. L'Anglois les suivit, les aprocha de si prés, & les brisa en tant d'endroits, qu'il contraignit le Corsaire dans lequel j'étois de s'échoüer avec sa prise contre des Rochers, où nous pensâmes

tous perir. Le Vaiſſeau de Courtebey ſe ſauva à la faveur de la nuit, dans le petit Port de Fidella, à douze lieuës de Salé. Lors qu'on nous débarqua à terre, une jeune & tres-belle fille de Normandie, que la Dame de la Montagne menoit avec elle, tomba dans la Mer avec ſa ſervante. Les Matelots Chrétiens furent promptement à leur ſecours ; mais ils ne pûrent ſauver que la ſervante, à cauſe que l'autre avoit paſſé par deſſous la quille du Vaiſſeau, & s'étoit noyée. Et lors que nous arrivâmes à terre, nous la trouvâmes ſur le ſable toute nuë ; car les Maures l'avoient déja dépoüillée.

CHAPITRE II.

De la maniere que l'on vend les Chrétiens Eſclaves à Salé, & ſa deſcription.

L'Alcayde Hamet Benyencourt, Gouverneur du Château, & des deux Villes de Salé, accompagné de le Hache Abdelcader Marino, Intendant de la Marine, arriva le lendemain vingt-cinquiéme au lieu où nous étions, pour nous faire conduire à la Ville, d'où

nous n'étions éloignez que de deux petites lieuës. Avant que de passer outre, je croy qu'il ne sera pas hors de propos, de faire une legere description de la Ville de Salé. Elle est bâtie sur la riviere de Guerou, qui décend des montagnes des Zaovias, & qui la divise en deux parties. Celle qui est du côté du Nord, s'appelle proprement Sela, en langue du Païs, & Salé en la nôtre. C'est en ce lieu que demeurent les plus riches Marchands Juifs & Maures. Elle est entourée de bons murs d'environ six brasses de hauteur, & de neuf ou dix palmes d'épaisseur, construits de terre & de sable rouge, engraissée de chaux pillée à la mode du Païs. Ces murailles sont garnies de leurs créneaux, & flanquées de bonnes Tours carrées. Elles étoient presque toutes ruinées avant le régne de Mouley Archy qui les fit relever à neuf. La partie de la Ville, qui est du côté du Sud, s'appelle Raval; & son circuit est bien plus grand que l'autre. Dans l'enceinte de cette Ville, il y a quantité de jardins & un grand champ où l'on pourroit semer des grains pour nourrir plus de quinze cens personnes. Ses

Description de Salé.

murs sont fort anciens, & l'on tient par tradition dans le Païs, qu'ils furent bâtis par une partie des premiers Chrétiens, que les Lieutenants de Jacob Almanzor (Roy de l'Arabie Heureuse) qui conquirent l'Espagne, firent passer en Affrique: L'autre partie ayant été menée à Maroc; pour y faire ces fameux Aqueducs, qu'on y voit encore aujourd'huy. Il y a du côté du Sud-Est-quart de Sud, une haûte Tour appellée Hasans. Elle sert à donner la connoissance du terrain aux Vaisseaux qui y veulent aborder. Au pied de cette Tour on fait les Navires, & on les y mene hiverner. On monte à cheval sur le haut de cette Tour, aussi aisement que si c'étoit une montagne, à cause que son escalier est sans degrez. Elle fut édifiée par le commandement du même Roy, avec une Mosquée qui est toute en ruine, par le même Maître qui fit la fameuse Tour d'une autre Mosquée, qui sert de Cathedrale à Seville en Espagne, & celle de la grande Mosquée de Maroc.

Cette Ville qui s'est conservée plusieurs années en République, commença cette forme de Gouvernement.

quelque temps aprés qu'elle eût donné retraite aux Andalous & Grenadins, que le Roy d'Espagne avoit chassez de ses Etats, à cause de leurs frequentes seditions. Ces Maures qui sortoient de faire la guerre, & vouloient vivre libres, se voyant en plus grand nombre que ceux de Salé, les obligerent à ne plus reconnoître aucun Souverain: Ils résolurent de se soustraire de l'obeïssance qu'ils avoient promise au Ben-Bucar en entrant dans son Païs, & assiegerent le Prince Abdala son fils, qui commandoit dans le Château. Ce Prince qui n'étoit âgé que de quinze ans, soûtint courageusement un Siege de plusieurs années. Il y fut secouru de Vivres & de Munitions par le Duc de Medina Cœli, Seigneur du Port sainte Marie prés Cadis; & par le Roy de Portugal, qui luy envoya plusieurs Caravelles chargées de toutes sortes de Provisions de bouche & de guerre, dautant qu'ils en avoient été priez par les Ambassadeurs que le Ben-Bucar leur avoit envoyez. Les Habitans de Salé, à qui l'entrée du Port étoit interdite, à cause du Château qui la défendoit, & d'ailleurs tou-

te la Campagne leur étant ennemie, commencerent à avoir dizette de toutes choses ; Plusieurs Marchands Chrétiens leurs apporterent du Bled, qu'ils débarquoient dans une plage, qui est entre la Mamora & Salé. Ces Marchands y firent leurs fortunes ; car ils en remporterent presque tout l'or & les perles que les Maures avoient rapportez d'Espagne avec eux. Le Prince Abdala se voyant las de demeurer toûjours dans une perpetuelle prison, parlementa un jour avec le Capitaine d'un Vaisseau Anglois, qui étoit venu en Rade, & luy promit de le rendre Maître du Château, si le Roy d'Angleterre donnoit à son pere mille quintaux de poudre, & pareil nombre de fusils. L'Anglois s'y accorda volontiers, & même fut dans le Château avec deux cens Soldats qu'il y voulut laisser avec les Maures, en attendant son retour d'Angleterre.

Mais aprés y avoir resté quatre ou cinq jours, & voyant qu'il n'y avoit pas des vivres pour y demeurer jusqu'au retour de son Vaisseau, ce Capitaine dit au Prince, qu'il s'en alloit en Angleterre pour negocier cette affaire auprés

de ſon Maître. Aprés qu'il ſe fut rebarqué, le Prince fut ſommé par les Habitans de Salé de leur rendre ce Château, ſinon qu'ils feroient joüer une mine qu'ils avoient faite dans le Roc. Un Captif Italien fut autheur de cette invention, qui avec du vinaigre trouva les moyens de faire amolir le Rocher, & conduiſit cet Ouvrage dans ſa perfection, ſous l'eſperance de la liberté qu'on luy avoit promiſe. Le Prince envoya deux de ſes plus intimes pour viſiter la mine; ils luy rapporterent ce qui en étoit, & comme elle avoit été faite par l'avis d'un Chrétien.

Abdala voyant qu'il en faloit ſortir, ou y mourir, capitula dés le lendemain. Il obtint tout ce qu'il demanda. On luy livra l'Italien qu'il fit mourir par d'étranges ſupplices. Aprés qu'il fut ſorty de ce Château, les Andalouzes y établirent leur Divan. Le Hache Abdala Feniche, & Mahamet de Santiago, aſſiſtez des Marinos, Squerdos, Ozaras, Pãtoujas, Zebedez, Tonſis, Courtebeys, Valantianos, Blancos, Meninis, & pluſieurs autres des plus apparens des deux Villes s'y aſſembloient au Conſeil, pour le gouvernement du reſte du Peu-

ple. Ils ordonnerent de faire un fossé tout autour du Château, auquel ils employerent plus de cinq cens hommes pendant plusieurs mois : mais comme il se faisoit dans le Roc, & qu'ils dissipoient beaucoup d'argent, ils laisserent cet Ouvrage imparfait, comme on le voit encore à present. Cette maniere de gouvernement dura jusqu'au régne de Mouley Archy.

Il y a aujourd'huy deux Châteaux à Sálé, le vieil, dont je viens de parler, est construit directement à l'embouchure de la riviere de Guerou, du côté de de laquelle ses murs qui sont sur des Rochets sont fort hauts élevez, & mettent à couvert du canon la maison du Gouverneur qui y touche. La construction de ce Château n'a aucune régularité, & n'est ny carré ny de figure triangulaire : mais on a bâty dans les endroits où l'on a trouvé du terrain propre pour cela. Les murailles qui regardent la Riviere, sont la plusṗart de pierre de taille, avec plusieurs Tours construites à neuf par Mouley Seméin, & elles s'étendent jusqu'aux Cananettes dont j'ay déja parlé. Il y a dans ce Château, au devant de la principale

entrée, qui ne ferme qu'avec une porte de bois quasi tout pourry, un fort assez haut élevé, sur lequel il y a quelques coulevrines qui battent sur la Ville. Et au bas du côté de la Mer, sur une pointe de Rocher, attenant la Barre, il y a un Bastion où l'on a mis cinq pieces d'artillerie, pour défendre les Vaisseaux qui sont à l'ancre à la Rade, & pour faciliter la retraite des Corsaires lors qu'ils sont poursuivis par les Vaisseaux Chrétiens. Les murs du côté de la Mer ne sont pas fort hauts élevez, & sont fort faciles à escalader, dautant qu'ils sont remplis de terre au dedans environ jusques au haut, & que les dehors en plusieurs endroits sont comblez de fumier & de monceaux de terre, qui en rendroient l'entrée fort facile. De ce même côté il y a sur cette muraille environ vingt pieces d'artillerie de moyen calibre, qui servent aussi à défendre la Rade; & il y a un escalier sous-terrein, qui conduit depuis le Bastion de la Barre, jusques dans le Château. Il n'y a dedans autre eau à boire que celle qu'on y conserve par le moyen d'une grande Citerne, qui reçoit celle qui tombe sur les terrasses des maisons au téps des pluyes,

par le moyen de plusieurs Canaux. Il y a aussi un puis, mais l'eau en est moitié salée, & ne sert qu'à abreuver les animaux.

Le Château-Neuf, qui est du côté du Sud-Oüest, fut bâty par Mouley Archy : il est de forme carrée, flanqué de bonnes Tours, garnies de creneaux de même que les murailles : il y a communication de l'un à l'autre par un mur assez haut élevé, flanqué de deux Tours, & bâty sur des Arcades, sous l'une desquelles on passe pour s'aller promener à la Marine, & il y avoit dedans, du temps que j'étois à Salé, douze pieces d'artillerie de bronze de divers calibres. Du côté de l'Oüest, vis-à-vis où la muraille de la Ville est rompuë, il y a sur un Rocher au bord de la Mer, un autre Bastion, qui depuis a été abandonné ; ce qui rend la prise du Raval de Salé fort facile, tant à cause de cette grande breche, où cinquante ou soixante hommes peuvent entrer de front, & de ce que les portes de cette Ville ne ferment aucunement la nuit. Le temps propre pour cette execution c'est le mois d'Avril, que tous les Corsaires sont à la Mer, qui emmenent avec eux tous les

meilleurs Soldats, & qu'il ne reste pour la défendre que des vieillards, des enfans & des femmes qui sont incapables de faire resistance. L'on pourroit faire décente à Fidella, qui est à douze lieuës au Sud-Oüest de Salé; & le chemin qui conduit de ce lieu à la Ville est tout uny. Le terroir des environs de Salé est tres-fertile en grains, bestiaux, & arbres fruitiers. Dans l'enclos de ces murs, il y a un grand champ vuide, propre à ensemencer, & quantité de jardins qui sont au dehors: Et si aprés l'avoir conquis on y mettoit une Garnison de cinq cens chevaux, ce lieu seroit aussi considerable que la Ville d'Oran, qui est possedée par les Espagnols dans le Royaume d'Alger (& où on exile la Noblesse qui a merité quelque punition, pour y servir à ses dépens pendant quelques années) dautant qu'on feroit contribuer toute la Province de Temesena, qui n'a aucune Forteresse, & qui est une des meilleures du Royaume de Fez. Si l'on entroit dans le Païs pour y faire des conquestes, il faudroit se mettre en campagne dés le mois de Mars, afin de faire retirer les Arabes du côté des Montagnes; & pour se côser-

ver les grains qu'ils commencent à couper vers le mois de May, & qu'ils enserrent dans la terre, & labourent dessus ; car si on y alloit aprés qu'ils sont coupez, l'Armée y periroit de faim, aussi bien les hommes comme les chevaux ; car il ne font aucunes provisions, d'herbes seches, que le Soleil détruit en Eté par son excessive chaleur. Et afin de s'en conserver la conquête, il sera à propos de ne laisser derriere soy aucuns ennemis qui puissent nous y troubler ; car les Maures qui sont tous les jours dans l'attente de l'arrivée des Chrétiens & des Turcs dans leur païs, disent qu'ils aimeroient mieux que ce fussent les Chrétiens, à cause qu'ils sont plus humains, & qu'ils leur donneront la vie, & pourront dans la suite se rendre Maîtres sur eux, & les chasser ; ce qu'ils n'espérent pas des Turcs.

Pour revenir à nous, dés que nous fûmes arrivez à Salé, on nous mena chez l'Armateur du Corsaire, qui nous garda jusqu'au jour de la Toussaint, que nous fûmes vendus. Nôtre Capitaine fut d'abord presenté au Gouverneur, qui le retint pour le Roy. Les Crieurs ensuite nous prirent chacun par la

main, nous promenans teste nuë le long du Marché*, qui se tient sous de grandes Voutes, appellées Cananettes, lesquelles sont proche de la Riviere, au côté du Château.

Ceux qui marchandent les Esclaves les font venir devant eux, regardent leur phisionomie, & le dedans de leurs mains, afin de connoître par-là s'ils sont gens de travail, ou de bonnes familles: Lors qu'ils voyent quelqu'un qui a le teint & les mains delicates, ils inferét qu'il est riche: ce qui fait qu'ils encherissent les uns sur les autres sur ce miserable, dans l'esperance qu'étant en leur pouvoir, ils en tireront une grosse rançon: C'est ce qui fait qu'il est dans la suite difficile de sortir de leurs mains.

Nôtre Chevalier de Malthe, & la Dame sa mere, furent vendus quinze cens écus: Et moy qui étoit resté tout le dernier de la troupe, aprés que le Crieur m'eut bien promené, & qu'il eut bien crié, *herech herech*, je fus acheté trois cens soixante écus, & livré à mes Patrons qui étoient quatre en nombre. Un de leurs Valets me mena dans une maison publique, où les Etrangers se retirent comme en nos Auberges de Fran-

ce, & qu'ils appellent Fondaques.

Trois de mes Patrons, à qui j'appartenois seulement pour moitié, m'y vinrent voir incontinent. Le plus vieil avoit nom Mahamet le Maraxchy, & étoit le Fermier des Poids du Roy. Le second qui s'apelloit Mahamet Liébus, étoit Marchand de Laine & d'Huille, & fort homme de bien, comme je l'éprouvay dans la suite. Et le troisiéme étoit un Juif nommé Rabby Yemin: Ils m'acheterent quelques hardes; ensuite dequoy le Maraxchy, me mena chez luy pour me faire voir à sa femme. Elle m'apporta aussi-tost un pain blanc, du beurre, avec du miel, & quelques dattes & des raisins de Damas, en disant, *coul*, *coul*, qui veut dire, mange, mange. Comme j'étois encor à jeun, j'eust bien-tost mis fin à tout ce qu'elle avoit apporté. Et voyant que j'avois tout achevé, elle voulut m'en donner davantage: mais je luy fis connoître, en luy ostant mon bonnet, que j'en avois eu assez.

Le Maraxchy me remena ensuite dans le premier Logis, où le Juif me vint retrouver. Il me fit un compliment Espagnol (que je ne pûs pas interpréter

pour lors) me disant en me voyant fort triste. *Sernnor myo buen animo Dios es poderoso y grande. El os à de sacar de los trabajos, an que abeis Caydo, por los peligros y la fortuna de la Mar*; qui est autant que de dire, Monsieur ayez bon courage, Dieu est grand & tout puissant, il vous retirera des travaux dans lesquels vous êtes tombé par la fortune & perils de la Mer. Il me demanda ensuite si j'avois pere & mere, & du bien dequoy me racheter; Comme les Chrétiens qui étoient déja Esclaves dans le Vaisseau Corsaire où je fus mis aprés nôtre prise, m'avoient instruit de tout ce que je devois faire & dire à mes Patrons lors qu'ils m'interrogeroient, je répondis au Juif qu'il se trompoit fort en m'appellant Monsieur, vû que j'étois le plus miserable de toute nôtre Troupe, & que je n'avois pas la valeur d'un écu pour luy pouvoir donner. Il ne témoigna pas de me croire, & continua de me dire. *Que tenia lastima de my juventud, que si yo queria cortar me con el, el haria que mis otros Patrones à bian de dar me libertad, por un precio muy moderado*. Qu'il avoit pitié de ma jeunesse, que si je voulois m'accorder

avec

avec luy, il feroit que mes autres Patrons me donneroient la liberté pour un prix fort moderé. Je continuay de luy répondre, que quand il n'auroit falu qu'un sol pour ma liberté, que je ne le pouvois pas donner. Hé bien, continua-t-il. *Si no tienes nada comodisseis, à lo menos escriveis una carta à vuestros parientes, para que juntan limosnas para librar os de nuestras manos. Porque si nolohaseis, os abemos de cargar con quatro cadenas, matar os à palos, y dechar os morir de hambre, dentro d'una matemora.* Un Renegat qui nous servoit d'Interprete, me declara qu'il disoit, que puisque je n'avois rien comme je disois, qu'au moins j'écrivisse une lettre à mes parens & que je leur mandasse d'amasser quelques aumônes pour me delivrer de leurs mains; que si je ne le faisois pas, ils m'alloient charger de quatre chaisnes, & qu'ils me donneroient incessamment des coups de baston, & me laisseroient mourir de faim dans une matemorre. Lors que j'entendis ces tristes paroles, je demanday du papier, de l'ancre & une plume, que le renegat apporta aussi-tost. J'écrivis donc une lettre la plus pitoyable du monde; & je

mandois à un frere que je traitois de Savetier, de faire la quête pour amasser quarante ou cinquante écus, pour donner aux Peres de la Rédemption, afin qu'ils ne m'oubliassent pas lors qu'ils viendroient dans le Païs. Il fit lire cette lettre par le Renegat, qui croyant que j'écrivois sincerement, fit entendre au Juif, qu'ils s'étoient assurément trompez, de m'avoir acheté si cher; ce qui fut cause qu'ils ne me persecuterent pas davantage.

Le lendemain matin, on me mit entre les mains de Mahamet Liébus. Celuy-cy me mena à son logis, où je trouvay sa belle-mere & sa femme, qui étoient Andalouziennes, qui commencerét à déplorer mon malheur. Elles me donnerent bien à déjeuner, puis ensuite un panier de bled, pour moudre à un moulin à bras, qui étoit dans leur cuisine. Cecy est le plus ordinaire Travail des Captifs qui sont sur les ports de mer, à cause qu'il n'y a point d'autres moulins. Ce métier qui est tres-rude, demande de grandes forces; & comme je n'avois jamais travaillé, il commença à me déplaire dés le premier moment que j'y fus employé, je m'en acquittay de

sorte, que je leur faisois de la farine si grosse, qu'on ne la pouvoit pêtrir : Ce qui obligea ma Patronne de me donner un jeune enfant qu'elle avoit, afin de le promener par la Ville. Je l'accoutumay si bien avec moy, qu'il ne vouloit point aller à d'autres, ny même coucher qu'à mes côtez. Ma Patronne qui étoit une jeune & tres-belle personne, & qui parloit tres-bien Espagnol, voyant l'affection que son fils me portoit, m'obtint la liberté de me promener avec luy par tout où je voudrois aller. Elle me régaloit avec du pain blanc, du beure mêlé avec du miel, & des fruits selon les saisons de l'année. Me fit ôter une chaîne de vingt-cinq livres, que son mary m'avoit donnée ; me conjuroit de supporter avec patience ma captivité ; me défendoit des coups & des invectives de son mary, & me solicitoit souvent de me faire renegat, pour me donner des marques plus amples de son affection, en me faisant épouser une niece qu'elle avoit, tres-belle & tres-riche, dont le pere appellé Abdul Caderamer étoit depuis quinze ans esclave dans la Capitaine des Galeres de Malthe. Pour la remercier agréable-

ment, je luy répondois, que si c'étoit elle de qui j'eusse dû esperer cet avantage, je le ferois volontiers : mais que pour toute autre qu'elle, qu'un pareil dessein n'entreroit jamais dans mon ame. Ensuite je luy disois les paroles du monde les plus tendres & les plus touchantes ; ce qui l'obligea de me faire exempter d'aller coucher à la Matemorre avec les autres Captifs.

La Dame de la Montagne au bout de quinze jours, ayant traité pour sa rançon, & pour celle du Chevalier son fils, à la somme de trois mille écus ; dont le Sieur de Laubia Marchand Bayonnois, paya la moitié comptant. Elle s'embarqua sur un Vaisseau Hollandois, qui se mettoit en mer, & qui la débarqua sur les côtes d'Angleterre. Elle passa de là en France pour trouver de l'argent, & negocier le retour de son fils & de ses valets qui étoient demeurez : mais quelques jours aprés son depart, Mouley Archy qui regnoit pour lors à Fez, ayant eu avis que ce jeune Chevalier de Malthe étoit captif à Salé, il le fit transferer à Fez, avec dessein de ne le mettre jamais en liberté, non plus que tous les autres qui étoient en ces

mains. Il ôta même à son Patron les cinq cens écus qu'il avoit déja receus, & luy fit encore donner deux cens bastonnades, pour avoir délivré sa mere. Ce genereux Chevalier pendant tout le régne de ce Barbare, fut toûjours exposé aux peines les plus rudes, que souffroient les Captifs; mais aprés sa mort, Mouley Seméin El Heusenin qui luy succeda, le vendit à quelques Juifs de Fez, pour deux mille écus, lesquels pour luy en faire donner trois mille, l'employerent pendant dix-huit mois aux plus vils travaux de leur quartier, & l'assujettirent à porter les immondices de leurs maisons, curer leurs cloaques, en luy disant tous les jours mille injures: ce qu'il supporta durant tout ce temps, avec une patience admirable. Neanmoins il succomba sous le poids de tant de miseres & de ses chaisnes, & une dãgereuse maladie qui le mit à deux doits du tombeau, obligea ces infames, lors qu'il en fut revenu, de le laisser aller pour deux mille cinq cens écus; ce qui fut en l'année 1674.

Cependant je passois assez doucement mon temps chez Liébus, pendant une année que je fus chez luy: il ne me soli-

cita point de luy donner de l'argent, à cause que le Renegat dont j'ay parlé l'avoit prévenu en ma faveur. Mais l'Alcayde Hamet Ben-Yeucourt, Gouverneur du Château, qui étoit mon quatriéme Patron, & qui avoit la moitié en ma personne, demanda aux trois autres au bout de ce terme, si je n'avois point traité avec eux, pour le prix de ma rançon. Ils luy dirent que non, & qu'ils voyoient bien qu'ils s'étoient trompez lors qu'ils m'avoient acheté. Voulez-vous vôtre argent, leur dit-il, & me laisser vôtre part; car ie le feray bien parler. Ils s'y accorderent tres-volontiers, & me menerent au Château, où je fus mis pour servir à l'écurie. Je commençay dés-lors à voir la difference qu'il y avoit du Gouverneur à Liébus; car chez celuy-cy je mangeois de son ordinaire, & chez cet autre il n'y avoit pour moy que du pain noir & de l'eau. Il me faloit coucher dans une Matamorre, si salle, si infecte, & si remplie de vermine, que j'étois contraint d'y porter tous les soirs de la paille nouvelle, dautant que ce lieu servoit de prison à une trentaine d'Arabes, sur l'ordure desquels je fus obligé

de passer les nuits avec les autres Esclaves, tout le temps que nous y restâmes.

Dans le temps que j'étois à Salé, il arriva un Vaisseau Hollandois d'Amsterdam, qui apporta aux Juifs de cette Ville, de certaines Prédictions que ceux de Hollande leur envoyoient. Elles contenoient, entr'autres choses, que le Messie qu'ils attendoient depuis tant de siecles, naitroit en Hollande au commencement de l'année suivante, qui étoit celle de 1672. Les Juifs entendant de si bonnes nouvelles, firent une seconde fête des Tabernacles; & pendant huit jours entiers ils ne cesserent de faire des réjoüissances & des festins. Histoire d'un faux Messie.

Comme les principaux d'entr'eux s'étoient un jour assemblez chez Jacob Bueno de Mesquita, le plus riche de ceux qui alloient vétus à la mode des Chrétiens (lequel s'étoit sauvé d'Espagne pour éviter les poursuites de l'Inquisition.) Le Sieur de l'Aubla Marchand Bayonnois s'y transporta, afin de les congratuler. Comme il beuvoit à leurs santez, & à la venuë de leur Messie prétendu. Mesquita voyant qu'il le

faisoit pour les railler, luy dit en Espagnol. *He bien sennor Laubia, quieres vuestra Merced apostar con migo quatro cientos pesos, Commo antes d'un anno, El Rey Messias que aguardamos: hâ de nacer en Olanda.* Qui veut dire en François. He bien, Monsieur l'Aubia, vôtre Seigneurie veut elle gager quatre cens écus avec moy, qu'avant qu'il se passe une année, le Roy Messie que nous attendons, naîtra en Hollande: L'Aubia qui ne demandoit pas mieux, presenta la main devant tous les autres Juifs à Mesquita, qui la luy prit en témoignage qu'il acceptoit la gageure, & qu'il s'obligeoit devant eux de payer les quatre cens écus, au cas que leur Roy Messie ne naquit pas en Hollande dans le terme qu'il disoit. Mesquita jura devant tous qu'il ne s'en dediroit pas, & convia ensuite l'Aubia de parachever la fête avec eux. L'Aubia laissa passer une année, & aprés le terme expiré qui finissoit en Juillet, il fut chez Mesquita luy demander si le Messie étoit né, & le convier en ce cas à venir recevoir les quatre cens écus qu'ils avoient gagez. Mesquita qui croyoit que cette gageure n'avoit été qu'une

raillerie, fut bien étonné de cette visite, & commença à nier le pary : mais l'Aubia sans perdre temps monta au Château, & declara au Gouverneur tout au long ce qui s'étoit passé l'année precedente entre luy & Mesquita, & luy nomma tous les autres Juifs qui y avoient été presens, que l'Alcayde envoya appeller. Aprés avoir sceu d'eux de quelle maniere les choses s'étoient passées, il condamna Mesquita de payer sur le champ les quatre cens écus qu'il avoit perdus, dont il ne pût s'exempter, quelques supplications qu'il sceut faire. Et aprés que les Juifs se furent retirez, le Gouverneur & l'Aubia partagerent ces quatre cens écus.

Quelque temps auparavant cela, l'Alcayde m'avoit fait demander mille écus de rançon. Je luy répondis comme j'avois fait aux autres; mais comme c'étoit un brutal qui avoit toute l'autorité, & par consequent ne se payoit pas des mêmes raisons, & que je n'avois plus de Patronne pour défendre ma cause auprés de luy, il m'envoya servir de maneuvre à des maçons, qui refaisoient les murs du Château, lesquels l'espace de deux mois & demy ne cesserent de me

frapper à grands coups de truelles ; sans m'alleguer d'autre raison, lors que je me plaignois de leur cruauté, sinon que j'eusse à donner mille écus à mon Patron, & que je ne travaillerois plus. Mais enfin les coups & le travail excessif me faisant succomber, je promis cinq cens écus à l'Alcayde, qui me fit dire qu'il n'avoit pas besoin d'argent ; que les grands Seigneurs comme luy ne donnoient liberté à leurs Esclaves, que pour de grandes rançons ; & que même la leur donnant à ce prix, ils leur devoient être fort obligez. Quelques jours se passerent encore dans ces travaux ; mais voyant que je n'en pouvois plus, je m'adressay à son Maître d'Hôtel, & luy dis que je ne pouvois donner que six cens écus, & que s'il me faisoit quitter à ce prix, je luy en donnerois vingt pour luy. Cet homme cy fit mon affaire, & nous fûmes chez le Sieur Parasol, lors Consul de nôtre nation, en passer un Acte. J'eus ensuite quelque peu de repos pendant quelques mois, au bout desquels mon Patron me demandant si les six cens écus n'étoient pas encore venus. Je luy dis que j'avois fait plusieurs diligences ; mais

qu'à cause des guerres des Princes de l'Europe, les Vaisseaux Marchands ne se hasardoient point de venir sur les côtes de ce Païs. Il attendit encore un mois; mais voyant qu'il ne venoit rien, il augmenta mes peines d'une chaîne du poids de vingt cinq livres, & me mit pour la seconde fois au travail.

Dans ce temps Mouley Semein, qui étoit parvenu à la Couronne, par la mort de Mouley Archy son frere, & qui revenoit victorieux de Maroc, étant en colere contre le Gouverneur de Salé mon Patron (à cause qu'il l'avoit méprisé dans le temps qu'il n'étoit que Prince) luy envoya ordre d'aller à Fez avec tous ses Soldats. Comme l'Alcayde se doutoit du mauvais party que le Roy avoit dessein de luy faire, il en entra en une telle crainte, qu'il devint comme enragé; & la veille de son depart, ne sçachant sur qui décharger sa fureur, mes compagnons & moy fûmes les victimes sur lesquelles il se vengea. Du premier coup qu'il donna à un Espagnol, il luy cassa la tête & le renversa demy mort sur la place. Un Romain n'en fut pas quitte à meilleur marché. Et moy qui me rencontray le

dernier sous ses mains, & à qui il en vouloit déja, j'eus la tête toute fracassée, & le corps meurtry de coups; & je ne me servis neanmoins pour ma guerison, que d'un blanc d'œuf, & de la toile d'araignée. Le lendemain il partit pour aller à Fez, où le Roy à son arrivée luy voulut luy-même trencher la tête; mais quelques Cherifs & Alcaydes de ses amis ayant prié pour luy, le Roy se contenta, en luy faisant grace, de luy ôter son Gouvernement & ses Soldats, & luy ordonna de vivre dans Fez la vieille, comme un homme privé. Cela fut cause qu'il envoya à Salé Hamet Ben-Abdala son cousin, pour faire transporter tous ses biens à Fez, lequel nous en fit partir les derniers jours de Juillet. De sept Chrétiens que nous étions, j'étois le seul qui eusse les fers aux pieds, avec lesquels il me falut marcher sans souliers sur les sables ardans, dont les chemins étoient remplis.

Quinze jours aprés que je fus arrivé à Fez la vieille, vulgairement appellée Fez Bellé, la Ville se rebella contre Mouley Semein, pour les raisons que j'ay dites dans son Histoire. Et com-

me elle avoit appellé à ſon ſecours Mouley Hamet Meherez ſon neveu, qui étoit demeuré dans Theſa, petite ville qui n'en eſt éloignée que de dix-huit lieuës. On luy envoya 1500. chevaux & 5000. hommes de pied, dont mon Patron fut fait un des Capitaines. Il nous laiſſa à la garde d'un Noir, qui pendant le Siege, qui dura quatorze mois, ne nous donna jamais que du pain de ſon, & quelques legumes boüillies pour nôtre nourriture : En ſorte que ſans le ſecours des autres Chrétiens qui nous donnoient du pain, & quelque peu d'argent que le Sieur Raymond Conſul m'envoya de Salé, nous y ſerions peris de faim.

CHAPITRE III.

Des choſes plus conſiderables qui ſe ſont paſſées dans Fez la neuve, vulgairement appellée Fez Gedide, juſques à ce que je fus transferé à Miquenez avec les autres Captifs.

LA ville de Fez Bellé s'étant remiſe ſous l'obeïſſance de Mouley Seméin, tous les Eſclaves des Alcaydes, & des autres particuliers qui étoient du

party de Mouley Hamet ſon neveu, du nombre deſquels j'étois, furent menez à Fez Gedide, pour être mis avec ceux du Roy. Ce ſeroit icy le lieu de faire une deſcription des Villes de Fez; mais comme j'en ay fait une aſſez ample dans l'Hiſtoire de Mouley Archy, & de Mouley Seméin, je ne la repeteray point icy, je me contenteray ſeulement de dire ce que j'y ay obmis touchant la ſtructure des bâtimens, & quelques autres particularitez.

Deſcription des maiſons des Maures.

Les maiſons de l'une & de l'autre Fez, auſſi bien que celles des autres Villes de Barbarie, ſont bâties en carré, & couvertes d'une terraſſe. Les murailles qui donnent ſur les ruës, ou ſur leurs voiſins, n'ont aucune ouverture; elles ont ordinairement quatre chambres baſſes, larges de huit à dix pieds, & longues de vingt-cinq à trente, quelques-unes plus ou moins. Les portes de ces chambres ſont directement au milieu, afin que le jour qui entre par icelles, donne également dans les deux bouts de chaque chambre. La court eſt au milieu, où il y a d'ordinaire des puits, ou ſi ce ſont les maiſons des Seigneurs qui ſont toûjours fort amples, il y a

des coquilles de marbre qui jettent de l'eau, & quelque vivier, sur les bords duquel sont quelques orangers & des citronniers, qui sont chargez de fruits toute l'année. Si les maisons ont deux étages, elles ont des galleries qui sont soûtenuës par des pilliers de marbre, de pierre de taille, ou de brique, avec des balustres de bois tourné, & peints de toutes couleurs. Les soliveaux des chambres sont peints de même, ayant au dessous une ceinture de plâtre tout au tour de la chambre, de trois palmes de hauteur, sur laquelle on grave quantité de fleurs à la Mosaïque. Par le bas on y met à la hauteur d'un homme une autre ceinture d'ouvrage de petits carreaux élabourez & peints de diverses couleurs, & qui representent toutes sortes de fleurs. Les portes des chambres se brisent en deux, & sont quasi toûjours ouvertes, à cause qu'on met au devant des rideaux de soye peints. On y voit au bout de chacune des estrades de bois de sapin peintes, qui sont élevées sur le planché de deux palmes: C'est sur ces estrades qu'on fait les lits des Seigneurs, qui sont composez d'une natte de jong peinte, & de plusieurs grãds ta-

pis faits à la mode de ceux de Turquie. On met ſur ces tapis des matelats de laine qui n'ont que deux doigts d'épaiſſeur, & qui ſont doublez d'un côté d'une étoffe de ſoye, coupée par bandes de diverſes couleurs, & de l'autre d'une toile de coton, avec des couſſins remplis de laine. On y tient prêt des haïques de toille d'Hollande, ou de Bretagne; ce ſont des draperies, dans leſquelles aprés avoir ôté tous leurs habits juſqu'à leurs chemiſes, ils s'envelopent pour dormir; & pour leur plus grande commodité, ils font mettre les lits de leurs femmes à l'autre bout de la même chambre, où ils les vont trouver lors qu'ils veulent s'en approcher. Les Bourgeois ne ſe ſervent que de ces tapis, & uſent peu ſouvent de matelats: & les pauvres, dont les maiſons ne ſont la pluſpart faites que de roſeaux, à modes de cabanes, couchent ſur une natte avec quelques peaux de mouton, & leurs haïques de laine ordinaire. Leurs maiſons n'ont jamais de fenêtres, à moins que ce ne ſoit à quelque cabinet où la lumiere ne peut entrer par la porte. Leurs cuiſines n'ont point de cheminées; ils y font quantité de fourneaux de brique ou de pier-

re, au-dessous de quelque endroit qu'on laisse exprés ouvert à la terrasse, pour donner sortie à la fumée. Les entrées des maisons vont toûjours en biaisant à droit & à gauche; & de la ruë avãt qu'on puisse entrer dans la court; il y a bien souvent trois & quatre portes à passer, & autant d'allées qui sont fort obscures. : C'est entre ces portes que les Seigneurs Maures se régalent avec leurs amis, ou bien ils ont pour cet effet dans leurs écuries quelques chambres pour cela. Je ne parleray point icy de leur maniere de manger, ayant parlé ailleurs de celle du Roy, qui est à peu prés la même chose : mais comme le Cousousou est leur mets le plus ordinaire, le Lecteur sera bien aise d'apprendre ce que c'est, & comment on le fait.

On prend une grande jatte de bois, ou bien une terrine, qu'on met devant soy, avec une écuelle pleine de farine, & une autre remplie d'eau nette, un crible & une cueiller. On prend ensuite deux ou trois poignées de cette farine qu'on met dans la jatte, sur laquelle on verse trois ou quatre cueillerées de cette eau. On remuë bien cette farine avec les doigts, puis on l'arose de

Description de Cousousou.

temps en temps, jusques à ce que l'on voye qu'elle vienne toute cõme de petits poids ; & c'est ce qui s'appelle le Cousсousou. A mesure qu'il se forme, on le tire de la jatte pour le mettre dans le crible, afin d'en separer la farine, qui pourroit être restée sans être arondie; & il y a des femmes qui sont si adroites à le faire, qu'il ne vient pas plus gros que du menu plomb, & en est beaucoup meilleur. Pendant cela on fait cuire quantité de bonne viande, comme poulles, bœuf & mouton, dans un pot qui n'est large que d'une palme par l'entrée. On a un autre vaisseau de cuivre fait exprés, fort large par le haut, & assez étroit par le bas, pour entrer deux doigts dans la bouche du premier, & dont le fond est percé comme une poële à chataignes. C'est dans ce dernier vaisseau que l'on met le Cousсousou, sur le pot où boult la viande quand elle est presque cuite, on l'y laisse l'espace de trois quarts d'heure, couvert d'une serviette: & aprés avoir mis à l'entour de la bouche du pot où est la viande, un linge moüillé avec un peu de farine détrempée, afin qu'il empêche la vapeur ou fumée de sortir par cet endroit, &

qu'elle penetre le Couscousou pour le faire cuire. On le tire ensuite pour verser dans quelque plat, où on le remuë afin de l'égrener, puis on y met du beurre autant qu'il en faut; & par dessus le boüillon du pot avec toute la viande.

Pour revenir à moy, comme je n'avois aucune connoissance dans Fez la neuve, & qu'il m'auroit fallu coucher sur terre, le R. P. Gregoire Rippert, de l'Ordre de saint François, Religieux d'une singuliere pieté & charité, qui est aujourd'huy Gardien du Convent des Cordeliers de saint Remy en Provence, & qui étoit lors Captif, avec le Sieur Castel Chirurgien, qui étoit d'une vertu consommée, me donnerent tout ce qu'ils jugerent que j'avois besoin, pour me faire un lit de cannes comme les autres. Le lendemain de mon arrivée, je fus mis au travail ordinaire, où l'on occupoit tous les autres Captifs: Ce travail étoit la massonnerie, qui est le plus rude qu'on se puisse imaginer; car leur mode de construire des murs, est bien differente de celle de l'Europe. Quoy qu'ils soient fort haut élevez il ne sont bâtis que de terre, laquelle ils engraissent de chaux; & ils

ſont ſi difficiles à élever, que je m'étonne comment on y peut réſiſter longtemps, outre qu'il faut y porter l'eau de bien loin à force de bras, pour rendre la terre plus liée. La difficulté eſt encore de la monter en haut, dautant que n'ayant point l'uſage des échaffaux ny des échelles, il la faut monter à l'aide d'une poulie & d'une petite corde qui brûle & coupe les doigts de ceux qui la tirent. Si ceux qui travaillent en haut ceſſent un moment de piller avec de gros pillons, cette terre qui ſe met entre des planches; les Commandans qui ſont comme Picqueurs en France, & qui ont l'oreille ſubtile à cela, les obligent à coups de pierre, à recommencer ce mouvement perpetuel, qu'ils n'oſeroient diſcontinuer, même pour manger un peu de pain, étant obligez de le tenir d'une main, & de travailler de l'autre. Nous travaillions ainſi toute la journée juſqu'à la nuit, & lors que les étoiles cômençoient à paroître, ramenoit les Eſclaves en leur priſon, où on les remettoit aprés les avoir contez, & recontez pluſieurs fois. Et le lendemain à la pointe du jour, il faloit retourner au travail. Peu aprés je fus quel-

temps occupé à broyer des couleurs sous un Peintre qui étoit aussi Talbe ou Docteur de l'Alcoran. Ce Talbe nommé Bougimon, m'apprit plusieurs choses des mœurs & de la religion du païs, que j'ay décrites ailleurs. Ce fut aussi en ce temps-là qu'on me raconta les cruautez de Mouley Archy envers les Esclaves Chrétiens ; & comme mon principal dessein est de faire connoître les miseres des pauvres Captifs de ce Païs, j'ay crû que je ne pouvois me dispenser de rapporter les cruels traitemens que ce Barbare leur faisoit, ny mieux les placer que dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Des persecutions arrivées du regne de Mouley Archy.

QVOY que ce Prince se fut montré assez doux envers les Chrêtiens Captifs au commencement de son regne, il devint depuis fort cruel en leur endroit pour un tel sujet. Persecution arrivée du regne de Mouley Archy.

Les Soldats qui étoient dans les Places que le Roy d'Espagne occupoit sur

les côtes du Royaume de Fez, & qui étoient traitez fort rudement, s'en alloient par troupes se rendre à Mouley Archy. Etans arrivez à Fez, ils y commirent en peu de temps beaucoup de desordres, qui changerent tout d'un coup l'esprit du Roy, & luy firent tourner en fureur, la douceur qu'il avoit euë auparavant pour tous les Chrétiens Esclaves: De sorte qu'il donna ordre au fils d'un Renegat Espagnol, appellé Ardoüan, de les charger tous de fers, & de leur donner des gardiens, qui ne les laissassent plus aller nulle part, mais qui les fissent toûjours travailler. Ainsi ils receurent en general le châtiment que quelques particuliers avoient merité; ce qui arrive ordinairement en ces lieux.

Supplice de Dom Francisco Carrion.

Soupçonnant un jour un jeune Espagnol, appellé Francisco Carrion, d'avoir commis une faute assez legere, nonobstant toutes les raisons que le Captif pût alleguer pour se justifier: il le fit promener honteusement par toutes les ruës de Fez, pour servir de joüet aux enfans, qui l'éguilonnerent à l'envy les uns des autres, avec des roseaux pointus; ce qu'il souffrit avec une constance

veritablement Chrétienne. On le ramena à demy mort devant la porte du Palais, où le Roy commanda aux Bouchers de le massacrer, & de luy en apporter la teste pour la voir, & son corps fut mis en quatorze pieces, & ensuite jetté par son ordre aux chiens.

Vne autre fois ayant été prié par les Habitans de la Ville de Toutoüan, de retirer des Galeres de Gennes, l'un de leurs plus fameux Corsaires, appellé Seth Ben Hendou, que les Gennois avoient pris: il le leur envoya demander par un Juif, offrant de donner en échange tous ceux de leur nation, qui étoient captifs dans son Royaume. Mais comme les Gennois sçavoient bien qu'il y en avoit tres-peu, ils luy manderent qu'il leur envoyast un chien, pour lequel ils donneroient liberté au Corsaire; voulans faire entendre qu'ils n'estimoient pas plus un Mahomettan qu'un chien.

Cela anima tellement le Roy, qu'il jura qu'il ne donneroit jamais la liberté à aucun Chrétien, pour quelque prix que ce fût; & au même instant il envoya ordre aux Habitans de Salé & de

Toutoüan, de recommencer avec plus d'ardeur que jamais leurs courses sur les Chrétiens. Il fit faire deux Vaisseaux pour le même sujet, & donna ordre aux Gouverneurs de ces deux Villes, de luy envoyer à Fez tous les Capitaines & Officiers des Vaisseaux, avec les principaux Passagers, & les Marchands qu'ils prendroient, pour les faire mourir dans ses galleres de Fez; par lesquelles il entendoit les ouvrages à quoy il les employoit.

Comme M. Archy voulut faire brûler ses Captifs,

Il eut même dessein peu de temps aprés de faire brûler ses Esclaves; ce qui arriva pour un tel sujet. Un Maure se presenta un jour devant luy, pour luy demander l'aumône, disant qu'il étoit un pauvre Esclave, qui s'étoit sauvé de la main des Chrétiens; & qu'en Espagne où il avoit été long-temps, on luy avoit fait souffrir une infinité de cruautez qu'il inventa, pour exciter sa colere. Le Roy ayant eu compassion de tant de miseres, s'écria, est-il possible que mes freres soient ainsi traitez en Europe, & que ces chiens de Chrétiens soient si bien avec moy; Ce que je dis est si veritable, repliqua ce méchant homme, que comme ils sçavent encore

que

que nous avons horreur du porc, & que nôtre loy défend d'en manger. Ils nous y contraignent par violence, & nous en font boire du lait & coucher avec ces animaux. Le Roy crut facilement tout ce recit, & dans la fureur où il le mit, il appella les Noirs de sa Garde, & leur commanda d'assembler tous les esclaves dans une grande place derriere son Palais appellée Mechonal : Et auparavant de les y conduire, de les faire tous charger de bois. Toutes ces innocentes victimes se voyant là assemblées liées deux à deux, & le feu prest d'être mis au bois qu'ils avoient apporté, n'attendoient plus que le moment qui les alloit faire passer de cette vie languissante à une autre plus heureuse, glorifiant Dieu qui les appelloit dans ce jour à la Couronne du martyre. Quelques-uns d'eux plus attachez à la vie, quoy qu'ils en menassent une tres-miserable, avoient regret de mourir si jeunes. Mais neanmoins adorant l'ordre de la divine Providence : ils se resolvoient de souffrir la mort à l'occasion de leur Religion. L'on voyoit quelques venerables vieillards qui encou-

rageoient ces jeunes gens, & qui leur representoient ce que JESUS-CHRIST avoit enduré pour nous; leur rapportoient encore l'exemple d'une infinité de Saints martyrs, afin de les fortifier. Et comme ils furent long-temps dans l'attente du cruel Arrest de leur supplice, Dieu les en délivra par un tel moyen.

Un Cherif, ou Prince Maure alla sur ce bruit trouver le Roy au Palais, pour luy remontrer que c'étoit injustement qu'il ordonnoit cette execution: qu'il avoit été plus de vingt années captif en Espagne, sans avoir reçû aucun cruel traitement; Qu'au contraire, plusieurs des Mahometans qu'il y avoit vûs estimoient leur esclavage fort supportable; mais que s'il desiroit en avoir des preuves plus claires, qu'il donnât ordre que l'on l'informât de tous ceux qui y avoient pareillement demeuré, afin qu'il fût éclairci de l'imposture que le Maure luy avoit dite, pour tirer de luy une plus grosse aumône. Le Roy qui fut un peu appaisé par ce discours, donna ordre en même-temps de chercher cet imposteur pour estre confronté avec

le Cherif : mais il fut impossible de le rencontrer, quelque diligence qu'on pût faire. Le Roy ne laissa pas de faire venir tous ceux qui avoient demeuré en Espagne pour les interroger sur la maniere dont on les avoit traitez, & ils l'assurerent que le rapport du Cherif étoit veritable : Si-bien que commençant d'ouvrir les yeux, il connut qu'il s'étoit trop legerement laissé aller à la colere. C'est pourquoy il commanda aussi-tôt de faire revenir les Chrétiens, dont la captivité commença alors à devenir un peu moins rude.

Mort de Dom Pedro Lopes, arrivée le 5. Janvier 1671.

Mais il n'y a rien plus digne de remarque dans les cruautez de Mouley Archy, que la fin tragique & glorieuse d'un Cavalier Espagnol apellé Dom Pedro Lopes. Il étoit Capitaine general de la Cavalerie de Melilla Place d'Armes, que sa Majesté Catholique occupe sur les limites d'Alcaladia, qui est à l'embouchure du Fleuve de Meluya, qui separe les Royaumes de Fez de celuy de Tremezem. Comme fort souvent il faisoit des courses sur les Barbares de cette Province, & les menoit captifs en troupes ; il les avoit contraints

de se retirer aux plus hautes Montagnes pour se mettre en seureté : Mais enfin luy ayant dressé une embuscade, avec le secours de ceux du Riffe, Province voisine, ils le firent captif avec son frere, qui estoit son Lieutenant, aprés que tous deux eurent longtemps soûtenu genereusement leur effort. Il estoit en son pouvoir de s'échaper s'il avoit voulu le faire, comme firent plusieurs de ses gens qui estoient montez à l'avantage : mais il ne pût se resoudre d'abandonner son frere qui estoit blessé, qu'il aimoit plus que luy-même. Les Barbares le vouloient sur le champ sacrifier à leur vengeance, mais le Gouverneur du Riffe les retint : & comme il admiroit la valeur de Dom Pedro, il le regala dans sa Tente, & fit penser son frere avec beaucoup de soin. Dés le lendemain il leur fit prendre la route de Fez pour les presenter au Roy.

Mouley Archy témoigna beaucoup de joye de voir en sa puissance ce Capitaine dont on faisoit tant de bruit. Il conceut tant d'estime pour luy, qu'il luy fit mille offres obligeantes, & luy promit même de l'adopter pour

ſon fils, s'il vouloit changer de Religion. Mais voyant qu'aprés l'avoir tenu pluſieurs jours il ne pouvoit rien gagner ſur ſon eſprit, il l'envoya à la priſon des captifs pour eſtre employé aux travaux ordinaires, dans la penſée qu'il s'en laſſeroit, & changeroit de langage; & les peines de l'eſclavage ne ſervirent qu'à l'affermir dans ſa foy, & à éprouver davantage ſa conſtance. Le Roy témoigna en apparence qu'il eſtimoit ſon courage, & aprés de nouvelles marques de bien-veillance, il luy donna la charge d'Alcayde de tous ſes captifs, que Dom Pedro ne put jamais ſe diſpenſer d'accepter.

Pendant toute ſa captivité qui dura ſix ans, il donna mille exemples de generoſité & de vertu; Comme l'argent ne luy manquoit point, ſoit qu'il luy fût donné par le Roy, ou qu'il en receût de ſa maiſon, il entretenoit de vétemens les plus pauvres eſclaves, & ſes aumônes eſtoient ſi ſecrettes, que ceux qui les receyoient eſtoient quelquefois pluſieurs jours ſans ſçavoir d'où elles venoient. Les infirmes eſtoient ſecourus de luy & de ſon frere avec une admirable charité, car ils n'épargnoient

Eloges de Dom Pedro.

rien de tout ce qu'ils possedoient pour les assister : mais son frere qui luy fut ôté par la violence d'une maladie, le toucha plus sensiblement que toutes les peines de l'esclavage.

Dans ce même-temps les Barbares craignant qu'il ne recouvrît sa liberté, & qu'il ne leur fist quelque jour plus de mal que jamais, envoyerent prier le Roy de le leur livrer pour une grosse somme d'argent. Le Roy s'estonna de leur crainte, & de ce que ce seul homme leur faisoit plus de peur que toute l'Espagne. Neantmoins pour les contenter, il leur promit de les ôter d'inquietude, & qu'ils verroient bien-tost Lopes mort, ou converty à leur loy. Depuis ce temps-là, il ne fit qu'attendre quelque occasion propre pour executer son dessein avec plus d'apparence de justice.

Comme il rencontra un jour un des Gardes de ses magazins de grains yvre d'eau de vie, il envoya aussi-tost ordre à Mouley Seméin son frere d'aller à nôtre prison pour maltraiter douze des premiers esclaves qu'il y rencontreroit, & de les amener devant luy accompagnez de Lopes. Le Prince executa ses

ordres, & aprés avoir meurtry de coups ceux qui se trouverent sous sa main : il les donna à ses Gardes pour les amener au Palais avec luy. Y estant arrivé, Mouley Archy luy dit qu'il alloit faire mourir Lopes, s'il se presentoit comme Chrétien devant luy ; le Prince qui l'aimoit sortit à la porte du Palais pour en donner avis à ce Gentilhomme : lequel bannissant toute crainte, leva les yeux vers le Ciel, se recommanda à Dieu, & à Nôtre-Dame protectrice des Captifs d'Afrique, & se contentant de remercier le Prince par une profonde reverence ; sans l'écoûter davantage il passa outre à la tête de ses compagnons. Dés que le Roy eût aperçû ces pauvres estropiez, qui pouvoient à peine marcher à cause des coups qu'ils avoient reçûs ; rugissant comme un lion, il commanda qu'on les attachât à des orangers qui estoient dans la court du Palais, excepté Lopes qu'il appella ; & ayant sçû de son frere qu'il estoit dans le dessein de ne point renoncer à sa foy ; il luy demanda pourquoy luy ayant donné pouvoir sur tous ses Esclaves, il leur permettoit de vendre de l'eau de vie

aux Maures : Là-dessus sans attendre sa réponce, il luy donna plusieurs coups de cimeterre, dont il le renversa mort à ses pieds, en suite il alla vers les autres pour achever de contenter sa rage, & les chargea avec tant de furie, qu'il les eût bien-tôt mis en pieces, si Cheq Loüéty son beaupere, & celuy qui estoit le plus en faveur auprés de luy, en estant averty ne fût venu l'embrasser, & luy ôter le cimeterre des mains. Il luy representa que si le bruit de ce massacre passoit chez les Espagnols, qui tenoient trente Maures pour un Chrétien qui estoit en Barbarie, ils ne manqueroient pas de leur faire ressentir le même traitement qu'il venoit de faire à Lopes & à ses compagnons. Il modera la fureur du Roy par ce discours, & obtint que Lopes fût enterré au lieu de la sepulture des Chrétiens, & ses compagnons renvoyez avec les autres pour se faire traiter de leurs playes, qui estoient telles, que plusieurs en moururent peu de jours aprés.

Voyage du Roy à Salé. Quinze jours aprés cette action, Mouley Archi alla visiter sa ville de Salé, & y passer le mois du Ramadan,

ou Carême. Ayant vû à son entrée plusieurs jeunes Chrétiens par les ruës ; il cõmanda à Hamet Ben-yencourt, pour lors Gouverneur de la Ville, & mon Patron, de les luy faire amener. Comme ils estoient au nombre de dix-neuf, le Roy les ayant vûs assez bien-faits, les envoya quelques jours aprés à Fez, avec ordre de les enfermer jusqu'à son retour. Ils furent soigneusement gardez au Palais, & ses ordres furent si bien suivis, qu'aucun des Captifs ne leur put jamais parler. Sur la fin du Ramadan le Roy retourna à Fez pour y celebrer la Pâque. Et le jour de cette Fête les faisant venir tous devant luy, alors il les prescha sur l'excellence de sa fausse Religion, & leur dit, que s'ils ne vouloient pas suivre la loy de Mahomet, ils seroient infailliblement damnez. Il leur promit ensuite, que lors qu'ils seroient assez versez dans l'intelligence de l'Alcoran, & de la Langue Arabesque, il les feroit tous Gouverneurs de Villes, & Capitaines de ses Troupes. Qu'il les marieroit avantageusement, leur donneroit des vêtemens tres-beaux, des chevaux, de l'or, de l'argent, & tout ce qu'ils

pourroient desirer. Enfin qu'ils seroient traitez comme ses enfans, qu'il auroit engendrez au salut. Ces jeunes gens qui estoient presque tous valets & garçons de Navires, & par consequent peu instruits dans la Religion Catholique, la plûpart même d'entr'eux heretiques, écoûterent les promesses de ce Prince Barbare, & se firent tous Mahometans excepté deux.

Fête faite aux Renegats.

Le Roy les fit aussi-tôt vétir d'habits somptueux. Il leur donna à chacun un cimeterre & un cheval, & les fit en cet état aller à toutes les Mosquées, où ils furent accompagnez des grands du Royaume, & suivis de la Musique, & de toute la Cavalerie du Roy, qui marchoit les Drapeaux déployez.

Tout le peuple qui estoit par les chemins & par les ruës pour voir ces nouveaux Mahometans, leur donnoit mille benedictions. Le Roy ayant fait preparer dans son Palais un magnifique festin pour les traiter, les fit manger à sa table servis par les plus grands Seigneurs. Il leur donna ensuite quelque somme d'argent, & ceux qui estoient en âge de prendre femme, aprés qu'ils furent gueris de

leur circoncision il les maria riche-chement. Mais leur fortune ne dura pas long-temps, car nous avons vû mourir la plûpart de ces Renegats mirables sous le Roy qui regne aujourd'huy.

Quand aux deux qui n'avoient point voulu renier la Foy, dont un estoit Anglois heretique, & l'autre François Catholique natif de Dieppe, lequel s'estoit embarqué avec nous pour apprendre la navigation, le Roy exerça sur eux tout ce que la rage luy put suggerer. Voyant que ses violences ne pouvoient rien sur leur courage, il les envoya servir à son Ecurie, commandant à l'Alcayde, ou Ecuyer d'icelle, de ne leur donner aucun repos. Mais les travaux de l'Ecurie les firent bien-tost tomber dans une grande maladie, ce qui fit que le Roy les envoya à la prison des autres Captifs, & depuis ne songea plus à eux. Ils passerent le reste de leur captivité avec assez de douceur, jusqu'à ce qu'ils recouvrerent la liberté en l'année 1676. J'ay apris que Pierre Sevaut qui estoit le François, vint à Paris remercier les Peres de la Mercy, des diligences

qu'ils avoient faites pour ſon rachapt.

Perſecution des Chrétiennes captives.

Cet ennemy irreconciliable des Chrétiens, ne ſe contentoit pas de perſecuter ceux de nôtre ſexe qui ne vouloient pas renier leur foy. Pluſieurs filles & femmes qui avoient eſté malheureuſement priſes ſur mer, ou dans leurs propres maiſons, ſur les côtes d'Eſpagne & de Portugal, eſtoient renfermées dans ſon Serrail, où elles eſtoient employées aux ouvrages les plus vils, & où elles avoient pour leurs bourreaux plus de mille Noires, qui ſont les Eſclaves des Reynes, comme les Noirs le ſont du Roy. Il falloit que ces malheureuſes fuſſent les ſervantes de toutes, & lors qu'elles ne pouvoient ſuffire à faire tout ce qu'on leur commandoit, le Roy avoit donné ordre de les maltraîter. Et quand elles ſe plaignoient à luy de leur mauvais traitement, il ne leur diſoit autre choſe, ſinon que ſi elles ſe vouloient délivrer de ces peines, elles n'avoient qu'à changer de Religion. Celles qui luy paroiſſent aſſez belles pour luy donner de l'amour, il leur promettoit que ſi elles vouloient

ſe faire Mahometanes il les combleroit de biens, & les tiendroit au nombre de ſes plus cheries. Cependant il ne s'en eſt gueres trouvé, graces à Dieu, dont il ſoit venu à bout par ce moyen, & qui n'ait mieux aimé ſouffrir en conſervant la pureté de leur foy, que de ſe voir combler de richeſſes, & joüir de toutes ſortes de voluptez, en embraſſant la loy ridicule de Mahomet, qui eſt ſi pleine de fables & d'abſurditez, que je m'étonne comment il ſe trouve des hommes qui s'y laiſſent abuſer.

CHAPITRE V.

Des perſecutions & des travaux que nous ſouffrîmes à Miquenes, que le Roy fit réédifier de neuf, pour y tenir ſa Cour.

MIQUENES ayant été donné par Mouley Archy à Mouley Seméin ſon frere, pour ſon Appanage; Ce jeune Prince y avoit toûjours fait ſon plus ordinaire ſejour, quoy qu'il eût dans Fez neuve le plus beau Palais

de la Ville. Neantmoins lors qu'il parvint à la Couronne, comme la situation de cette Ville est dans une fort belle Plaine couverte de quantité d'Oliviers, elle luy fit prendre le dessein d'y transferer la Cour. Mais comme il n'y avoit que de vieils bâtimens, il voulut avant que de le faire, les rétablir tout de neuf. Pour cela les Ouvrages qu'il avoit commencé de faire faire à Fez étant achevez, il y fit conduire ses Captifs pour y travailler. A nôtre arrivée, un Noir d'une hauteur prodigieuse, d'un regard épouvantable, & d'une voix aussi terrible que l'Abay du Cerbero, vint nous recevoir à la porte du Château ; il tenoit en main un bâton d'une grosseur & d'une longueur proportionée à sa taille, & nous receut par une salüée de coups, dont aucun de la troupe ne se trouva exempt. Ensuite il nous mena dans les magazins choisir des pics d'un poids extraordinaire. Et nous en ayant donné à chacun un, il nous conduisit sur de vieux murs pour les démolir. Ce fut là nôtre premier travail, qui continüoit depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit toute noire, & si on l'inter-

rompoit, on en recevoit incontinent le ſalaire. Ce Noir ne nous donnoit pas même le temps de manger : il n'abandonnoit jamais les travaux qu'il n'y laiſſât quelqu'un à ſa place. Et ce changement n'étoit qu'à noſtre deſavantage, car non ſeulement nous étions maltraitez de ces nouveaux Comites, mais ils luy diſoient à ſon retour ceux qui n'avoient pas travaillé à leur gré ; ſur leur rapport il redoubloit ſes coups, qu'il tâchoit d'ordinaire d'appliquer ſur les parties du corps les plus ſenſibles, & où il croyoit faire le plus de mal. La tête eſtoit l'endroit où il frapoit volontiers, & quand il en avoit caſſé quelqu'une, il contrefaiſoit le Chirurgien pitoyable, en y appliquant de la chaux vive, pour arrêter le ſang qui en ſortoit. Lors qu'il voyoit que quelqu'un ne pouvoit plus marcher à cauſe des coups qu'il avoit reçûs, il avoit un terrible ſecret pour en donner le moyen, qui étoit de les redoubler, & de faire oublier les premiers par les ſeconds.

Un jour que le Roy vint ouvrir les fondemens du Serrail, quelques-uns encore couverts de ſang de leurs playes,

ſe jetterent à ſes pieds, & luy firent leurs plaintes de la maniere la plus capable de le toucher de compaſſion: il les regarda bien, mais il ne nous apporta aucun ſoulagement. Ce qui fit que ce bourreau de Noir devint encore plus cruel aprés le départ du Roy, pour une campagne où il demeura trois ans à faire la guerre à Mouley Hamet ſon neveu, qu'on avoit élû Roy de Maroc. Redoublant ſa fureur, il ne fut point content qu'il n'en eût envoyé une vingtaine au tombeau. On n'entendoit toutes les nuits dans nôtre priſon que cris lamentables pour les douleurs qu'on reſſentoit de ſes coups. Sa ſeule preſence nous faiſoit trembler. Sa voix nous rendoit ſi diligens, que dés que nous l'entendions le matin crier à la porte un *eoüa-y-alla ernjou*, qui veut dire ſortez vîte. Chacun ſe preſſoit à ſortir le premier, car les derniers ſe reſſentoient toûjours de ſes coups. Nous nous vîmes reduits dans un tel excez de miſeres, que nous reſolumes à nous en deffaire au peril de nos vies. Comme il avoit coûtume de venir la nuit dans nôtre logement pour s'y enyvrer d'eau de vie à nos dé-

pens ; l'on resolut de s'en deffaire la premiere nuit qu'il y reviendroit seul : mais lors qu'il en fallut venir à l'execution , il ne se trouva personne qui voulut frapper le premier. Neantmoins nous nous preparâmes à l'execution , & les Espagnols les premiers dirent aux autres Nations de prendre des coûteaux pour le mettre en pieces. Comme il entendoit quelque-peu leur langue , il tira son poignard, se mit en fuite, & n'y revint depuis jamais la nuit. Ce moyen nous étant échapé , nous en cherchâmes un autre. Nous preparâmes de l'arsenic pour luy faire prendre avec de l'eau de vie : on n'a point sçû s'il en fut averty , mais depuis il n'en but jamais qu'il ne l'eût fait éprouver à celuy qui la donnoit.

Ces attentats que nous avions faits à sa vie ne servirent qu'à le rendre davantage nôtre ennemy , & à luy faire redoubler ses cruautez. Outre qu'il en étoit sollicité par le Major des travaux , & recompensé par le Gouverneur de la Place , qui souhaittoient voir les ouvrages s'avancer. Nous en fîmes plainte derechef au Roy , qui étoit pour lors au Royaume de Maroc,

par une Lettre ; & afin qu'elle luy fût donnée à main propre ; nous l'envoyames par un Courier exprés aux Chrétiens qui servoient à la conduite de l'Artillerie, lesquels la luy presenterent, Elle ne fit pas grand effet, quoy qu'à son retour nous eussions été encore luy demander justice, & qu'il eût promis de nous la rendre. Ce fut en vain, au contraire : luy-même quelques jours aprés tua de sa main un jeune homme Espagnol nommé Bartolle Tyo. Il l'avoit fait le chef de ceux qui servoient à son Ecurie, & à cause qu'il ne luy avoit pas fait assez promptement donner un sceau d'eau qu'il avoit demandé à l'un de ses camarades, il luy trancha tête. Si le Roy negligea de nous vanger de nôtre Noir, Dieu le fit bien-tôt aprés, nous en ayant délivré par le moyen de la peste, dont il affligea tout le pays, laquelle commença en l'année 1678. & fit mourir la moitié de ces Barbares.

Quelques-uns d'entre nous ne furent pas non plus exempts de ce mal, & de deux cens que nous étions, une cinquantaine en fut attaquée, dont il en échappa le tiers ; car quoy que

nous fussions tous enfermez ensemble, le reste n'eut aucun mal : au lieu que lors qu'il entroit dans la maison de quelque Maure il n'y laissoit personne. Ce qui est une preuve évidente de la Bonté Divine envers ses fideles. Nous redoublâmes en ce temps-là nos prieres ordinaires ; & au lieu de la troisiéme partie du Rosaire que nous avions accoûtumé de dire au retour de nos travaux, nous le recitâmes tout entier pendant huit jours : outre l'Antienne de *Stella cœli extirpavit quem lactavit Dominum.* Et celles de Saint Roch & de Saint Sebastien, que nous continüames pendant tout le temps de la Contagion, qui dura trois ans. Pendant la premiere année de ce mal, je fus élû Tresorier de la Confrairie qui avoit été établie sous le titre de Nôtre-Dame de la Misericorde.

Le dessein de cette Confrairie estoit de secourir les malades, & le fonds s'en entretenoit d'un droit qu'on prenoit sur chaque Chaudiere d'eau de vie que nous faisions, & que nous vendions secrettement aux Maures, & de la quête que les Confreres faisoient tous les soirs chacun à leur tour dans

Establissement d'une Cõfrairie de la Misericorde.

le bitte ou chambre aprés la priere.
Le luminaire de nôtre Oratoire s'entretenoit aussi aux dépens de la Confrairie. Elle étoit composée d'un Trésorier, d'un Ecrivain, & de douze Confreres qui se changeoient toutes les années, & le Trésorier rendoit compte à celuy qui luy succedoit. Cette Confrairie commença sous le Regne de Mouley Archy, de la maniere que je vais dire.

Un jour ce Prince étant venu pour voir abatre de vieilles murailles, s'étonna que les Chrétiens avançassent si peu ce travail, & en demandant la raison à ceux qui l'accompagnoient, l'Alcayde Cidan luy dit, que les Chrétiens dans leur païs étans accoûtumez à boire du vin & de l'eau de vie, & presentement ne beuvant que de l'eau, & ne mangeant que du pain, cela les rendoit lâches, & incapables d'un travail penible. Que s'il vouloit avoir le plaisir de les voir bien travailler, il n'avoit qu'à leur faire donner trois ou quatre tassées de vin à chacun, & qu'il verroit qu'ils travailleroient tous autrement. Le Roy se mit à soûrire, & envoya chercher le Checq des Juifs, auquel il

commanda de faire venir quatre grandes cruches de vin, lesquelles ayant été distribuées aux Captifs, le Roy alla à la promenade; & étant de retour il fut surpris de voir que les Chrétiens avoient plus avancé l'ouvrage en deux heures qu'il avoit été à revenir, que dans les trois quarts de la journée. Ce qui fit qu'il ordonna par une Lettre de cachet, que les Juifs fourniroient toutes les semaines dix quintaux de raisins secs, & autant de figues aux Chrétiens pour faire de l'eau de vie. Leur faisant neantmoins deffences d'en vendre ny debiter aux Maures, sur de grandes peines. Ce fut dans ce temps qu'il fit Dom Pedro Chef des Captifs, & qu'il prit pretexte de le massacrer, sur ce qu'on avoit transgressé ses déffences.

Permission de faire de l'eau de vie.

Pendant que le Roy fut à Fez, les Juifs firent ce qu'il avoit commandé. Mais dés qu'il fut en Campagne ils s'en exempterent; en donnant à Ardoüan, qui étoit l'Acayde des Chrestiens, une somme d'argent. Neantmoins quelques Capitaines François & Anglois, & Dom Pedro Lapez ayans donné dequoy achepter des raisains & des figues, on

continua à faire de l'eau de vie, députant pour cela un nombre de personnes. Et les gardiens & Ardoüan, malgré la déffence du Roy, permirent pour de l'argent d'en vendre aux Mahometans: Et le gain qu'on y faisoit étant assez considerable, on établit la Confrairie que je viens de dire. Pour en augmenter davantage la masse, les Espagnols qui surpassoient le reste en nombre, & estoient les Directeurs de tout, établirent une table pour joüer aux dez, & une autre pour joüer aux cartes pendát la nuit, & voulurent que ceux qui gagneroient payassent la dixme à la Confrairie: les infirmes tiroient de grands secours de tout cela: Et ils en receurent encore un autre peu aprés par le moyen d'un Religieux Prêtre, que la bonté Divine leur envoya par une telle rencontre.

Present fait à Mouley Archy par les Recolets de Maroc.

Quelques Recolets établis à Maroc, par les Rois de Portugal, allerent un jour salüer Mouley Archy, lors qu'il étoit dans cette Ville. Ils luy presenterent un petit jeu d'orgues portatif: le Roy le receut sans considerer ce que c'étoit. Et lors qu'il fut de retour à Fez, ayant voulu voir ce present, & s'étant

trouvé que c'estoit un jeu d'orgues, dont personne ne sçavoit joüer ; Il demanda à un Gentilhomme Espagnol captif, appellé Dom Raphaël de Seras, s'il y entendoit bien quelque chose à cause qu'il joüoit bien de la Harpe & du Luth; il luy dit que non, & que dans son pays, il n'y avoit que les gens d'Eglise, que en sçavoient joüer. A ce mot de gens d'Eglise quelques gardes du Roy, qui depuis peu de jours estoient venus de Touroüan, dirent qu'ils y avoient veu un Religieux esclave. Mouley Archy sans attendre davantage, leur commanda de partir incessament pour l'aller querir. Huit jours aprés ils retournerent avec le R. P. Gregoire Rippert Religieux Cordelier : le Roy luy demanda s'il sçavoit joüer des orgues ; le Pere luy ayant dit que non, il l'envoya travailler avec les autres avec une grosse Chaîne qu'il luy fit mettre au pied. Le Roy étant retourné en campagne, on l'exempta de ce travail moyennant deux écus, qu'on donnoit par mois à Ardoüan. Il disoit la Messe toutes les nuits, & ceux qui voulurent vivre bons Chrestiens, trouverent moyen de se confesser, & faire penitence. Il demeu-

ra captif juſqu'en l'année 1674. que les Religieux de la Mercy arriverent à Salé, & payerent partie de ſon rachapt qui étoit tres-conſiderable : le reſte ayant été envoyé de ſon Convent. Deux ans avant ſon départ les Recolets de Maroc, s'étoient venus établir à Fez, dans noſtre priſon, & l'un d'eux nous ſervit à Miquenes, lors qu'on nous y transfera ; ce qui demeura de cette ſorte juſqu'en l'année 1676. que les Religieux de la tres-ſainte Trinité déchauſſez de Madrid, prirent leur place. Les Recolets s'en eſtant retournez en Eſpagne, d'où depuis ils ſe ſont retirez dans l'Almine de Ceoüta. Ainſi depuis l'arrivée du Pere Gregoire, juſqu'à mon depart en 1681. on n'a jamais manqué de Prêtres pour leur adminiſtrer les Sacremens.

Le Roy s'empare des Chretiens, des particuliers de Salé & de Toucoüan.

Au mois de May de l'année 1678. le Roy pour fuir la contagion ſe retira avec ſa femme & ſes enfans entre les hautes Montagnes qui bordent le fleuve de Meluya, & qui ſont partie de Latlas. Ce fut là qu'il fit deſſein de prendre tous les Eſclaves des particuliers, ſur le bruit que les Peres de la Redemption ne tarderoient pas à venir.

En effet

En effet, il en prit jusqu'au nombre de deux cens qu'il employa au service de ses Tentes, de son Escurie & de ses Canons, & il les destina aussi à servir bien souvent de pionniers pour mettre à bas les Châteaux des Barbares, qu'il s'attendoit de prendre. Un jour qu'il étoit proche de la Montagne d'Itata, (qui est l'une des plus hautes de Latlas) il envoya chercher quarante Chrestiens, qui avoient le soin des Tentes, pour les faire passer par les Armes, du nombre desquels étoit Claude Loyer la garde mon cousin, à cause que sa Tente ordinaire n'étoit pas dressée comme à l'accoutumée. Ils estoient déja arrivez au lieu du suplice, & les Noirs chargeoiēt leurs Fusils afin de les tirer ; lorsque quelques Alcaydes se jetterent aux pieds du Roy & luy demanderent leur grace. Il les fit revenir, mais pour contenter enquelque sorte sa fureur, il prit un maillet à enfoncer les chevilles de ses Tentes, & leur fit à tous de grandes playes à la teste & en plusieurs endroits de leurs Corps. Mon Cousin évita d'estre frapé en s'approchant d'un autre qui étoit tout couvert de sang ; dans lequel il trempa ses mains & s'en barboüilla le

visage, si bien que le Roy le voyant ainsi ensanglanté, il ne luy toucha pas. Il envoya ensuite ces quarante Chrestiens, & les autres qu'il avoit pris à des particuliers chez des Marchands de Fez Bellé, qui les garderent une année, lesquels leur firent souffrir mille cruautez; car comme ils sont la plûpart Juifs renegats, il ny a sorte de suplice qu'ils n'inventent pour faire souffrir un Chretien. Aprés cela Mouley Seméin se mit en chemin pour revenir à Fez, & ensuite à Miquenes. Il passa par Maroc, où il n'entra pas neantmoins, à cause de la peste qui y étoit, & qui emporta la pluspart des habitans de cette ville, qui est la plus belle & la plus grande de tous ces quartiers. Encore que je n'y aye pas esté, des personnes dignes de foy m'en ont fait la description & de tout le Royaume, telle que je la vais mettre icy.

Description de Maroc.

La ville de Maroc, qui donne son nom à tout le Royaume de même que celle Fez, est située dans une grande plaine couverte de quantité de Palmiers, qui rapportent de tres-bonnes Dattes. Mouley Jacob Almanzor Mi-

ramominna Roy de l'Arabie Heureuse, & celuy qui conquit l'Espagne par ses Lieutenans, en fut le fondateur selon la croyance des Maures. Son enceinte est des deux tiers plus grande que celle de Fez, où l'on compte seize portes. Mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur, à cause de la guerre & de la peste qui ont emporté la plus grande partie de ses habitans. Il y a un beau Château dans lequel est le Serail des femmes du Roy, le plus magnifique de toute l'Affrique. Mouley Hamet Deibit y employa tout l'or qu'il possedoit, qu'il fit battre en feüilles pour couvrir toutes les murailles des Salles, & leurs Lambris. Les Clouds, les Gouds les Pantures, les Verroux, & les Serrures sont toutes d'argent doré. Il y a trois Pommes d'or fort grosses, sur le haut de la grande Tour, qui sont percées de coups de fusils en plusieurs endroits, lesquelles ont tient estre enchantées. Il y a dans ce Serail des sales si longues & si spacieuses quelles contiennent de grands Bassins d'eau vive, pleins de Poissons, qu'on peut aussi voir nager dans de grands Miroirs qui sont enchassez dans le lambris du plancher.

Dans une de ces Salles tous les ſignes du Ciel ſont repréſentez avec tant d'artifice, que l'on croit voir le firmament lors qu'on le regarde. Les Maures tiennent que Dieu condemna ce Mouley Hamet Autheur de cet ouvrage, à ſouffrir les peines d'Enfer, juſqu'à la fin du monde, pour l'avoir voulu imiter dans la ſtructure du Ciel. Ce ſuperbe Palais eſt enrichi de quantité de Colomnes & de Coquilles de marbre blanc, avec pluſieurs beaux ouvrages de ſculture en plâtre, & de petits carreaux peints taillez au marteau. Ils l'ont accompagné des plus beaux Jardins du monde, remplis d'allées d'orangers & de cyprés. Le Château, le Palais & les Jardins ſont ceints de bons Murs, flanquez de bonnes Tours & de Baſtions, mais ſans artillerie. Ces fameux Aqueducs qui amenent l'eau à la Ville d'une grande journée, paſſent auprés de ce Château, pour luy fournir de l'eau & à toute la Ville.

Ce Royaume n'eſt composé que de cinq Provinces, qui ſont Maroc, Tadela, Duquella, Haha, & partie des Montagnes d'Atlas. Ce païs eſt beau-

coup fertil en grains & en bestiaux, & plus chaud que celuy de Fez, à cause qu'il est plus au sud. Ces Villes outre Maroc, sont Azamor, Valadil, & Saphye. Il y a plusieurs Châteaux où les Arabes vivent en commun, comme font ailleurs les Barbares. Les Fleuves de Goudet reçoivent dans leurs lits les Rivieres de Rasseleyne, de Loüidin, qui passent au Nort est de Maroc, avec celles de Mephis, Mel, Lequera & Meſénes, qui entrent dans le premier Fleuve. Et les Rivieres de Fistella, ou Tadela, Tasaüt, Derna, Oümana, Loüet de Leïbit, & Sero, se rendent dans le dernier.

Les Portugais ont sur les côtes de ce Royaume la ville de Masagan, ou Breja, qui n'est éloignée d'Azamor, que de deux lieües.

La Principauté de Sus a fait autrefois partie du même Royaume, duquel elle n'est separée que par une longue chaîne de Montagnes, qui prend depuis le bord de la Mer jusqu'à celle de l'Atlas. Elle a la Province de Dras au Sud-Est. Le Royaume de Sudan, au Sud-Est Sur-Oüest; la Mer à Loüest & Nord-Oüest. Et le Royaume de

Description de Sus.

Maroc depuis le Nord jusqu'à l'Est. Elle n'a que deux Provinces, qui sont Sus & Sehel, dont les Villes sont Tarudant, Agader, Aguer, ou Sainte-Croix, & Illec, qui étoit la Capitale du Païs, lorsque Cid-haly en étoit Prince : & aujourd'huy c'est Tarudant, où Mouley Hamet Mehêres reside ordinairement, comme en étant le Souverain. La Riviere de Sus est celle qui donne le nom à tout le païs, & n'est accompagnée que d'une autre appellée Mosa. Sus est remply de bons Châteaux, ses habitans sont estimez bons Soldats, & les plus adroits aux armes de tous les Maures. Leurs Montagnes sont fertiles en grains, fruits & cires, & il y a des mines de cuivre en quantité, & quelques-unes d'or, il n'y a que la laine qui leur manque. Il y a dans ces Montagnes quantité de Lions, qui se retirent de jour aux cavernes, d'où ils ne sortent que la nuit pour chercher leur curée : comme les Barbares sçavent à peu-prés les lieux par où ils passent, ils leurs tendent des pieges pour les prendre vifs, ce qu'ils font en cette sorte.

Ils font une matemore assez profon-

de, sur la bouche de laquelle ils mettent une trape attachée sur un pivot, qui demeure toûjours en balance; l'on met sur ce pivot un mouton mort, & lorsque le Lion descend de la Montagne, & qu'il sent cette viande, il en approche afin de la manger; mais quand il a posé les pieds de devant sur la trape, il trebuche dans la matemore la tête la premiere. A côté de cette matemore il y en a une autre faite comme une fosse de la profondeur de l'autre, dans laquelle il y a un grand coffre fait comme une souriciere, dans le fond duquel on met un quartier de mouton; or comme il y a communication d'une matemore à l'autre par un trou qu'on y a fait exprés, l'on met le bout de ce coffre qui demeure ouvert devant cette emboucheure, afin que quand le Lion aura faim il entre dedans, & il se trouve pris, comme pourroit être une souris dans une souriciere. Il y a aussi à ce coffre de grands anneaux de fer aux quatre coins pour tenir les cordes avec lesquelles on le tire en haut, & pour l'attacher ensuite sur quelque cheval, pour mener le lion au prochain Alcayde, qui se donne le

de prendre les Lions.

divertissement de le faire mourir ; ou bien lors qu'ils les veulent tuër sur le champ, ils les massacrent à coups de lances dans la premiere matemore où ils sont tombez.

CHAPITRE VI.

Persecution d'Alcassar.

Persecution d'Alcassar.

LORS que le Roy fut de retour à Miquenes, voyant que la Contagion continüoit toûjours, & craignant de perdre ses Captifs, & avec eux les rançons qu'il en esperoit. Il nous fit tous appeller un jour, & nous dit qu'il vouloit donner la liberté à ceux qui pourroient trouver de l'argent. Comme j'avois appris du Pere Jean de Jesus Maria, Religieux Espagnol qui démeuroit avec nous, que le sieur Messonnier Marchand François demeurant à Cadis (& qui trafiquoit à Alcassar) luy avoit écrit qu'il avoit reçû ordre de Dom Pedro Catalan, Consul François à Cadis, de fournir la somme de deux cens écus, que le sieur Catalan donnoit liberalement

pour ma rançon. Cela fit que je me presentay au Roy avec trente-cinq autres, du nombre desquels étoit mon cousin; les uns luy promirent deux-cens écus, les autres trois-cens, ou trois-cens-cinquante. Et il nous envoya à Alcassar à Amar Hadou El-Haméinin, qui est Gouverneur & Vice-Roy des Algarbes d'Affrique, pour prendre soin de recevoir de l'argent de nous. Nous y arrivâmes le 15. Juin 1680. mais Amar Hadou voulant profiter sur nous, ne voulut point consentir à nous laisser aller pour les sommes que nous avions promises au Roy, & nous demanda à chacun mille écus. Voyant que nous ne les voulions pas donner, ce Barbare nous fit mettre deux grosses chaînes de dix-huit à vingt livres chacune, & attacher de deux en deux par une autre traversée. Dans cet état il nous envoya travailler à des conduits soûterrains qu'il faisoit commencer, pour évacuer dans la riviere les lieux communs de toutes les maisons de la Ville.

Pendant prés de trois mois il ne nous donna plus que quatre onces de pain d'orge à chacun en vingt-quatre

heures. Il nous donna douze Gardiens, ou plûtost douze bourreaux, qui nous accabloient de coups, & nous disoient pour nous consoler, que si nous ne donnions chacun les mille écus qu'on nous demandoit, nous peririons tous miserablement sous leurs bâtons. Ces conduits achevez, on nous fit nettoyer tous les lieux communs, & tous les fumiers de la Ville, dont nous portions les ordures dans des paniers de jonc, où tout passoit presqu'au travers, & se répandoit sur nous. Nos Gardiens nous faisoient aller nuds têtes la plûpart du temps, & ne cessoient de nous donner des coups si-tost que nous arrestions un moment : afin de ne nous donner aucun lieu de nous reposer, ils se mettoient à vingt pas les uns des autres, & avec de grandes houssines de bois de grenadier, ou de coignassier qui est fort pesant, ils nous sangloient les jambes & les épaules à chaque instant. Deux Anglois en peu de jours laisserent la vie, & tout le reste fut reduit au plus pitoyable état du monde. Bien souvent l'Alcayde Amar nous venoit voir au travail ; & lorsque nous luy

demandions du pain, il nous disoit en sa langue. *Aben queleb coul lehajar agan matatecum-chy lecobusa, harta intomman atène elf de real loübahet*, qui veut dire en François. Fils de chiens, mangez des pierres, quant à moy, je ne vous donneray point de pain autant qu'il vous en faut, que vous ne me donniez chacun mille écus.

Un jour que la faim nous pressoit davantage nous nous jettâmes tous à ses pieds pour luy demander du pain, ou qu'il nous ôtât la vie s'il ne vouloit pas le faire : mais celuy qui portoit la parole qui étoit Espagnol, eut par son ordre la tête cassée avec une hoüe, & sans son beau frere Hamadou qui intercedа pour luy, cet inhumain l'auroit fait achever. La nuit on nous faisoit descendre avec une échelle de corde dans une matemore tres-profonde, où nous souffrions toutes sortes d'incommoditez, & où nous n'avions que le seul soulagement de nous pouvoir plaindre en liberté. Nous avions les jarets tous coupez de la pesanteur de nos chaînes, & j'en ay vû qui avoient aussi-bien que moy un doigt de chair entamée, mais tout cela ne leur fai-

ſoit point de pitié.

Arrivée du Chevalier de Château-Renaud.

Dans ce temps les Envoyez du Chevalier de Château-Renaud, Chef d'Eſquadre des Armées du Roy, arriverent à Alcaſſar pour y traiter la paix; Amar Hadou ne nous voulut jamais permettre de les voir, de crainte que nous ne leur fiſſions nos plaintes. Nous ne pûmes autrement leur faire ſçavoir de nos nouvelles qu'en leur écrivant une Lettre que je fis, & qu'une Captive Françoiſe qui faiſoit le pain que les Juifs fourniſſoient à ces Envoyez, trouva moyen de mettre au milieu d'un. Et lors qu'ils l'ouvrirent ils y trouverent cette Lettre, qui leur aprenoit le deplorable état auquel on nous tenoit reduits. Ils offrirent en nôtre échange autant de Maures qu'ils avoient pris de Salé. La femme dont je viens de parler, nommée Jeanne Solimeau avoit été priſe (avec ſon mary qui étoit Chirurgien, & s'appelloit Jean Prieur) ſur un Vaiſſeau de la Rochelle nommé le Samuel, où ils s'étoient embarquez en l'année 1678. pour aller aux Iſles de l'Amerique. Ils demeurerent à Fez pendant quatre années, d'où ils furent transferez

à Miquénes pour avoir ſoin des Captifs qui tomboient malades lorſque le Roy nous envoya à Alcaſſar : Le deſir de la liberté leur fit offrir une ſomme de ſix cens écus pour les deux, & comme ils n'avoient point d'argent, le mary pria le Roy de le laiſſer venir en France en chercher, à quoy il conſentit, mais l'Alcayde Amar ne le voulut pas permettre ; au contraire, il fit attacher le mary avec moy, & quant à la femme, luy ayant auſſi fait attacher deux chaînes, il la donna au Cheq des Juifs pour la faire travailler à moudre pour luy, & par ce moyen gagner ſa nourriture.

De tous ceux que nous étions, il n'y eut que mon couſin qui fut heureux ; il fut pris à la derniere Audience de nos Envoyez pour leur ſervir d'interprette, au lieu d'un Juif qui les avoit trompez dans toutes les Audiences precedentes qu'ils avoient euës, & qui faiſoit entendre le contraire de ce qu'ils avoient propoſé à l'Alcayde Amar. Et comme il y avoit dans leur compagnie un Marchand de Marſeille qui avoit ſa rançon ; il plaida ſi bien ſa cauſe auprés de cet Alcayde, & luy fit ſi

bien entendre le long-temps qu'il y avoit qu'il étoit Captif, & qu'il luy étoit impossible de donner les mille écus qu'il demandoit, que l'Alcayde se laissant fléchir, luy donna la liberté pour 200 écus, que le Marchand paya contant. Il s'embarqua dans le Vaisseau du Chevalier de Château-Renaud, où il rencontra le Chevalier de Mont-loüet, qui étoit fils de sa Maraine, qui luy donna tout aussi tost tout ce dont il eut besoin.

Cependant le Roy se lassant de ne point voir venir l'argent de nos rançons, envoya à Alcassar Cid Celimen Quétip son premier Secretaire pour le recevoir. Avec ordre en cas que l'Alcayde Amar n'en eut point encor été payé, de luy faire payer de ses propres deniers quatorze-mille écus, à quoy elles se montoient, ce qu'Amar fut contraint de faire. Et lorsque le Secretaire fut party pour Miquénes, comme nous étions à luy, il nous fit dire dés le lendemain que nous n'avions qu'à nous preparer à la mort, ou à resoudre de luy donner mille écus chacun. Il nous envoya à une grande journée de la Ville creuser des fossez

dans des campagnes de ſablons ardans, où nous ne mangeâmes pendant huit jours que ce qui ſe rencontroit par hazard ; nous ne couchâmes que ſur la terre au milieu de la campagne, même quoy que nous euſſions les fers aux pieds, & que nous fuſſions attachez deux à deux ; on nous mettoit encore la nuit une grande chaîne qui nous attachoit tous enſemble par le col. Nos Gardiens impitoyables ſollicitoient tous les jours quelques jeunes garçons qui étoient avec nous, de ſe faire Renegats, mais en vain, & quoy que nous viſſions bien que nous ne pouvions pas encore vivre plus de trois jours, car nous n'avions quaſi plus de ſang dans les veines, & la peau colée ſur les épaules, nous ne laiſſions pas de prier pour nos perſecuteurs, & de nous reſigner entierement aux ordres de la Divine Providence, laquelle ne nous abandonna pas en cette extremité ; car le Secretaire qui étoit venu de la part du Roy à Alcaſſar, luy ayant rapporté les peines qu'on nous y faiſoit ſouffrir, & celles à quoy on nous deſtinoit. Mouley Semein qui nous croyoit la plûpart en liberté, ſe mit tellement

en colere, qu'il dépescha à l'heure-même quatre Noirs de ses Gardes pour aller à Alcassar prendre l'Alcayde Amar, & le luy amener chargé de fers. Ils y arriverent le 14. Septembre, & ne luy donnerent que le temps de monter à cheval, & laisser l'ordre de nous aller chercher. Nous partîmes trois jours aprés luy pour aller à Miquénes, où ayant été presentez au Roy, il nous trouva en un si pitoyable état, qu'il demanda à l'Alcayde Amar si nous étions les Chrétiens qu'il luy avoit envoyez : ensuite l'ayant fort blâmé, il nous dit qu'il ne vouloit plus desormais nous envoyer à ses Gouverneurs pour payer nos rançons, mais que lorsque nous aurions de l'argent nous le fissions assurer à Miquénes, & que nous en sortirions en liberté. Ainsi Amar Hadou perdit son argent, ce qui ne fut pas une petite peine pour un avarre comme luy, pour les tourmens qu'il nous avoit fait souffrir. Je n'ay pas raporté cette persecution dans laquelle j'eus beaucoup de part, afin d'en tirer de la vanité, pour l'avoir surmontée avec la grace de Dieu : mais c'est seulement pour faire voir toutes

les miseres qui se sont passées de mon temps, & que les Captifs qui sont restez sont exposez tous les jours à souffrir, afin d'obliger le Lecteur d'avoir soin de les secourir.

Avant que de finir ce Chapitre; je diray un mot de la ville d'Alcassar, que j'ay eu tout le loisir d'observer pendant trois mois que j'y ay demeuré. Car il n'y a point d'endroit dont j'aye tant de lieu de me resouvenir, n'y en ayant point où j'aye tant souffert. Cette ville qui est la Capitalle des Algarbes, fut fondée il y a fort long temps par un Pasteur nommé Bacharou Rey. Elle est sur les bords de la Riviere de Loucours du costé du Nord, dans un lieu Marécageux. Elle est éloignée de cinq lieuës de l'Arache, qui est sur l'embouchure de la mesme Riviere de trente lieuës de Salé, de 25. de Miquenes, de 37. de Fez, de 25. de Toutoüan, de 20. de Tanger & de 7. d'Arzille. L'on comte de Fez à Tafilet 110. lieuës à Maroc 100. lieuës, à Toutoüan 60. lieuës, à Thez 18 lieuës, à Miquenes 12. lieuës, à Salé 35. lieuës, & de Salé à Azamor 30. lieuës, à Valadie 40. lieuës à Saphye 60. lieuës, & à Agader A-

Description d'Alcassar.

guer ou sainte Croix 90. lieuës. Il y a quantité de belles prairies aux environs d'Alcassar, de mesme que plusieurs Jardins qui sont sur les bords, de costé & d'autre de la Riviere, qui les inonde aussi bien que la ville dans le temps des grandes pluyes; Elle avoit de vieux murs sans défense. Ces habitans sont tous gens ramassez, qui n'ont aucune civilité pour les étrangers, il peut y avoir 6000. Maisons, assez mal bâties, avec quantité de Cabanes de Roseaux, où demeurent les plus pauvres. Il y a quantité de Juifs qui demeurent autour du Palais du Prince Gayland, qui sert aujourd'huy de Magazin & de demeure au sieur Messionnier Marchand de Cadis, qui y trafique ordinairement. Les grains, le beurre, la laine, le miel, les cuirs, la cire, & les fruits y sont en abondance, ainsi que la viande. Les Rivieres de Taguedart, & de Magazin, qu'elle à au Nord n'en sont pas fortes éloignées. C'est sur cette derniere Riviere qui se rend dans celle de Loucous, au dessus de l'Arache, que le Roy Dom Sebastien de Portugal, perdit cette grande bataille, contre Mouley Abdelmelec,

Roy de Fez & de Maroc, dans laquelle ces deux Princes perdirent la vie, & où perit la plus belle noblesse de Portugal qui accompagnoit le Roy Dom Sebastien.

La ville d'Alcassar n'est considerable qu'à cause qu'elle a servi de sejour au Prince Gayland, qui l'avoit usurpée avec toute la Province, sur Ben-Bucar Roy des Zaoüias son Seigneur. Il avoit esté son general d'Armée, contre les Barbares des Montagnes de Toutoüan, qui s'étoient rebellez contre luy: Et desquelles aprés les avoir vaincus & désarmez, Gayland s'en fit reconnoistre Roy.

Ben-Bucar ayant sçu l'infidelité de Gayland, partit des Zaoüias avec une Armée pour venir contre luy. Il arriva en peu de jours sur les bords du fleuve de Sebou, où il rencontra Gayland, qui étoit campé de l'autre costé & qui l'attendoit de pied ferme. Ce qui obligea Ben-Bucar de s'en retourner sans rien faire. Ce fut ce Prince Gayland qui donna ce fameux assaut à la Rache, dont je parleray dans les avantures de Dom Raphaël de Veras. Il fut vaincu par Mouley Archy dans

une bataille, aprés la perte de laquelle il luy abandonna la Province avec les villes d'Alcassar de Toutoüan & Darzille pour se retirer à Alger. Il y demeura comme une personne privée jusqu'en l'année 1672. qu'il en fut rappellé par les habitans du pays. (C'estoit dans le temps que Mouley Seméin Roy de Fez, étoit occupé au siege de Theza) il en fut receu avec beaucoup de joye. Mais Mouley Seméin étant venu contre luy avec une armée, ils l'abandonnerent lâchement dans la bataille, où il fut tué aprés avoir donné des marques d'une invincible valeur: & aprés que cinq chevaux eurent été abbatus sous luy. La teste luy fut coupée par un Noir qui la presenta à Mouley Seméin ; lequel l'envoya incontinent à Mouley Achem son frere, Vice-Roy de Fez, comme une marque plus autentique de sa victoire. Ainsi finit ce brave Prince, aprés avoir fait mille actions heroïques. Il estoit Andaloüz de nation, c'est à dire décendant des Maures qui sortirent d'Espagne, aprés la prise de Grenade, il étoit fort bien fait de sa personne, & son régard étoit doux & affable envers tout le monde, il portoit

une grande Mouſtache blonde, eſtoit bon ſoldat & grand Capitaine, iſſu de l'illuſtre famille des Zegris ſi renommée dans les guerres civilles de ce Royaume; pour les differens qu'elle eut avec les Aben-Cerrages ſes irreconciliables ennemis.

CHAPITRE VII.

Contenant l'hiſtoire de Bernard Bauſſet, qui fut expoſé entre quatorze Lions affamez, le 15. Février 1681.

QUELQUES mois aprés nôtre retour d'Alcaſſar, Dieu ſe ſervit de la cruauté de Mouley Seméin, pour faire éclater le ſoin particulier qu'il prend de ſes ſerviteurs, & pour fortifier nôtre foy par un inſigne Miracle.

Il y avoit parmy les Eſclaves François un garçon de vingt-cinq ans nommé Bernard Bauſſet, de la famille des Bauſſets, anciens Conſuls de Marſeille, qui étoit natif de la ville d'Aubaigne en Provence. Il étoit gardien des habits & des armes des Pages, & avoit le ſoin des magazins Royaux, qui tien-

nent à la premiere porte du Serrail ; outre cela il apprenoit la langue Espagnole à deux Enfans du Roy. Comme ce Prince l'avoit pris en affection, & qu'il vouloit l'élever plus haut, à quoy la Religion Chrétienne étoit un obstacle. Il cherchoit toutes sortes de moyens pour l'obliger de se faire Renegat, & voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit par la voye de la douceur, il se servoit assez souvent de celle de la rigueur, & des mauvais traitemens. Un jour que sa resistance l'avoit mis extrémement en colere, prenant pretexte sur deux ou trois brins de paille qu'il rencontra devant luy, & sur ce que Bausset n'avoit pas fait balier une ruë qui est entre les portes du Serrail ; il le fit dépoüiller tout nud, & deux Noirs avec chacun une poignée de courroyes, luy donnerent plus de cinq cens coups, en sorte qu'ils luy firent venir le corps aussi noir que du charbon. Aprés l'avoir fait mettre en cet état, il l'envoya avec deux grosses chaînes à nôtre prison pour s'y faire penser. Et aprés luy avoir laissé plusieurs jours il le renvoya querir, & luy demanda pourquoy il restoit au bitte,

(ainsi appelle-t'on la prison des Esclaves) pendant qu'on déroboit sa farine. De fait ce jour là on en avoit dérobé un sac, dans l'un des Magazins qui est proche la porte du Serail. Seigneur luy dit Bernard, j'y ay toûjours demeuré depuis que tu m'y as envoyé, & je n'osois pas en sortir sans ton ordre. Là-dessus le Roy luy porta un coup de lance qui le blessa legerement au dessous de l'œil droit. Il commanda à ses Gardes de le jetter dans le Parc aux Lions.

Ce Parc est entre quatre hautes murailles, comme une espece de cour, attenant les murailles du Château: & n'étoit separé de nostre Bitte que d'un mur mittoyen de trois palmes de large. Lequel les Lions minerent une fois & peu s'en fallut qu'ils n'entrassent de nuit dans nostre Prison.

Ce jeune homme entendant prononcer cette cruelle Sentence, courut à l'échelle par où l'on montoit; avec dessein de se jetter plutost soy même dans le parc, que de souffrir d'y estre jetté. Le Roy décendit de cheval & monta aussi tost aprés luy: & luy dit de changer de Loy, autrement qu'il seroit

dévoré des Lions. Mais Bernard luy répondit genereusement, qu'il ne s'en mettoit par en peine, & que de là dépendoit sa felicité, qu'ils ne luy pouvoient donner qu'une mort qui luy seroit fort glorieuse, & qu'il aymoit mieux que son Corps leur servît de pature, que de voir son ame en proye aux Demons. Sur cela le Roy s'avança sur le bord du mur, pour le precipiter. Mais Bausset qui avoit toujours les yeux sur ses mains, voyant ce qu'il vouloit faire, se lança luy-mesme au milieu de quatorze Lions, d'une grandeur prodigieuse, & qui n'avoient mangé de trois jours. Ces animaux voyans de la Curée, se leverent à l'instant & commançant à rugir, se mirent en devoir de se jetter sur ce jeune homme, qui prioit Dieu & se recommandoit à nostre Dame protectrice des Captifs, & à sainte Anne. Mais comme s'ils auvoient esté retenus de quelque puissance secrette ils se recoucherent aussi tost. Quelques uns neantmoins se releverent peu aprés, & allerent encore droit à luy, mais quand ils en étoient tout proche, ils passoient à costé sans le toucher. Entr'autres un de ceux que la faim

faim pressoit le plus s'approcha sept fois pour le devorer : & septfois passa outre sans le faire. Si bien que nostre Captif comme un nouveau Daniel, loüoit Dieu au milieu de ces bestes cruelles, qui n'avoient pas le pouvoir de luy faire aucun mal.

Le Roy qui s'étoit retiré aussi-tost qu'il fut tombé dedans, envoya deux fois voir s'il étoit devoré, & luy offrit de le retirer s'il se vouloit faire Mahomettan, mais il répondit à ceux qu'il envoya, comme il avoit fait à luy-même. Nous nous étions mis en priere pour implorer l'assistance Divine en sa faveur, & comme nous avions fait quelques trous à la muraille (qui étoit mitoyenne entre nous & les Lions) pour le voir, nous l'exhortions à demeurer ferme, & à mourir plûtost que de renoncer à sa foy, ce qu'il nous promettoit avec ardeur.

Cependant une Captive Espagnole fut solliciter le Roy pour la délivrance de Bausset. Cette Captive qui s'appelloit Maria de la Conception, étoit native de San-Lucar de Barameda en Andalousie. Elle étoit venuë à la Mamora pour retirer son mary qui étoit

en exil, & ils furent pris l'un & l'autre en s'en retournant en Espagne. Comme elle avoit infiniment de l'esprit, sans blesser l'honêteté, elle s'étoit acquise la bien-veillance du Roy, qui luy accordoit toutes les graces qu'elle luy demandoit, aussi-bien pour les Maures que pour les Chrétiens: On l'appelloit la mere commune de tous les affligez, car elle ne se lassoit jamais de demander des graces. Elle & son mary nommé Jean de Cremona, nourrissoient les Pigeons du Roy, & avoient le soin des Lions. Le Roy qui aimoit Bausset fut bien aise de cette priere, & il commanda aussi-tost qu'on le fût délivrer; il n'eut pas si-tost dit la parole, que tous ses Pages coururent à l'envy les uns des autres à qui seroit le premier, & laisserent le Roy tout seul sous la premiere entrée du Serrail; il s'en trouva tellement offensé, qu'il les fit tous revenir, & à coups de cimeterre en jetta huit sur le carreau, couverts de sang & de blessures.

Neantmoins quand sa colere fut appaisée, la Captive retourna encore le prier avec tant d'ardeur, qu'il ne put luy resister, & luy ordonna d'aller avec

son mary, & un nommé Prieur Chirurgien de Poitiers, dont j'ay parlé ailleurs, de retirer Bausset du Parc aux Lions; ce qui fut executé à l'heure-même, aprés qu'il y eut demeuré cinq heures, car il n'étoit guere que quatre heures quand il s'y jettat, & il en étoit plus de neuf quand il en fut retiré.

Quelques jours aprés les Lions n'eurent pas le même respect pour trois Fequers, ou Sages de la loy de Mahomet, qui s'étoient ingerez de faire quelques remontrances au Roy sur ses cruautez, il les fit jetter dans le même Parc, où ils furent aussi-tost mis en pieces.

Cette Histoire m'a paru assez considerable dans toutes ses circonstances, pour en faire faire une Attestation autentique, dont l'original a été rapporté en France, & que j'ay remis entre les mains des R R. P P. de la Mercy de Paris, pour satisfaire à la curiosité de ceux qui en pourroient douter. Elle a été faite en la ville de Toutoüan en Affrique, le 18. Avril 1681. & est Signée de *Bernard Bausset d'Aubaigne en Provence. Frere Bernard Monel, Religieux de la Mercy. Frere Ignace Bernede Reli-*

gieux de la Mercy. Toussaint Boyer Marchand de Tontoüan. Nicolas Boyer Marchand. G. Moüette. Noël Pinot de Cancalle. Macé Baudoüin dudit lieu. Nicolas Gaillard de Saint Malo. Pierre Havart de Roüen. M. Milland de la Rochelle. N. Blaquetot de Roüen. M. de Romigni de Nantes. C. Penamen d'Audierne. C. Lanuzel de Brest. Iosselin Mingard de S. Malo. Paul le Vasseur de Pontoise. Iean le Comte de Roüen. François Pasquier de Harfleur. Et Iulien Chevalier de Paris. Ceux qui ont signé au dessous de moy étoient tous Captifs à Miquénes quand cela s'y passa.

Baussct fut huit jours aprés retiré de captivité avec nous par les R.R. P.P. de la Mercy, & depuis mon retour j'ay apris du P. Monel, qu'il avoit demandé l'habit dans un Convent de leur Ordre, qu'on a promis de luy donner aussi-tost qu'il sera de retour d'avec Monsieur de S. Amand, Ambassadeur du Roy vers celuy de Maroc, qui l'a mené avec luy pour luy servir de Truchement.

CHAPITRE VIII.

Des miseres des Esclaves en general.

L'HISTOIRE precedente, aussi bien que tout le contenu de ce Livre, fait assez connoître la misere des pauvres Esclaves d'Affrique, & le danger où ils sont tous les jours exposez, ou de renoncer à leur foy, & de perir par la cruauté de leurs Maîtres & de leurs Gardiens. Certainement on ne peut rien s'imaginer de plus funeste, que l'état où ils sont reduits. Ce qu'on fait souffrir en France aux plus criminels, à peine a-t'il rien d'égal aux tourmens qu'on fait endurer à ces innocentes victimes. Nos Galleriens sont moins malheureux que ceux qui travaillent aux Châteaux de Miquénes. Les Matemores de Salé, d'Alcassar & de Toutoüan, surpassent les plus obscures & les plus sales prisons. Et les supplices dont on punit en France les meurtriers & les assassins, ne sont pas comparables à ceux qu'inventent les Maures, soit pour faire renier la foy

Chrétienne aux Captifs, ſoit pour aſſouvir leur ſeule fureur.

Lors qu'on eſt malade, on n'eſt pas mieux traité que quand l'on ſe porte bien. L'ordinaire des Chrétiens du Roy en tout temps, n'eſt qu'une éculée de farine noire, & un peu d'huile d'olive. L'on ne leur donne de repos, que lors qu'on voit qu'ils ne peuvent plus remuër pieds ny mains; car leurs Gardiens impitoyables d'eux-mêmes; & encore excitez par les Maîtres majors des travaux qui veulent avancer leurs ouvrages, ne les exemptent d'aller au travail, qu'autant que leur foiblesſe les retient couchez, & dés qu'ils commencent à marcher, on les contraint de faire comme les autres; toute la grace qu'on leur fait, c'eſt que d'abord on les employe aux choſes les moins penibles, comme à éteindre de la chaux, balier les ruës, & ſervir aux écuries.

S'il en meurt on ne s'en met pas fort en peine, ceux qui ont les Captifs en charge en ſont quittes, pour dire au bout de l'année, il en eſt mort un tel nombre; & le Roy auſſibien que ſes ſujets croyant au deſtin,

ils tiennent qu'ils ne pouvoient pas vivre davantage, quelque soin qu'on en eût pû prendre, & qu'ainsi c'est une folie de s'affliger de leur mort.

Lors qu'on se porte bien, on n'a de repos en toute l'année que sept jours francs, qui sont les trois premiers jours des Pâques de Mahomet. Dont la premiere s'appelle l'Eide Setera, qui est le lendemain de leur Carême ou Ramadan. La deuxiéme, qui est deux Lunes & dix jours aprés celle-cy, se nomme l'Eide Cubira, ou grande Pâque, & c'est en celle-là qu'ils sacrifient à Mahomet autant de moutons qu'il y a d'Enfans mâles dans chaque famille, en memoire du Sacrifice d'Abraham. Et la troisiéme, qui est dite le Moulut, ou naissance de Mahomet, est trois Lunes & deux jours aprés la seconde. Et toutes ces Pâques sont mobiles, & font le tour de l'année, à cause que la leur n'est composée que de douze Lunes seulement.

Quant aux quatre autres jours, qui sont les nôtres, de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, & de la Nativité de la Vierge, nous les demandions pour les employer à prier Dieu, & à chan-

ter des Pseaumes & des Hymnes, & on nous les accordoit. Du surplus, soit l'été, soit l'hyver, il faut incessamment travailler, à moins comme j'ay dit, qu'une extrême maladie n'en empêche, ou bien que dans l'hyver il ne survienne quelque grande pluye qui rende la terre trop molle pour la remuër; encore le plus souvent quand cela arrive, pour ne point laisser les Captifs sans rien faire ces jours-là, ils leur font nettoyer des ruës, porter des pierres, & choses semblables, disant que s'ils les laissoient oisifs ils ne songeroient qu'à se sauver, & qu'étans toûjours fatiguez ils ne l'entreprendroient pas si facilement.

A propos de fuïr, j'en ay vû toutes les années plus d'une vingtaine tenter la fortune, & pour y parvenir ils amassoient des morceaux de pain qu'ils faisoient secher au Soleil, & lors qu'ils en avoient assez, nous les enterrions dans des fossez le long des murailles au dehors du Château de Miquénes, à la reserve de la tête, que nous couvrions d'herbages pour leur laisser la respiration libre, & nous allions tous faire nos necessitez à l'entour d'eux, afin

que les Maures eussent dégoût d'en approcher, puis la nuit ils se mettoient en chemin, en se recommandant à Dieu, & à sa tres-sainte Mere, en prenant pour leur guide l'Etoile du Nort. Les Vendredis étoient les jours les plus propres pour cela, à cause que les Maures qui travailloient avec nous alloient à deux-heures aprés midy aux Mosquées faire la Sala, ou priere, il restoit seulement un des Gardiens avec nous, & pendant qu'on enterroit ceux qui desiroient fuïr, deux ou trois l'entretenoient, luy donnoient du Tabac, ou luy faisoient quelque conte, & on ne s'apercevoit de rien que le soir quand on nous comptoit.

Un jour deux Espagnols s'enterrerent ainsi tous vifs dans une Matemore éloignée du commerce du monde, derriere le nouveau Serrail; un de leurs camarades qui étoit le seul qui le sçavoit, ferma cette Matemore avec une planche, & de la terre pardessus, laissant un trou pour leur donner de l'air, mais comme il faisoit extrémement chaud, & qu'ils n'avoient pas assez d'air, cela les affoiblit tellement, que lors qu'ils voulurent monter en haut,

la force leur manqua, ils tomberent à la renverse, & étoufferent dans ce lieu; le lendemain leur camarade fut voir s'il étoient partis, comme il vid le trou qu'ils avoient à demy débouché, il les crut en fuitte, & ne regarda pas dans la Matemore: mais huit jours aprés un autre Chrétien qui cherchoit du bois pour faire boüillir son pot, ayant apperçû cette planche il la tira; au même temps une infection horrible luy frappant au nez; il voulut voir d'où cela procedoit, & s'approchant du trou, il vid ces deux corps couverts de vers & de rats; il en vint avertir le R. P. Jean de Jesus Maria, Religieux Espagnol de l'Ordre de la tres-sainte Trinité des Déchaussez de Madrid, qui demeuroit avec nous. Ce bon Pere trouva à propos qu'on les laissât au même lieu, & qu'on le fut combler de terre au même instant, afin d'en ôter la connoissance aux Maures, qui ne manqueroient pas, s'ils s'appercevoient de cela, de chercher dans la terre lorsque quelqu'un se sauveroit.

Si quelque Esclave s'en étoit fuy, le Gouverneur envoyoit aussi-tost des Cavaliers battre la campagne, pour

donner ordre aux Arabes & aux Capitaines des Garnisons qu'ils tiennent proche des Places des Chrétiens, à l'une desquelles il faut de necessité aller, d'arrêter & examiner tous ceux qu'ils rencontreroient aller vers ces Places. Ainsi on mettoit tant de Sentinelles par tout, & on gardoit si bien pendant quinze jours tous les lieux par où on pouvoit passer, que c'étoit une espece de miracle quand quelqu'un échapoit, & c'étoit le plus souvent quand on arrivoit à la veuë de ces Places Chrétiennes qu'on étoit repris, d'autant que c'étoit là qu'on faisoit la meilleure garde. Lorsque l'on étoit arrêté, on étoit remené aussi-tost d'où on étoit parti ; & quoy que le Roy ne voulût pas qu'on maltraitât ceux qui taschoient de se mettre en liberté, & qu'il pardonnât d'ordinaire à tous ceux qui luy étoient presétez;lors qu'il n'y étoit pas, le Gouverneur qui nous avoit en charge, & qui lors qu'il en échapoit quelqu'un étoit obligé de le payer au Roy, afin d'intimider les autres venoit en presence de tous, donner luy-même à ces infortunez deux-cens coups de bâtons, ensuite dequoy il leur fai-

ſoït mettre deux groſſes chaînes aux deux pieds, & entre les deux jambes une barre de fer paſſée aux anneaux de ces deux chaînes, ce qui l'empeſchoit ſi fort de marcher, que le plus ſouvent pour faire vingt pas, il leur falloit un quart d'heure ; nonobſtant quoy ils étoient mis aux travaux les plus rudes. J'ay vû à Salé des Chrétiens auſquels pour avoir fuy on coupa les oreilles, & à Fez, on ôta à Dom Raphaël de Veras, & à pluſieurs autres, gros comme les points de chair morte du dos, ſur lequel on leur avoit donné plus de 500. bâtonnades. Et pour faire voir auſſi combien il eſt difficile aux Eſclaves Renegats de ſe ſauver de ces païs, je raconteray icy la fuite de deux que j'ay connus dans le Château de Salé dans le temps que j'y étois, la maniere dont ils furent repris, & les châtimens qu'on leur donna.

Fuite de deux Renegats.

Ces Renegats ſe nommoient Ramadan & Abdala, le premier étoit Eſpagnol, & le ſecond quoy qu'il eût été pris en Eſpagne étoit Maure de nation. Dans ſa jeuneſſe il avoit été fait Captif par les Eſpagnols, avec ſon Pere & ſa Mere, aprés avoir eſté quelque temps

en Espagne, il fut instruit dans les verités du Christianisme & receut le Baptême. Il appartenoit à un bourgeois de Gibraltar qui l'avoit mis dans une Ferme qui n'estoit gueres éloignée de la Mer. Or comme les Maures de Toutoüan, font souvent de nuit des descentes sur ces costes; Ils allerent à cette Ferme, où il n'y avoit que quatre Espagnols, ce Maure fait Chrestien & deux femmes qui furent faites Esclaves (aprés avoir faite une vigoureuse resistance & blessé plusieurs Maures) & ensuite menez à Toutoüan. Les deux femmes furent presentées à Mouley Archy, & le jeune Maure fut acheté pour Mouley Mimon Ambarque oncle du Roy. Ce Prince ayant sçu qu'il étoit fils d'un Maure, & qu'il avoit esté reconnu à de certaines marques bleuës que les Maures font à leurs Enfans dans leur plus tendre jeunesse & qui ne s'effacent jamais (à cause qu'elles sont incisées dans la peau & peintes avec de l'Indigo. Les Femmes particulierement s'en embellissent la gorge, le menton, l'estomac, & les bras, jusqu'au coude, mélant cét agrement à celuy que j'ay raporté ailleurs)

ne cessa de luy faire souffrir mille maux jusqu'à ce qu'il l'obligeat à se faire Mahometan. Aprés l'avoir fait renier il le donna à Checq Amar beau-frere de Mouley Archy, qui l'envoya à l'Alcayde mon maître pour le faire monter sur les vaisseaux corsaires pour en tirer du profit. Comme il parloit aussi bien Arabe que les Arabes mêmes il fit bien tost des connoissances. Et aprés avoir étudié les entrées & sorties de la ville, le desir qu'il avoit de retourner en Espagne l'engagea de s'ouvrir à Ramadan aussi Renegat comme luy (qui depuis quelques mois avoit fuy de la Mamora pour se faire Mahometan) & avec lequel il se retiroit la nuit dans un appartement que mon maître leur avoit donné. Ils resoulurent ensemble de se sauver à Masagam place des Portugais sur les costes de Maroc, à deux lieuës de la ville d'Azamor. Ayant fait leurs provisions de bouche & remarqué où ils pourroient attraper des chevaux, ils en déroberent deux à des Juifs.

Ces deux Renegats ayant marché quatre ou cinq jours seulement de nuit de peur d'estre découverts, ils

arriverent à la veuë d'Azamor, où il falloit de necessité passer dans les Bacqs, le fleuve de Marbea, à cause que sa rapidité qui est égalle à celle du Rhosne, empesche de le passer à la nage. S'estant consultez il fut resolu qu'Abdala qui sçavoit parler Arabe, passeroit à Azamor pour acheter les provisions dont ils avoient besoin, & voir de l'autre costé du fleuve s'il n'y auroit point moyen de le passer sans entrer dans le Bacq. Abdala le passa sans qu'on luy dit rien, & aprés s'être promené dans la ville, & avoir acheté du pain, un lievre tout rosty & quelques dattes; comme il revenoit vers le fleuve il rencontra un Maure duquel il s'accosta, & luy declara comme de l'autre côté il avoit un compagnon qui étoit Turc de nation qui vouloit aller faire quelques plaintes au Roy de Fez, qui estoit pour lors à Maroc, mais qu'il n'osoit se presenter pour passer le Bacq à cause qu'il ne sçavoit pas l'Arabe, & qu'il craignoit qu'on luy fist quelque insulte, que s'il vouloit les accompagner & leur ayder à passer sans peril, qu'ils avoient deux bons chevaux qu'ils luy laisseroient. Le

Maure feignit de s'accorder à tout, & fut avec Abdala trouver Ramadan; quand celuy-cy vit ce Maure il demeura tout effrayé, & dit à son camarade qu'ils étoient perdus s'ils ne luy ostoient la vie. Abdala modera sa crainte en luy disant qu'il avoit juré par tous les Saints de l'Alcoran qu'il ne leur arriveroit aucun mal. Là dessus ils se repûrent de ce qu'Abdala avoit aporté, & ensuite ils furent au Bacq afin de passer le fleuve. Mais à peine y furent ils entrez que le Maure dit aux Mariniers qu'ils tenoient en leur pouvoir les deux Renegats qui avoient fuy du Château de Salé, ce qu'il dit sur le soupçon qu'il en eut, car quand un Esclave Chrestien ou un Renegat fuit dans la Barbarie, on envoye des Couriers qui le font bientost sçavoir tout le long des costes.

Au même instant ils furent saisis & liez, & en suite conduits dans le Château d'Azamor, dont le Gouverneur les renvoya à Salé. A leur retour l'Alcayde commanda à tous ses Soldats de les maltraitter, il fit venir en suitte des torches de paille, & des méches trempées dans de l'huile, dont il leur fit

brûler le visage : pendant qu'on les brûloit ainsi Ramadan qui ne sçavoit autre langue que l'Espagnol imploroit à haute voix le secours de la sainte Vierge, & disoit *Madre de Dios sanctissima, Reyna de los Cielos y de la tierra, emparad nuestra humana flaqueza, contra la rabia destos perros, y pidais à tubendito hi jo, fuercas para que puedamos ll'evar estos travajos en que abemos caydos para bolbera su sancta ley.* qui veut dire en françois, Tres-sainte Mere du Dieu, Reyne de Ciel & de la terre; secourez nostre humaine foiblesse contre la rage de ces chiens, & demandez pour nous à vostre benoist fils, des force,s afin que nous puissions suporter ces travaux, dans lesquels nous sommes tombez pour retourner dans sa sainte loy. Quelques Maures Andalouzes expliquerent ces paroles au Gouverneur, & comme auparavant il avoit creu qu'ils n'avoient fuy de ses mains que pour se rendre esclaves du Roy; voyant qu'ils avoient des sentimens Chrestiens, & qu'ils avoient eu dessein de s'en retourner en Espagne, il ne se contenta pas du premier suplice qu'on leur avoit fait souffrir, il fit rou-

ler ces malheureux à coups de pied plus de cinquante pas, ensuite dequoy il les donna en proye aux enfans pour leur servir de joüet, lesquels leurs firent tant de mal qu'ils les laisserent pour morts sur la place. La nuit étant venuë comme ils respiroient encore, on les jetta dans nostre Matemorre, où ils demeurerent plus de deux mois sans recevoir d'autre secours que celuy que nous leur donnions, & ils y seroient peris de faim s'il n'en avoient été tirez, lors que mon Patron nous fit aller à Fez, aprés que Mouley Semëin luy eût osté le Gouvernement de Salé.

Depuis qu'ils furent arrivez à Fez, leurs maistres les presenterent au Roy, qui les mit en garnison avec d'autres dans un bastion qui est à l'Est Sud-Est de Fez Bellé. Ils deserterent pour passer à Alcassar, où le Prince Gayland faisoit son sejour depuis son retour d'Alger. Mais quelque temps aprés qu'ils y furent arrivez, Abdala qui méditoit toujours de trouver les moyens de retourner en Espagne, où de mourir en cette peine tacha de gagner l'Arache. Comme il s'aprochoit

de cette place qui apartient aux Espagnols, il fut arresté par des Maures d'Alcassar qui sont en garnison aux environs d'icelle, & ramené devant Gayland. Il confessa courageusement devant ce Prince, qu'il se sauvoit à l'Arache pour suivre les veritez du Christianisme, & fuir les absurditez & les fables dont le faux Prophete Mahomet avoit farcy son Alcoran. Gayland qui avoit apris que ses ancêtres avoient été Mahometans, & que luy-même étoit circoncis, tâcha par les paroles du monde les plus douces & les plus obligeantes à le faire rentrer dans son devoir; mais voyant qu'il y étoit insensible, il commença à le menacer d'un rigoureux supplice, qu'il fit executer sur son corps, aprés l'avoir vû inflexible. Il fut brûlé vif, & à petit feu, sur un Pont qui est devant la place du Marché d'Alcassar, au mois d'Avril de l'année 1673. son camarade Ramadan s'enfuit de-là à Toutoüan, d'où il trouva moyen de passer à Alger.

Pour revenir aux Esclaves Chrétiens, ceux des Particuliers des Villes Maritimes qui sont Matelots, sont ordinairement employez sur la Mer dans les

Vaisseaux Corsaires, où ils sont accablez de coups, & à toute heure exposez à perdre la vie, étans obligez lors qu'il y a Combat de monter au haut des Mats, & sur les Antennes, pour ployer & lier les Voiles, ou renoüer quelque maneuvre coupée ; & ceux qui restent aux logis de leurs Patrons meulent incessamment du bled pour l'entretien du logis ; vont à l'eau, labourent les Jardins & les Vignes, rompent les Rochers pour faire de la chaux, & sont d'ordinaire fort mal nourris. J'ay vû dans Salé des Esclaves attachez à la charruë avec des Asnes ou des Mules, & contraints par la faim de manger de l'orge avec ces animaux, & la nuit on les renferme dans des Matemores quinze ou vingt ensemble.

Des Matemores. Ces Matemores sont des lieux soûterrains creusez en rond de profondeur de quatre à cinq brasses, avec une bouche fort étroite, que l'on ferme avec une grille de fer. On y descend ordinairement avec une échelle de corde que l'on retire en haut tous les soirs. Les lits sont des nattes de joncs, que l'humidité de la terre rend d'une si mauvaise odeur, que quand tout le mon-

de est venu, & que ce lieu commence à s'échauffer, il est presque impossible d'y durer. Quelques-uns des plus heureux ont une peau de mouton, ou de chevre qui leur sert de Matelats. L'on se couche tous en rond, la tête contre les côtez de la Matemore, & les pieds qui se joignent au milieu, ne laissent bien souvent d'espace, que pour placer quelque vaisseau de terre pour faire ses necessitez, que l'on couvre d'une lampe. C'est dans ces lieux où chacun compte ce qu'il souffre chez son maître, ou des nouvelles d'Europe, si l'on en sçait. Il y a dans Salé, outre ces petites Matemores qui sont du côté du Sud, une plus grande qui est dans un fondac, ou hostelerie qui est du côté du Nord, où l'on renferme tous les Captifs de cette Ville ; elle est bâtie comme une cave, avec deux rangs de pilliers de brique qui la soûtiennent. Dans celle-cy les Chrêtiens ne peuvent d'ordinaire coucher contre terre comme dans les autres, à cause que six mois de l'année il y a de l'eau quasi jusqu'aux genoux. Ils font avec des cordes & de grands cloux, de certains lits suspendus au dessus les uns des au-

tres, si bien que ceux qui sont en bas touchent presque le dos à l'eau ; il arrive quelquefois que celuy qui est le plus haut venant à se détacher, il tombe sur les autres, & tous ceux qui sont au dessous, de compagnie vont en bas avec luy, & tombent dans l'eau, où il sont obligez de passer le reste de la nuit. Cette Matemore fut minée en l'année 1673. par les Esclaves qui étoient dedans, afin de s'échaper, septante-cinq Chrétiens étoient déja sortis hors la Ville, & gagnoient la Mamora, se seroient tous sauvez, si un Hollandois, qui par malheur en descendant la muraille de la Ville se rompit une jambe, ne se fut mis à crier : comme la mer étoit toute proche, quelques Pescheurs étans venus à ces plaintes, ayant sçû de luy ce qui étoit arrivé, donnerent l'allarme à la Ville, où tout le monde prit les armes. Une partie é ant montée à cheval, on fit telle diligence, que tous les Chrétiens furent repris à la reserve de douze qui étoient partis les premiers, & qui gagnerent la Mamora.

Medecine ridicule qu'ō

Les Esclaves des Particuliers ont cela de plus que ceux du Roy, que lors

qu'ils tombent malades ils sont plus soigneusement traitez, à cause que leurs Maîtres qui ne les ont acheptez que pour y gagner, craignent de les perdre; Neantmoins il faut avoüer qu'ils se servent de plaisans remedes pour les guerir, car s'ils se plaignent de quelque douleur qu'ils sentent dans le corps, ils ont de certaines verges de fer, au bout desquelles est un bouton aussi de fer de la grosseur d'une noix qu'ils font rougir, & brûlent le pauvre malade en plusieurs endroits du corps, comme on fait icy les chevaux, ce qu'ils luy font souffrir malgré luy, ce qui fait qu'en ces lieux on est souvent bien malade qu'on n'ose s'en plaindre, pour éviter une telle curée, que les Maures estiment aussi salutaire, qu'elle est de peu de frais.

donne aux Esclaves.

Quand il y a quelque Nopce, on prend dix de ces Esclaves des particuliers pour promener la mariée dans sa Litiere, faite en façon d'un petit Trône, qui est couvert d'étoffe de soye; ils la portent sur leurs épaules au son des Tambours & des Haut-bois par les ruës de la Ville. Le mary accompagné des conviez marche le premier à leur

Des Mariages des Maures.

tête derriere son épouse : on la mene ensuite à son logis, où toutes les femmes, parentes & amies des deux parties se sont allées rendre. Ces femmes se renferment dans une chambre, d'où elles ne ressortent que quelques heures aprés, pendant lesquelles le mary reçoit chez-luy son épouse, & la mene dans la chambre qu'elle doit occuper. Le mary retourne aussi-tôt vers la porte de dehors, pour remercier ses parens & ses amis par une petite collation qu'ils prennent entre les portes, puis chaçun se retire. Aprés qu'ils sont partis, le mary retourne voir son épouse, afin d'éprouver s'il la trouvera telle qu'on luy a promise dans les clauses du mariage, qui est d'être chaste : En suite par un signal qu'il donne aux parentes qui sont à la porte, qu'il l'accepte pour sa femme, elles passent le reste de la nuit à chanter & à danser devant cette porte, pendant que nos mariez sont couchez ensemble. Et si la fille n'est pas trouvée vierge, le mary luy fait dépoüiller les habits qu'il luy a donnez, & sans luy voir le visage, la remet entre les mains de ses parentes, qui la reconduisent chez son pere, lequel

quel a le pouvoir de l'étrangler, s'il veut user de rigueur envers elle. Lors que les Mariages se font entre parens, ces ceremonies ne se pratiquent gueres, de peur de deshonorer la famille. Mais pour garder les formalitez, le mary égorge un pigeon sur un caleçon qu'il jette dehors, & au même instant dévoile le visage de sa femme, afin d'avoir le plaisir de contempler toutes ses perfections. Quant aux Esclaves qui ont porté la mariée, si-tost qu'ils l'ont mise au logis, on leur donne pour leur peine chacun un pain blanc & une éculée de viande.

CHAPITRE IX.

De la Nourriture des Esclaves & de leurs Lits.

POUR achever de dire ce qui concerne nous autres Esclaves du Roy, nôtre nourriture ne consistoit, comme j'ay dit, qu'en une petite éculée de farine noire, & une once d'huile à chacun par jour, tant sains que malades, & tant grands que petits. Nôtre vétement étoit un sac de laine, qui

porte un capuchon , & des manches comme la Robbe d'un Hermite, lequel nous servoit de bonnet, de chemise de juste-au-corps & de haut-de-chausse, avec quatre méchantes paires d'escarpins, qui au bout de huit jours qu'on travailloit dans la chaux & le mortier, étoient tout usez & brûlez; & par consequent nos pieds étoient la plûpart du temps tous déchirez, mais pour cela il n'en falloit pas moins travailler.

De nôtre farine nous en faisions du pain, & nous avions à trente personnes un de nous pour aller querir la farine au magazin, pêtrir, cuire & diviser le pain. Tous ceux d'une nation se mettoient ensemble, afin de mieux s'entre-soulager : Nous autres François avions trois Boulangers. Les Espagnols & Portugais six. Et les Anglois & Hollandois quatre. On faisoit nôtre pain en façon de petites galettes, qui n'étoient qu'à moitié cuittes, d'autant qu'on ne chauffoit le four qu'avec du cossar de féves, ou de méchans roseaux. Nos Boulangers nous apportoient ainsi ce pain mal cuit dans les travaux, où nous le mangions tout

chaud, car il étoit quelquefois dix heures que nous n'avions pas déjeûné, attendant du pain, & n'en ayant point du jour precedent, car la mode de ce païs eſt de cuire tous les jours. Nous mangions ordinairement huit ou dix enſemble, & nous vendions nôtre huile pour achepter dequoy nous faire du potage le ſoir, lequel ſe faiſoit d'ordinaire avec du ſuif de bœuf Salé, ou quelque peu de viande & des legumes. Nous avions deux Cuiſiniers, les Eſpagnols deux, & les Anglois deux, ils étoient comme les Boulangers donnez par le Roy à nôtre option, ils demeuroient dans leurs charges pendant qu'ils s'en acquittoient bien, & lors qu'ils faiſoient autrement nous en mettions d'autres. Le devoir des Cuiſiniers étoit de balier le bitte, tenir les cruches plaines d'eau pour boire au ſouper, faire boüillir les pots, & tenir la ſoupe preſte pour nôtre retour. Ces pauvres Cuiſiniers étoient en butte aux injures de toute la troupe, à cauſe que quelquefois les pots étoient trop, ou trop peu ſalez, ou mal cuits, & chacun leur donnoit ſon brocard pour les faire depiter, ſi-bien qu'il ſe

rencontroit assez souvent que personne ne le vouloit être.

Des Lits

Nos lits étoient des échaffauts de clayes de grosses cannes, sur lesquelles nous étendions quelques nattes & quelques peaux de mouton pour nous servir de matelats. Comme les chambres où nous couchions étoient fort élevées, & couvertes en terrasse, nous mettions jusqu'à quatre échaffauts les uns sur les autres; quant à moy, j'étois le mieux placé de tous, dautant que lors que nous entrâmes dans le bitte neuf de Miquénes, nous n'étions que trente-cinq François, & on nous donna une chambre où il y avoit place pour plus de soixante personnes. Un nommé Jean Colombet & moy, nous nous plaçâmes tout en haut, & nous fîmes une petite chambre posée sur une grosse solive que j'avois apportée avec quelques morceaux de bois, laquelle nous plancheâmes bien proprement, avec une porte fermante en trape; nous y fîmes des lits de cordes, sur lesquels nous étions plus molement couchez que les autres. Cette petite chambre qui me coûta bien de la peine & des blanquilles à la faire, m'exempta bien

souvent des journées de travail. Et je m'y tenois caché avec ceux de mes camarades que j'y voulois laisser entrer, car lors que la porte qui n'étoit point connuë des Gardiens étoit abbaissée, on ne voyoit point d'apparence qu'il y en eut, ny aucun retranchement ; de plus j'avois communication par une fenêtre sur le quartier des Espagnols, où je me retirois pendant qu'on cherchoit dans le nôtre, où je rentrois aussi tôt que la visite étoit faite.

Il y avoit avec nous des Chirurgiens Chrétiens qui soulageoient les infirmes, les seignoient & les medicamentoient, & comme on envoyoit au Roy presque tous ceux qui se prenoient dans les Navires, cela faisoit que nous n'en manquions pas. Il y en a eu un entr'autres auquel j'ay des obligations toutes particulieres, qui étoit fort expert, fort honête, & fort charitable. Son experience luy avoit fait gagner de l'argent assez considerablement pour faire quantité d'aumônes, & pour payer une partie de son rachapt. Il est natif de Tolose, ou des environs, son nom étoit Guillaume, aujourd'huy Joseph Castel, son ho- Eloge du Frere Joseph Castel.

nêteté & sa charité le faisoient aimer d'un chacun, & regarder comme le pere commun des pauvres. Il fut pris des Corsaires de Salé en l'année 1671. sur un Vaisseau de la Compagnie des Indes Occidentales qui alloit à Cayenne, & sur lequel il étoit Chirurgien. Haly Aquam Corsaire de Salé (à qui Courtebey autre Corsaire, qui m'avoit pris l'année precedente, avoit cedé son Vaisseau pour monter l'Admiral de Fez) fut celuy qui le captiva & qui l'amena à Fez, où il le donna à Mouley Archy. Il travailla pendant quelque temps avec les autres; mais à cause de quelques belles cures qu'il fit, & entr'autres ayant guery Abdrahaman Fillély premier Secretaire du Roy, que Mouley Mimon Ambarque, oncle de Mouley Archy avoit fait Eunuque, à cause qu'il avoit violé une fille vierge qu'il luy avoit donnée en garde, il s'acquit la faveur du Roy & de tous les grands de la Cour, & fut exempté du travail.

Lorsque Mouley Semein fit sa premiere campagne de Maroc, aprés la mort de son frere, il le suivit en qualité de Chirurgien de l'Armée, & vid

toutes les choses qui s'y passerent, dont il m'apprit depuis les plus importantes. Quand nous fûmes transferez à Miquénes, il y vint avec nous, & nous y servit beaucoup, tant par l'exemple de sa vie qui étoit fort exemplaire, que par le soin qu'il prenoit des malades. Le R. Pere Lartigues Religieux de la Mercy le rachepta, & l'emmena avec luy en l'année 1676. ce qui luy arriva bien à propos, car quelques jours aprés son départ, Abdrahaman Fillély, premier Visir & Vice-Roy de Fez, s'étant venu promener à Miquénes, & ses Captifs luy ayant demandé un Chirurgien de ceux qui étoient à Fez, il s'informa où étoit Castel, à quoy l'Alcayde Berry qui étoit present, répondit qu'il luy avoit donné la liberté, & qu'il étoit allé à Salé; comment, repliqua Abdrahaman, donner la liberté à un si bon Chirurgien; vîte, qu'on monte à cheval, & qu'on aille le chercher. Quatre Noirs de ses Gardes partirent aussi-tôt, mais lors qu'ils arriverent à Salé il n'y étoit plus, & sans doute que Dieu l'inspira de s'embarquer sur une Tartane Provençale qui partit de Salé le

même jour qu'il y arriva, autrement s'il y étoit resté davantage il auroit rètourné à Miquénes, d'où il n'auroit jamais reçû liberté.

Estant arrivé en France, & retourné en son païs, il abandonna les interests de la terre pour choisir ceux du Ciel. Il prit l'habit dans le Convent des Religieux de la Mercy de Tolose, pour travailler au rachapt de ceux qu'il avoit laissez en captivité à Miquénes, dont il connoissoit mieux les miseres que personne, & pour lesquels il a montré une charité si ardente, & une si grande envie de les retirer de peine : Que l'année d'aprés sa Profession, les Chefs de l'Ordre s'étans assemblez pour deliberer où la Redemption qu'ils vouloient envoyer seroit plus necessaire, & la plûpart des voix étant pour Tripoly ; il representa vivement les miseres dont il avoit été le témoin dans Miquénes, & persuada si bien ses Superieurs, qu'ils le deputerent pour faire cette Mission, dans la Compagnie des R.R. P.P. Bernard Mege & Ignace Bernede, lesquels vinrent à Marseille joindre cet excellent Religieux le R. P. Bernard Monel du Convent de Paris, qui

ayant été de la Miſſion de l'année 1674. venoit pour la ſeconde fois travailler à la liberté de ſes freres.

Auparavant que je parle de leur arrivée en Barbarie, je prie le Lecteur d'admirer avec moy le zele intrepide de ces Religieux charitables, qui s'expoſent ſi courageuſement aux tempêtes, aux naufrages & à la mer, pour venir retirer des chaînes, & de la plus effroyable de toutes les miſeres de pauvres Captifs qui leur ſont inconnus, dans les intereſts deſquels la ſeule charité de JESUS-CHRÎT les fait entrer, pour leur procurer le plus grand de tous les biens, qui eſt la liberté, aprés laquelle ils ſoûpirent depuis le moment qu'ils l'ont perduë, & qu'ils ſont ſous la puiſſance des Turcs & des Maures, qui ſont les hommes du monde les plus cruels & les plus inhumains.

J'honore infiniment tous les Ordres Religieux, mais aprés les actions heroïques de charité que j'ay vû pratiquer en Barbarie pendant ma captivité à ceux de la Mercy, je crois qu'il n'y en a point dans l'Egliſe de plus utile à toute la Republique Chrétienne que le leur. Ils ont cela de commun avec

les autres, qu'ils chantent les loüanges de Dieu le jour & la nuit, qu'ils enseignent dans les plus fameuses Universitez de l'Europe, qu'ils s'appliquent à gaigner des ames à Dieu par le ministere de la Predication, & qu'ils travaillent infatigablement à étendre la foy de Jesus-Chrît dans les Missions étrangeres, témoing dans l'Amerique, où ils ont huit celebres Provinces : Mais ils surpassent tous les autres par l'excellence de leur quatriéme Vœu qui les rend les victimes de la charité, toûjours prests à mourir pour le prochain, puisqu'il les engage à demeurer en ostage chez les Infidelles ; quand ils n'ont plus d'argent pour rachepter ceux qu'ils voyent en danger de renier. Ils leur procurent la liberté aux dépens de la leur ; c'est à dire qu'ils se chargent de leurs chaînes, & qu'ils s'engagent à toutes les miseres desquelles ils les retirent, & même à la mort : car les Renegats qui leur portent une haine inplacable, à cause que ces Religieux leur reprochent leur infidelité, leur tendent mille pieges, ou pour les faire maltraiter de leurs Patrons sur de faux rapports, ou pour les

faire perir en les accusant de les avoir entendu mal parler de Mahomet, ou de son Alcoran ; sur cette accusation on leur donne les bâtonnades, & on les condamne ou à se faire Mahometans en reniant la foy de JESUS-CHRIST, ou à être brûlez, comme il est arrivé à une infinité de Religieux, dont la charité & la constance ont été couronnées par un glorieux martyre ; de sorte qu'on peut les regarder comme les premiers Chrétiens, que Tertulien appeloit autrefois un genre d'hommes toûjours prests à mourir.

Depuis l'an 1218. que leur Ordre fut miraculeusement fondé par la sacrée Vierge, qui apparut une même nuit au Roy d'Arragon, *Dom Iacques I. à S. Pierre Nolasque, & à S. Raymond de Penafort*, ausquels elle donna la commission de la part de Jésus-Christ son Fils, qui vouloit qu'ils établissent cet Ordre pour racheter les Chrétiens Captifs chez les Maures, qui possedoient depuis plus de quatre-cens ans les plus belles Provinces d'Espagne. Cet Ordre n'a cessé d'envoyer ces Religieux à la Redemption, où ils ont retiré un nombre innombrable de Chré-

tiens captifs, qu'ils ont affranchis de la misere où ils étoient en danger de se perdre dans ces païs barbares. Combien d'Esclaves reduits au desespoir par les traitemens inhumains de leurs cruels Patrons ; ils ont consolé & animé à prendre leurs peines en patience par leurs ferventes exhortations ? combien de Chrétiens prests à renier pour se delivrer de la misere ils ont fortifié dans la foy, pour laquelle plusieurs ont enduré un glorieux martyre ? combien de libertins ils ont retiré des vices où ils s'étoient malheureusement plongez pendant leur esclavage, & qu'ils ont reconciliez à Dieu par la penitence ? & moy particulierement, je ne parle point des enfans qu'ils ont racheté, sur le point qu'on les destinoit au Serrail pour y servir d'Eunuques, & aux infames voluptez du Prince, ny des femmes qu'ils ont affranchies de la captivité pour les rendre à leurs marys, & à leurs enfans, ny des enfans rendus à leurs parens, non plus que des marys rendus à leurs femmes, qui ne se seroient jamais revûs sans la charité de ces bons Peres, qui se sont exposez à toutes sortes de fatigues, & à la mort

même pour les aller racheter en Barbarie & en Turquie. Où est la Province ? où est la Ville ? & où est la Bourgade en France où il n'y ait de ces heureux racheptez, qui publient cette verité aux yeux de tout le monde.

Voilà le caractere glorieux qui distingue l'Ordre de la Mercy Redemption des Captifs, de tous les autres, & qui l'a rendu si utile à l'Eglise depuis son établissement. Je le dis par un sentiment de reconnoissance que je conserveray toute ma vie, & je suis ravy de trouver cette occasion de publier à toute la terre, que je leur dois ma liberté, & que sans leur secours charitable (joint à celuy de Monseigneur Ferdinand de Neuville, Evêque de Chartres, & l'empressement que le R. P. Monel Religieux du Convent de Paris témoigna pour me racheter ; je gemirois encore aujourd'huy dans les fers accablé de miseres.

J'avois décrit leur voyage en composant ce recit fidele de ma captivité : mais l'Auteur qui la donné au public dans une petite Relation, m'a prevenu aprés l'avoir extraite de mes écrits, dont les Reverends Peres de la Mercy luy donnerent communication.

CHAPITRE X.

De l'arrivée des Reverends Peres de la Mercy, leur Redemption, & le retour de l'Auteur.

CES bons Peres étans partis de Marseille le 28. du mois d'Octobre 1680. ils arriverent à Ceoüta le 22. Decembre ensuivant, aprés beaucoup de peine, & avoir couru beaucoup de perils; ils furent arrêtez dans cette Ville par les ordres des Gouverneurs d'Alcassar & de Toutoüan, qui ne leur vouloient point donner d'entrée, à moins de payer cent écus de tribut par mois. Ils trouverent moyen de nous envoyer une Lettre dans un Pacquet des Espagnols, qu'un Maure apporta de Ceoüta, où il avoit été accompagner un Espagnol captif, que le Roy envoyoit sur sa parole en Espagne chercher quelques Dogues dont il avoit besoin, & qu'il luy amena un mois & demy aprés. Lorsque nous eûmes reçû cette Lettre, on me la donna pour la presenter au Roy. Macé Baudoüin de Cancalle

qui parloit tres-bien Arabe, y vint aussi avec moy; mais avant de nous presenter devant luy, nous en donnâmes avis à l'Alcayde Berry, Gouverneur de Miquénes, qui en porta au Roy les premieres nouvelles. Il faisoit battre un Taureau avec les Lions lorsque nous luy parlâmes; ayant pris nôtre Lettre il la jetta à Abdala Benescha Admiral de Salé, luy commandant de la faire lire, afin de luy rapporter ce qu'elle contenoit. La lecture en ayant été faite devant l'Alcayde Berry, il fut avec Benescha dire au Roy, comme les Peres de la Mercy de France étoient arrivez à Ceoüta, qui le supplioient de leur permettre de venir à sa Cour pour y faire le rachapt de quelques Esclaves, & de leur envoyer un de ses Gardes pour les y amener. Mouley Seméin commanda à Benescha de partir incessamment pour les amener au plûtost; Benescha les rencontra à Toutoüan, & s'étant mis en chemin, ils eurent toûjours la pluye sur le dos jusqu'à ce qu'ils furent arrivez à Miquénes. Mais comme on a déja fait un détail de tout ce qui leur arriva dans leur voyage, qui est imprimé, je diray seulement

que les Reverends Peres Bernard Menel de la Congregation de Paris, Bernard Mege, & le Frere Joseph Castel de la Province de Tolose, arriverent le dix-neuviéme Février à Miquénes, & tous boüeux & moüillez, ils furent presentez au Roy. Aprés l'avoir salüé ils luy firent leurs presens, qui étoient tres-considerables, & sans lesquels ils auroient fait un voyage inutile. Ils furent favorablement reçûs, & aprés que le Roy se fut informé de leur voyage, il les remit entre les mains de l'Alcayde Amar gouverneur d'Alcassar, & puis il se retira. Cet Alcayde avec une fierté sans pareille, leur demanda d'abord, quelle étoit la quantité de l'argent qu'ils avoient apporté, & qui les avoit envoyez, ils luy dirent qu'ils n'avoient que 10000 écus. Amar s'informa d'eux, si ces 10000. écus avoient été donnez par le Roy de France; où bien si ils avoient esté receuillis des aumosnes publiques, que si ils avoient esté donnez par le Roy, que son maître les recevroit volontiers & leur donneroit les Esclaves qu'ils luy demanderoient, mais qu'ils perdroient l'estime qu'on faisoit de sa Majesté à

leur Cour, où elle passoit pour le plus riche, & le plus puissant Monarque de l'Europe : que cependant il ne pouvoit pas croire qu'un si grand Roy eût donné si peu de chose, veu le grand nombre de Captifs qu'il avoit autrefois fait retirer d'Alger. Le Pere Monel toûjours present à soy même, répondit que le Roy de France, ne donnoit point d'argent pour retirer les Esclaves de son Royaume : que lors qu'il le faisoit, que ce n'étoit qu'avec ses Canons, & que l'argent qu'ils apportoient ne provenoit que des Aumônes publiques. Je sçay bien leur dit, l'Alcayde, qui avoit esté instruit par des Renegats ; que vous aportez des Roolles où vous avez les noms de ceux dont vous avez les rançons, ou parties d'icelles, ou qui ont des amys sont écrits, & je ne puis croire que vous soyez de vrais Redempteurs. Vous n'estes autres que des marchands déguisez qui venez vers le Roy mon maître sous cette fausse aparence d'aumosne afin de le tromper, & luy enlever les plus riches & les meilleurs de ses Esclaves, & luy laisser les plus miserables ; mais il n'en sera pas comme vous croyez.

Ces Peres répondirent qu'ils étoient veritablement Redempteurs, & ne venoient que pour racheter les plus pauvres de leurs Provinces, que tous les esclaves leur étoient également chers: Mais qu'ils ne pouvoient pas les retirer tous ; veu qu'ils ne réceuilloient que la moitié des aumosnes, & qu'il y avoit en France, un autre ordre de Redempteurs qui viendroient pour les retirer dans un autre temps. L'Alcayde aprés avoir pris les presens du Roy, & écouté leurs raisons, les envoya réposer dans la maison d'un Juif, qui étoit tapissée de toilles d'araignées. Ils n'y furent pas plutôt arrivez que j'y fus avec deux camarades, & nous leur portasmes quelques flaçons d'eau de vie avec un de vin, que les R R. P P. reserverent pour dire la Messe à cause qu'il n'y en avoit point d'autre. J'appris du P. Monel, comme cette illustre Prelat, l'honneur & la gloire des Prelats de France, Messire Ferdinand de Neufville, Evêque de Chartres, (qui fait la grace à nôtre famille, de l'honnorer de son amitié & de sa protection,) m'avoit fortement recommandé, & promis de leur donner une somme d'ar-

gent, s'ils procuroient ma liberté : ce que le Pere promit de faire, & ledit Seigneur executa ses promesses dés le lendemain que je fus arrivé.

Ils furent trois jours sans revoir le Roy, pendant lesquels le Pere Mege vint la nuit à nôtre Bite celebrer la sainte Messe, & administrer les Sacremens à ceux qui s'en voulurent approcher. Le vingt-troisiéme Février au matin ils furent voir l'Acayde Amar, qui leur promit d'aller parler au Roy, & de leur faire sçavoir dans peu qu'elles étoient ses intentions. Sur les quatre heures du soir du mesme jour, le Roy monta à cheval, & accompagné de Beneschа, il s'approcha de nostre Bitte, d'où il envoya appeller les Peres qui étoient entrez dedans en attendant ses ordres. Il leur demanda derechef ce qu'ils desiroient de luy, les Peres luy répondirent que le sujet de leur venuë étoit pour faire leur redemption s'il en avoit le dessein. Mouley Seméin appella incontinent le Gardien de nôtre Bitte, & luy demanda de combien étoit le nombre de ses Esclaves françois, il luy dit que nous étions cent trente. Là dessus le Roy demanda aux Pe-

res, s'ils les vouloient tous racheter; ils luy répondirent qu'ils n'avoient que 10000. écus d'argent contant; Mais que s'il les vouloit donner tous pour 20000. écus, ils luy en payeroient la moitié, & prendroient la moitié des Esclaves, & que trois Religieux rétourneroient en France, chercher dequoy payer dans quelques mois, les autres 10000. écus qui leur manquoient & qu'un Religieux demeureroit cependant en Ostage. Le Roy leur demanda 30000. écus comme la redemption d'Espagne luy avoit donné pour deux cens Espagnols, qu'elles avoit rachetez. Mais les Peres aprés luy avoir dit plusieurs bonnes raisons, voyans qu'ils n'en pouvoient pas avoir une meilleure composition, ne promirent rien davantage, ce qui obligea Mouley Seméin, de leur dire qu'il leur donneroit trente Esclaves à son choix, pour leurs 10000 écus. Les Peres luy remontrerent que c'étoit trop peu, que leurs Superieurs & les Evêques qui les avoient envoyez les reprimanderoient, & qu'ils le supplioient de leur en donner au moins cinquante à quoy le Roy s'accorda.

En même-temps il envoya ses gardes par tous les travaux, afin de faire venir devant luy tous les François. Il nous fit tous ranger en haye proches des murailles de nostre Bitte, & commança luy-même à choisir tous ceux que Dieu luy inspira. Son dessein étoit de ne donner que les plus pauvres, & les moins robustes aux travaux extraordinairement rudes, à quoy il nous tenoit occupez : Mais Benécha qui étoit toûjours proche de luy, & qu'il avoit fait venir exprés, à cause qu'il nous avoit presque tous fait Captifs; en separa plusieurs qu'il dit au Roy estre Capitaines, & Marchands, qui luy pouvoient donner de plus grandes rançons. Quant à moy comme il me voyoit avoir encore assez de force, pour suporter une plus longue captivité; il ne me disoit point de passer : Mais comme j'entendois clairement tout ce qui se disoit; & comme il nous blâmoit de quoy nous faisions si peu de diligence pour luy demander liberté. Je fendis la presse en me resignant à la volonté de Dieu, je mis les genoux en terre que je baisay plusieursfois devant luy en me traînant jusqu'aux pieds de son

Cheval. Je luy donnay à entendre comme il y avoit onze ans que j'étois Captif, & le plus ancien de toute la Troupe, Que j'étois pauvre, dénué de tout secours humain ; & que je n'attendois ma liberté que de la benediction de Dieu, & de la sienne. Que l'heure étoit venuë où sa divine Majesté avoit envoyé ses bons Peres pour me delivrer, & comme il n'avoit dessein que de delivrer les plus pauvres, il n'en avoit point de plus pauvre que moy ; Il écouta bien mes raisons, mais il ne les goûta pourtant pas. Il commanda à ses Gardes de me retirer de devant luy ce qu'ils firent aussi tost. Je ne perdis point courage, & comme j'étois entierement resigné aux volontez de Dieu pour tout ce qui m'arriveroit ; Je voulus tenter pour la seconde fois quelle seroit ma bonne ou mauvaise fortune. Je m'approchay du Roy, comme la premiere fois. Mouley Semein me voyant de rechef à ses pieds, appella le Gardien & luy demanda quel travail je faisois & à quoy on m'occupoit. Le gardien luy dit que j'estois employé, tantost à broyer des Couleurs, & quelquefois à servir les Sculpteurs en plastre. Quoy dit le Roy

depuis onze ans, il n'a point apris un autre mêtier ? c'est une bête, un nouveau qui viendra dans quatre jours en sçaura faire autant, marche me dit-il va t'en, en liberté, je baisay la terre pour le remercier, & je me retiray avec les autres qu'il avoit fait déja passer : un momēt aprés il revint vers moy, & commanda à ses Gardes de m'oster de la teste un mouchoir, que je m'étois mis à cause du froid, & que j'avois peu de cheveux. Ensuite m'ayant consideré depuis les pieds jusqu'à la teste, il leur commanda de me remener avec ceux qui restoient. Je fus plus diligent à embrasser les pieds de son cheval, qu'ils ne furent à me prendre, & luy reïterant mes prieres il s'informa de nouveau quel étoit mon travail, puis il me laissa aller.

Aprés que le Roy eut separé tous ceux qu'il vouloit donner, il nous fit marcher devant luy vers la principalle porte par laquelle on sort du Château, où il nous fit arrester & conter de nouveau. Quoy qu'il en eût promis cinquante nous n'estions que quarante-cinq, & pour n'en donner pas davantage, il joüa d'un tour assez plaisant,

mais qui me fit grand peur, il nous separa cinq qui étions ceux qui avoient pris le plus de peine à le suplier du nombre, desquels étoit Bernard Bausset : il dit ensuite aux P P. rendez moy ces cinq Esclaves que je vous ay abandonnez qui sont mes plus anciens, & je vous en donneray dix autres en leurs places qui paracheveront le nombre de cinquante que je vous ay promis. Les P P. connoissant sa finesse, & qu'il ne faisoit cela que pour n'en donner pas davantage, luy dirent afin de l'obliger qu'ils se contentoient de nous, puis qu'il nous avoit delivrez. Sur cela le Roy nous laissa & nous fit sortir du Château (aprés avoir solicité encore plusieurs fois Bausset de demeurer avec luy & qu'il établiroit sa fortune, de quoy ce jeune homme le remercia) en nous remettant és mains des Peres. Le lendemain les P P. rétournerent au Château, afin d'en demander au Roy encore quelques autres qui leur avoiét été bien recommandez. Mais le Roy ne les voulut pas octroyer à moins de cinq cens écus chacun. Comme ils s'en retournoient quelques bas-Bretons enragez dequoy ils n'etoient pas rachetez

& qui

& qui croyoient ne l'estre jamais, saisirent le Pere Monel, & le presserent de si prés; que si le Capitaine des Gardes de la porte du dehors du Serail ne fût arrivé au secours, ils auroiét étouffé ce bon Pere, & lors qu'il retourna où nous étions, il n'étoit pas encore bien remis de la frayeur, qu'une action si noire & si impreveuë, luy avoit donnée de perdre la vie entre les mains de ces brutaux. Quelques autres qui n'étoient pas plus sages vinrent voir les Peres, pour les combler de mille maledictions, incitez à cela par le desespoir, & le peu d'esperance qu'ils avoient de sortir d'une captivité aussi rude comme est celle de Miquenes. Cette affaire ainsi terminée nous partîmes de Miquenes le vingt-cinq Février 1681. avec le Pere Monel & le frere Castel, le Pere Mege alla à Salé avec Beneschа, où il demeura prés d'un mois, pour racheter seize Esclaves qu'il amena ensuite à Toutoüan. Mais devant que de perdre Miquenes de veuë je diray en l'estat que je l'ay laissé.

Miquenes est distante de Fez de 12. lieuës, trois des hautes Montagnes de Serhoin, qui luy reste au Nord, de six

de celles de Safaro qui font partie de l'Atlas quelle a au Midy ; & de vingt cinq de la ville de Salé qui luy reste au Ponent, son terroir est fertille & abondant en toute sortes de grains, bestiaux, olliviers, & jardinages. L'air y est fort temperé & beaucoup plus sain qu'à Fez. C'est pour cela que Mouley Seméin à present regnant, y a fait bâtir tout joignant la ville, un Château, un Palais & des Serails, qui sont de la même structure que ceux de Fez, ils sont ornez de plusieurs belles Tours carrées, couvertes de thuilles vertes qui en font paroistre de loing, la veuë fort agreable. Ce Château a du costé du Nord-Est, trois Murailles. La premiere est de six palmes de large, de plus de six brasses de hauteur par dehors; & flanquées de Tours carrées garnies de creneaux, entre cette muraille & la seconde, est une grande place carrée qu'on appelle Roüa Mezir. La seconde qui a trente palmes de large à raye chaussée, est élevée de huit brasses sur terre, & faite en talus de maniere quelle ne reste par haut que de la largeur de dix Palmes, il y a sur les bords de cette muraille, deux petits murs de 3. palmes

Les Palmes sont une mesure du païs qui contient 8. pouces de Roy.

de largeur chacun 3. palmes, & de plus la hauteur d'un homme, qui servent à mettre les Noirs de la Garnison qui demeurent dans les Tours, à couvert du côté de dedans, & de celuy de dehors, pouvant faire le tour du Château sans estre apperçûs. Et la troisiéme sert de muraille au Serrail, & est beaucoup plus élevée que les premieres, ayant pour le moins 12. brasses d'hauteur, elle a aussi ses crenaux & ses embrasures, & les Eunuques y font sentinelle la nuit. Les autres côtez ne sont entourez que d'une muraille qui est de dix palmes de large, flanquée tout au tour de bonnes & hautes Tours carrées, & de deux Bastions du côté de l'Est, & du Sud-Est. Il y a trois Portes, la principale qui regarde du côté du Sud-Est, s'appelle Bebe-El-Cala, ou la porte des champs, aux deux côtez de laquelle sont deux hautes Tours carrées, sur chacune desquelles sont trois Fleurs-de-lys, que nous y posâmes en l'année 1677. le Cimetiere étant en face. La seconde qui regarde sur la Roüa-Mezir, s'appelle Bebe-le-hajar, ou la Porte de pierre, à cause qu'elle est de pierre de taille. Et la troi-

siéme qui regarde sur la Ville, s'appelle Bebe-del-Medina, ou Porte de la Ville. Elles sont gardées par des Noirs, excepté la principale, dont le Roy confie la garde à ses Renegats lors qu'il n'est pas en campagne. Ce Château est plus long que large, & beaucoup plus étroit du côté du Sud-Oüest, que de celuy du Nord-Est. C'est en ce lieu que les Tresors de Mouley Seméin & ceux de Mouley Archy, qui sont fort considerables sont enterrez. Au Sud-Est, le Cimetiere entre deux ; il y a un autre petit Château qui fut construit en l'année 1680. appellé Lüdeya, dont les murs sont de six palmes, & flanqué de Tours carrées avec leurs crenaux.

La ville de Miquénes est directement sous le grand Château du côté du Nord-Oüest, elle est à peu prés de la grandeur de Chartres, & bâtie dans une Plaine fort agreable, & est de la Province de *Asceis*, aussi-bien que celle de Fez. Son principal trafic est en grains, cuirs & cires, dont ses Bourgeois y ont de grands magazins, aussi-bien que de laines. Ses habitans sont fort paisibles, & plus fideles à leurs Princes que ceux de Fez & de Saló.

La Riviere de Beth, qui en est éloignée de six lieuës, sur le chemin de Salé, avec celle de Boüamaire, qui passe au Nord-Est de la Ville à une portée de fusil, vont mêler leurs eauës dans un même Lac, qui est au deça de la Province des Algarbes, proche du Fleuve de Sebou. Il y a tout proche du côté de Fez une belle Forest d'Oliviers, avec quantité de Jardins de côté & d'autre de la Riviere, qui occupent le même peuple à l'agriculture, & qui donnent en abondance les fruits & les legumes qui en suivent.

Les Oranges, Grenades, Citrons doux & aigres, Limons, Coings, Noix, Amandes, Olives & Figues y viennent sans peine, à cause qu'ils n'ont pas besoin d'être arrosez. Comme les Poiriers, Pommiers, Pruniers & Abricotiers, ny de même que les Chicons, Choux, Navets, Carrottes, Raves, Pourpier, Percil, Serfueil, Melons, Concombres, Citroüilles, Oignons Feuves, Poix, Aulx, & plusieurs autres sortes que je serois trop long à décrire. La haute Montagne de Sethon qui luy est voisine, produit quantité de Raisins de Damas, & des

Olives, dont les Barbares qui habitent dans trois ou quatre bons Villages qui sont au pied, font leur principal commerce avec ceux de Miquénes.

Pendant que nous sommes encore à Miquénes, où est la Cour du Roy, il ne sera pas hors de propos de dire un mot de la Personne de ce Prince, que je n'ay eu que trop le loisir d'observer pour mon profit, & de sa suite ordinaire. Mouley Seméin el Heusenin, Roy de Fez, de Maroc, & de Tafilet, est âgé de trente-sept ans, assez haut, mais de taille fort déliée, quoy qu'il paroisse assez gros à cause de ses habits. Son visage qui est d'un châtain clair est un peu long, & les traits en sont assez biens faits, il porte une longue barbe qui est un peu fourchuë; son regard qui paroit assez doux, n'est pas un indice de son humanité, au contraire, il est fort cruel, & jusqu'à un tel excez, que ses sujets disent qu'ils n'ont jamais eu aucun Prince qui l'ait égalé, outre qu'il est l'un des plus avares Princes qui ayent jamais été, prenant luy-même le soin des fers & des cloux à cheval, des épiceries, drogues, beurre, miel, & des autres bagatelles

qui ſont dans ſes magaſins, ce qui convient mieux à un épicier qu'à un grand Prince comme luy. Du reſte, il entend fort bien la guerre, il eſt fort vaillant de ſa perſonne, marche toûjours à la têre de ſes Troupes, qu'il range luy-même en bataille, attaque toûjours le premier ſes ennemis, & ne fuit jamais. Il eſt fort conſtant dans les adverſitez, & quoy qu'il ſe ſoit vû pluſieurs fois à deux doigts de perdre ſes Etats, il ne diſoit autre choſe lors qu'on luy parloit de ſes diſgraces: ſinon que ſi Dieu l'avoit deſtiné pour eſtre Roy, & pour gouverner long-temps, perſonne ne luy pouvoit empeſcher de l'être. Il a une adreſſe toute particuliere pour monter à cheval, & à manier une lance, & je l'ay vû pluſieurs fois tenir l'un de ſes fils ſur un bras avec une lance de l'autre main, courir une longue carriere, ſans laiſſer faire un faut pas à ſon cheval. Il a toûjours à ſa ſuite tant Cherifs comme Alcaydes, plus de deux cens perſonnes leſtement vétus à leur mode, leſquels l'accompagnent à cheval les matins & les ſoirs, lors qu'il va à la promenade, outre quatre-mille Noirs qu'il

a ordinairement de Gardes, qui vivent ſous des Tentes au tour de Miquénes.

Mais continüons nôtre route, le Pere Mege nous ayant enfin réjoint à Toutoüan, où le Pere Ignace Bernede étoit resté avec l'argent de la Redemption. Il y fut délivré entre les mains de Mahamet Lehache Tomin, Lieutenant de l'Alcayde Haly Ben-abdala, El-hamémin Gouverneur de cette Ville, que nous avons vû cette année dans Paris pour Ambaſſadeur du Roy de Maroc. Aprés un ſejour de pluſieurs Semaines, & avoir racheté tous les François du Gouverneur. Ce méchant homme nous arréta tous priſonniers, & ne voulut élargir ny Peres ny Captifs, qu'on ne luy eut payé les droits des Portes à vingt-ſix écus par tête Ayant reçû cet argent il nous exila à la marine, dans un lieu appellé Martin, qui eſt à plus d'une lieuë de la Ville. Il fit défences tant aux Religieux qu'aux Captifs de n'y plus retourner, ſur peine d'eſtre faits Eſclaves; ce qui fit que nous demeurâmes pendant vingt jours expoſez à la rigueur de la ſaiſon, ſans avoir d'autre abry contre la pluye qui tomboit en

abondance, que des Cabanes d'herbes, qui étoient traversées dans un moment, & nous n'eûmes d'autre nourriture pendant tout ce temps que fort peu de pain. Cet avare Gouverneur, qui est frere de l'Alcayde Amar Hadou, vint un jour pour demander aux Peres trois-cens écus pour trois mois qu'ils avoient demeuré dans le païs. Voyant qu'ils n'y vouloient point consentir, il nous fit embarquer avec violence sur un méchant Vaisseau pour sortir à l'heure même : & comme la mer s'étoit retirée, & qu'un vent d'Est s'éleva soudain, qui nous auroit fait perir sur la barre si nous en fussions sortis. Les Peres furent contraints de luy accorder les trois-cens écus qu'il demandoit, afin d'éviter nôtre entiere perdition.

Lorsque le Gouverneur qui étoit present nous faisoit ainsi embarquer. Je fus des premiers abord de la Barque du sieur Boyer, qui nous devoit mener en Espagne. Ce marchand qui est le plus honneste homme du monde, residoit ordinairement à Toutoüan, lequel pour un different qu'il eut avec les Gouverneurs d'Alcassar & de Tou-

toüan à cause de la Redemption fut chassé du pays, il me pria de luy écrire quelques Memoires sur l'état present de ses affaires, pour les envoyer à ses correspondans à Marseille, ce que je fis volontiers. Un Juif que l'Alcayde avoit envoyé abord me vit comme j'écrivois, il alla promptement à terre dire au Gouverneur qu'il avoit veu l'un des Captifs nouvellement rachetez servir de Secretaire à Boyer, & luy dresser un compte, qu'il falloit que ce fût quelque personne riche & qu'on feroit bien de le retenir, en rendant aux Peres ce qu'on avoit donné pour luy, afin de luy faire donner dans la suitte une rançon plus considerable. Le Gouverneur qui loüa son zele, m'envoya chercher par ses Gardes, & lors que je fus arrivé devant luy croyant que je fûs quelque nouveau Captif, il me fit demander en Espagnol par le même Juif, de quel Pays j'étois, & qui avoit été mon Patron, je luy répondis en Arabe que j'étois de Paris, que j'avois esté au pouvoir du Roy pendant neuf années & qu'auparavant j'avois demeuré à Salé, deux autres années chez l'Alcayde Hamet Ben-Yeucourt son parent qui

en étoit lors Gouverneur : l'un des Gardes de l'Alcayde qui me reconnut aussi tôt, à cause qu'il avoit demeuré à Salé du tēps que j'y estois, l'assura que je disois la verité. Ainsi cét Alcayde voyāt qu'il n'y avoit rien à esperer à me retenir, se leva brusquement, monta à cheval sans me rien dire, & me laissa comme s'il ne m'avoit rien voulu & par ce moyen j'en fus quitte à meilleur marché que je ne pensois.

Nous partîmes de Toutoüan le 15. jour de May. Je suivray ma coûtume jusqu'au bout, & diray en deux mots ce que c'est que cette ville. Elle est bâtie sur le Roc sur la pente d'une Montagne, les murs ne sont pas extremements forts d'eux mesme : mais les Rochers sur lesquels ils sont coustruits les rendent de plus grande defence qu'ils ne seroient sans cela. Elle est en forme d'une Croix de saint André, & son Château qui est à l'Oüest sur le milieu de la Montagne, la commande entierement, ses Habitans sont fort riches, tant à cause de la piratterie qu'ils exercent, que du cōmerce qu'ils font au Royaume d'Alger & avec les villes de Tanger & de Ceouta. Il y a une fort belle Plaine au bas de

la ville, dans laquelle il y a quantité de Jardins & de Vignes, cette plaine qui peut avoir cinq lieuës de circuit est entourée de hautes Montagnes de Rochers, lesquelles vers le pied sont tres-fertilles en toutes sortes de fruits UneRiviere assez grande passe au milieu dans laquelle leurs Brigantins, Fregates, & Galiottes se retirent. L'on tire de cette ville quantité de cires, de cuirs, & de raisins de Damas tres-excellens pour transporter en Europe, & dans le milieu de cette ville il y a une grande Matemore, qui sert de sepulchre vivant aux pauvres Captifs, où il y en a encore aujourd'huy plusieurs qui n'en sont point sortis depuis plus de dix ans, & qui y ont presque toujours esté substantez par les charités du sieur Boyer marchand Provançal de Cassis, qui ne les a jamais abandonnez. Le peuple de cette ville est la plus part d'Andalouz, qui sont les Maures qui furent chassez d'Espagne, avec quantité de Juifs qui demeurent vers la Porte de la Marine (Comme elle est éloignée de deux lieuës de la Mer) Lorsqu'il paroist quelques Vaisseaux sur la coste, les Habitans sont

avertis par des feux qu'on fait dans des Tours afin de prendre les Armes & de se rendre sur le rivage.

Le lendemain de nostre départ de Toutoüan, nous arrivâmes à Malaga en Espagne, où nous fismes la procession. Les R R. P P. de la Mercy, & tous les Espagnols nous receurent comme en triomphe, & aprés nous avoir bien regalez, nous fismes voile le quinziéme pour venir en France, où nous arrivâmes à Marseille le vingt six du même mois. On ne nous obligea qu'à quinze jours de quarentaine aprés laquelle nous fismes la Procession, où Bernard Bausset porta publiquement un tableau, pour manifester le secours que Dieu luy avoit envoyé. Le jour de la feste de Dieu, nous fûmes à la Cioutat, où tout le Peuple en procession nous accompagna à la suite du tres-saint Sacrement, avec plus de 2000 cierges allumées, les sanglots & les larmes de plusieurs personnes dont les parens étoient en Barbarie, nous firent fendre le cœur, au milieu de tant d'Allegresse. Le Samedy ensuivant nous fûmes à Toulon, mais en passant par le Castelet, Bausset porta son

Tableau dans la Chapelle de sainte Anne, où il est demeuré en dépost. Je partis de Toulon le Dimanche au matin, avec quatre autres pour aller à la sainte Baume, ou j'eus le bien de voir les saints lieux, où la Magdeleine fit ses austeres Penitences. Deux jours aprés nous arrivâmes à Aix, ou son Eminence Monseigneur le Cardinal de Grimaldy, nous donna sa benediction. Comme j'étois incommodé, & que je ne pouvois pas suivre les autres, le R. P. Cartier, qui avoit esté envoyé de Paris pour nous venir recevoir à Marseille, & qui nous conduisoit à cause que le P. Monel estoit resté à Marseille, pour terminer ses affaires avec un Marchand Grec de Scio nommé Horenzo, qui leur avoit prété de l'argent. Ce bon Pere me préta son cheval pour aller à Avignon, où il me fit embarquer sur le Rhône. Ce digne Religieux, dont la vertu & le zele est au dessus de tout ce que j'en puis dire, fut choisi pa le Convent de Paris, pour venir comme j'ay dit nous recevoir en Provence. Et certes, on n'avoit peu élire un suiet plus propre, car sans luy la moitié des Captifs, qui

sont venus à Paris, n'y auroient pas ésté veus : Dans le temps qu'il n'étoit que Seculier, il fut pris des Turcs qui le menerent à Tripoly, où pendant huit années qu'il y demeura, il y suporta une captivité tres-rigoureuse, l'histoire de laquelle il donnera bien-tost au public. Lorsqu'il fut de retour en France, il foula genereusement aux pieds tous les plaisirs au Monde, pour ne penser rien qu'à l'Eternité, dans laquelle il penetre bien avant, partant de profondes meditations ; qu'il sert d'un exemple tres rare à tous les Religieux de son ordre.

Lorsque nous arrivâmes à Lion, les Religieux de la Tres-sainte Trinité nous firent de bons accueils, & nous regalerent fort bien, aprés nous avoir accompagnez à la Procession que nous y fîmes. Et de Lion nous passâmes à Mâcon, où Monseigneur l'Evêque nous regala aussi. Nous fûmes en suite à Châlons sur Saone, d'où nous trouvâmes la Bourgongne en passant par Arle-Duc, Solieux, Avalon & Chablis : Nous fûmes reçûs dans cette Ville, qui est le païs natal du Pere Cartier, avec toutes sortes d'acclamations, & où les parens de ce bon Pere

nous donnerent toutes sortes de rafraiſchiſſemens pendant deux jours. En ſuite nous vinſmes à Auxerre, à Joigny & à Sens : Et nous arrivâmes à Paris le 19. de Juillet, onze ans moins douze jours aprés que j'en fus party.

Le Reverend Pere *Ioſeph Sognot*, Vicaire general de l'Ordre, Religieux d'une inſigne pieté, & d'une vertu conſommée, aſſiſté des R.R. P.P. Auvry ancien Provincial, & Vicaire general de l'Ordre, Docteur en Theologie, celebre Predicateur & Redemteur, & Blandiniere à preſent Provincial de Guyenne, & des R.R. P.P. Monel & Cartier Redemteurs, & de tous les autres Religieux en bel ordre, nous vint querir aux Jacobins du grand Convent, & nous amenerent en Proceſſion à Nôtre-Dame, où nous chantâmes le *Te Deum* : & les jours ſuivans, ils nous conduiſirent à Saint Sulpice, à Saint Roch, où Monſieur le Curé fit ſes charitez particulieres, & à S. Paul, pour rendre graces à Dieu, & à Nôtre Dame de la Mercy, de nôtre heureuſe délivrance. En ſuite étans conduits à Verſailles, nous eûmes l'honneur de ſaluer ſa Majeſté, la veuë de laquelle

ne nous donna pas moins de consolation, que le recouvrement de nôtre liberté.

De-là, je fus à Bonnelle, lieu de ma naissance, où je rencontray tous mes parens pleins de vie, & le plus jeune de mes freres qui en étoit devenu Pasteur.

CHAPITRE XI.

Histoire d'un Esclave François, qui aprés avoir couru diverses fortunes, s'enfuit de Tripoly déguisé en Morabitte, ou faux Hermitte; puis il fut repris à Maroc, & mené à Fez, d'où il se sauva à Tanger.

APRES avoir raconté dans les Chapitres precedens les miseres qui m'ont été communes avec tous les autres Esclaves, je vais reciter dans celuy-cy, & dans les suivans, les avantures particulieres de quelques-uns d'eux, telles qu'ils me les ont apprises; Et pour y parvenir, je diray qu'aprés que Mouley Archy se fut rendu le maître des hautes Montagnes de l'Atlas, il fit un don considerable à un Checq d'une

partie d'icelles, appellé Zaimby. Ce Don étoit composé de huit Esclaves Chrétiens, & de quantité de pieces de Draps d'Angleterre & d'écarlatte, que le Roy luy donnoit pour mieux l'assûrer de son amitié. Entre ces Chrétiens il y en avoit un Espagnol de nation, fils d'un Gascon naturalisé dans Cordoüe, lequel fut fait Meûnier du Checq; cet office n'étoit pas des plus rudes, neantmoins comme l'esclavage le plus doux est toûjours fort ennuyeux & fort desagreable, & qu'on a toûjours une violente inclination de retourner en son païs; l'Espagnol resolut de chercher les moyens de se sauver, ce qu'il jugea d'autant plus facile, qu'étant depuis dix ans dans ces deserts, il en connoissoit parfaitement les chemins.

Un jour qu'il alloit au Château de son Maître, qui étoit un peu éloigné de son Moulin, ayant l'esprit préoccupé de ce qu'il vouloit faire : il rencontra tout proche de ce Château un Morabite, ou Hermite, qui disoit en François quelques injures à des chiens qui l'avoient voulu mordre; l'Espagnol qui l'entendoit aussi passablement

bien, à cause qu'il étoit fils d'un Gascon, tout étonné d'entendre parler ce langage dans ces lieux, & par un homme qui n'avoit pas l'apparence de l'avoir appris dans le païs où il étoit: Pour sortir d'inquiétude, il luy demanda en la même langue pourquoy il vouloit frapper les chiens de son maîsre, & ce qui l'obligeoit d'aller ainsi travesty.

Le Morabite qui crut que c'étoit quelque Renegat, demeura un peu surpris, mais s'étant promptement remis de la crainte où il étoit tombé, de voir qu'on l'eût oüi parler une autre langue que l'Arabesque, répondit en celle-cy en ces propres termes: *A benqueleb liache t'queta-lia, anan Morabite*, qui veut dire; Fils de chien, pourquoy m'injurie tu, moy qui suis un Hermite? Non, non, luy repartit l'Espagnol toûjours en François, il ne faut point se cacher sous ce déguisement, je connois bien qui tu peux estre, & si tu ne me le declare sincerement je te vais faire punir: tu ne sçais pas sans doute à qui j'appartiens, quand tu m'appelle fils de chien; mais tu sçauras que le Checq de ces Montagnes est mon maî-

tre, lequel ſur le moindre rapport que je luy vay faire de ce que j'ay vû, te fera auſſi-toſt perir. Avoüe-moy que tu n'eſt qu'un impoſteur qui cours ainſi vagabond afin de tromper les Maures : ſi tu le fais, je te promets en foy de Chrétien que je ſuis, & ſi tu te découvre à moy que tu n'auras aucun mal, mais s'il t'arrive le contraire ta mort eſt certaine. Le Morabite demeura ravy de joye d'avoir ainſi rencontré quelqu'un qui fut Chrétien au milieu de ces deſerts; & s'étant un peu raſſuré, & regardé au tour de luy pour voir ſi perſonne ne les pourroit ſurprendre, il declara à l'Eſpagnol qu'il étoit auſſi Chrétien, & puis ils s'embraſſerent mutuellement : En ſuite de leurs embraſſades, le feint Morabite demanda à l'autre s'il étoit de Gaſcogne, à cauſe qu'il avoit l'accent gaſcon. Non, luy dit l'Eſpagnol, je ſuis Caſtillan natif de Cordoüe, mais fils d'un François qui y eſt marié depuis pluſieurs années. Hé-bien, luy repliqua le Morabite, parlons donc Eſpagnol; puiſque j'ay auſſi apris autresfois cette langue dans la ville de Grenade. Ditesmoy, luy dit-il, combien il y a de

temps que vous demeurez icy ? lorſque vous m'aurez recité vos avantures, que je prevoy eſtre fort particulieres, & fait ſçavoir le ſujet de voſtre déguiſement, luy dit l'Eſpagnol, je vous raconteray les miennes, qui ſont peu de choſe au prix de ce que j'apprendray de vous. J'y conſens, dit le Morabite, puiſque vous le voulez, & que vous eſtes icy mon maître; mais avant que de commencer il nous faut mettre en quelque lieu ou la chaleur du Soleil ne nous incommode pas, & où perſonne ne nous voye enſemble; ſuivez-moy, répondit l'Eſpagnol, il y a là-bas un Moulin que je gouverne depuis 10. ans, où j'ay fait un petit jardin aſſez agreable. Et lors qu'ils y furent arrivez, l'Eſpagnol qui s'appelloit Sebaſtien, luy ayant fait faire la collation, & donné à boire quelques coups d'eau de vie, le fit enſuite repoſer. A ſon réveil il le mena dans ſon jardin à l'ombre de quelques Orangers, où il le pria derechef de luy conter ſes avantures, ce que le Morabite luy fit à peu prés en ces termes.

Sennor, luy dit-il, je ſuis Chrétien par la grace de Dieu, comme je vous ay

déja dit à noſtre premiere embraſſade, & mon Pays natal eſt Bordeaux, où j'ay paſſé ma jeuneſſe en étudiant aux Humanitez. A l'Age de dix-huit ans, mon Pere qui étoit dans le commerce & qui vouloit que je l'appriſſe auſſi m'envoya demeurer à Malaga en Eſpagne, où je reſtay une année, enſuite je fus à Grenade, où pendant ſept autres que j'y demeuray; j'eus de fortes inclinations pour une belle Veuve, qui ſe terminerent malheureuſement. Cette jeune perſonne qui avoit plus d'Eſprit que de bien quoy quelle fût de qualité, & qui ſçavoit que je n'en manquois pas fut la premiere à me témoigner de l'affection, elle ſçut ſi bien m'engager que mon cœur qui ne s'étoit encore devoüé à perſonne s'abandonna tout à elle.

Les billets doux furent nos premiers entretiens, mais comme elle étoit exactement obſervée par ſes voiſins qui étoient ſes Parens, & particulierement par Dom Manuël Montiquez ſon couſin germain, je ne pús jamais avoir aucune entrée dans ſa maiſon. Comme elle n'en ſortoit jamais que pour aller aux Egliſes, dans la compagnie même

des filles de Dom Manüel ; elle se servoit d'une Maure qui étoit son Esclave pour m'envoyer ses billets, & pour recevoir de mes réponses. La passion venant à la dominer imperieusement, & n'y pouvant plus resister, elle s'avisa d'un stratageme pour me venir voir toutes les nuits, qui me fait trembler toutes les fois que j'y pense ; & si vous n'étiez pas Castillan, pour sçavoir jusques où la force d'une violente passion peut porter une femme Espagnole, je ne le reïtererois pas, car cela passeroit par tout ailleurs pour une fable.

Vous sçaurez qu'à l'heure de onze heures de nuit elle se vestoit toute de blanc, prenoit un drap aussi de toile blanche qu'elle mettoit au bout d'une perche qui luy tomboit sur les épaules : elle paroissoit avec cela comme un phantôme, & puis elle s'attachoit à la ceinture deux longues chaînes de fer qu'elle laissoit traîner par les ruës. Son quartier qui étoit celuy où j'étois venu demeurer pour l'amour d'elle, fut tellement épouventé, que personne n'osoit plus y passer aprés dix heures sonnées, ce qui faisoit que la porte de mon logis ne fermoit jamais jusqu'à ce

qu'elle y fût entrée; & aprés y avoir demeuré assez long-temps elle s'en retournoit comme elle étoit venuë. Mais une nuit comme elle en venoit luy fut malheureuse, car deux yvrognes qui ne craignoient rien l'entendant venir, l'attendirent de pied ferme afin de l'attaquer : & lors quelle fut arrivée proche d'eux, elle trembla de les voir si resolus. Afin de les épouventer elle pencha sa perche vers eux, comme pour les accabler, le moins hardy des deux prit la fuite aussi-tost, mais l'autre plus resolu, & qui avoit le courage d'un Cid, l'épée & la dague nuës à la main, fut courageusement vers elle, & luy en donna deux coups au travers du corps; lors qu'elle se sentit blessée, elle jetta un si grand cry, que l'yvrogne en tomba évanoüi de frayeur.

Comme ils étoient couchez par terre, le Guet qui passoit les voyant en cet état voulut sçavoir ce que c'étoit, la Dame démanda un Confesseur, & l'yvrogne qu'on fit revenir aprés quelques coups qu'on luy donna, declara ingenüement comme il avoit attaqué un phantôme, auquel il avoit donné quelques coups d épée. Le Guet fit

lever

lever quelques voiſins qui furent chercher un Chirurgien, en criant par les ruës que le phantôme étoit pris. Et lors que j'entendis cette nouvelle, comme j'avois part à ſon crime, & que je craignois qu'elle ou bien la Maureſſe ne me décelaſſent, dés le point du jour je pris tout mon argent ſur moy, & avec l'aide de quelques Maures que je payay tres-bien, je mis mes marchandiſes dedans un Convent, & le même jour je pris la poſte pour aller à Cartagene, afin de m'embarquer promptement pour me retirer à Marſeille.

Lorſque j'arrivay dans cette Ville, il n'y avoit aucun Vaiſſeau François, mais bien un Flibot Anglois qui alloit débarquer quelques draps à Malthe, & qui devoit en ſuite repaſſer à Marſeille pour y charger du ſavon. Cõme je craignois fort que le Coregidor de Grenade n'envoyât aprés moy, & pour ne pas perdre l'occaſion de me mettre en ſeureté, aprés que j'eûs récrit à mes amis, je montay ſur ce Vaiſſeau, & nous ſinglames vers cette Iſle fameuſe & ſi renommée pour les fameux aſſauts qu'elle a ſoûtenus, & pour les grands ex- Son arrivée à Malthe.

ploits de guerre que ses Chevaliers font journellement sur les Infidelles, où nous arrivâmes aprés quinze jours de Navigation. Je fus d'abord à terre avec le Capitaine, où je fis voir nos billets de santé ; & aprés avoir reçû l'entrée, j'eûs l'honneur d'aller rendre mes civilitez au grand Maître.

Quelques Chevaliers de Guyene, avec lesquels j'avois étudié à Bourdeaux, m'ayant reconnu me menerent à leur Hostel, où il me regallerent plusieurs fois, & parce que je ne manquois pas d'argent, je voulus aussi les traiter à mon tour. Aprés que nostre Vaisseau eût mis sa charge à terre, & qu'on y eut embarqué ce qui luy étoit necessaire, un jour le Capitaine qui vouloit mettre à la Voille, me fit dire qu'il étoit temps de m'embarquer à cause qu'il ne vouloit pas perdre l'occasion du vent favorable.

Comme j'étois à me réjoüir avec les Chevaliers lorsqu'on m'apporta ces nouvelles, je dis que je m'en allois, & en effet je me disposois à partir, lors qu'une jeune Maltoise fort belle, fort galante & spirituelle, (qui joüoit d'un Luth admirablement bien) entra dans

nostre Chambre, elle me charma tellement les esprits que je perdis la memoire de ce que j'allois faire, & elle rendit la conversation si charmante, & si agreable, qu'il étoit presque nuit, lorsque je la voulus quitter. Je fus ensuite sur le Port à dessein de m'embarquer; Mais le Capitaine avoit mis à la voille & ne parroissoit quasi plus avec son Vaisseau. Les Chevaliers me consolerent promptement en me disant que leur Isle, étoit un tres-charmant sejour; & où l'on rencontroit dequoy prendre agreablement les plaisirs de la vie. Mon hôtesse qui étoit fort jolie, & qui ne se fâchoit pas qu'on luy fit les doux yeux lorsque je m'en voulus mesler, elle ne désaprouva pas mon procedé. Mais comme je vis qu'elle se laissoit cajoler par d'autres, je perdis entierement l'estime que j'avois conceuë pour elle.

Au même temps arriva à la Radde un Vaisseau de Provence, appellé le cheval Marin le Patron duquel se nommoit Claude Rouden de Cassis, qui l'avoit monté à Marseille, pour aller en Alexandrie. Voyant qu'il n'y en avoit point pour retourner en France, & que

je faisois trop grande dépence à Malthe, je demanday au sieur Bence qui étoit son écrivain, si je pourrois passer avec eux afin d'aller au grãd Caire que j'étois bien aise de voir : Le sieur Bence aprés en avoir porté la parole au Patrõ, me vint asseurer de sa part qu'il s'estimoit heureux de m'avoir dans sa compagnie. Ce Patron qui étoit le plus honneste homme du monde, ne voulut rien prendre pour mon passage que je voulus luy payer d'avance; & aprés l'avoir bien regalé avec le sieur Bence, nous partîmes de Malthe avec un Vent Mestral, aussi favorable que nous pussions desirer, mais qui dura peu : car la nuit suivante un Vent Grec se leva qui rendit la Mer tellement agitée, que les vagues qui s'entr'heurtoient les unes aux autres, penserent faire abimer nôtre Vaisseau; qui n'échapa à leur fureur, qu'à cause qu'il étoit neuf. Nous coupâmes nos Mats & nos Antennes qui tomberent dans la Mer, & nous fûmes aussi sur le point de jetter la charge du Navire afin de le soulager; Mais sur le soir du lendemain, le Vent ayant cessé & s'étant mis à la Tremontane, la Mer peu à peu se calma

& nous gagnâmes avec un ſeul Mats & une ſeule voille l'Iſle de la Lampadouze qui n'eſt guere éloignée de Tunis.

Quoy que cette Iſle ſoit inhabitée, neanmoins elle ne laiſſe pas de ſervir de Magaſins aux vaiſſeaux qui navigent ſur la Mer Mediterranée. Aprés que nous fûmes entrez dans ſon port, nous mîmes pied à terre, & nous marchâmes bien une demye mille pour aller rendre grace à Dieu, dans une petite Chapelle qui eſt dediée en l'honneur de noſtre Dame. Je fus ſurpris de voir auprés de cette Chapelle, une grande quantité de toutes les choſes neceſſaires à la navigation dont tous ceux qui en ont beſoin peuvent prendre autant qu'ils en ont affaire, en laiſſant par eux la juſte valleur de la choſe qu'ils prennent, ſoit en argent, marchandiſe ou uſtancilles. Deſcription de la Lampedouze

Je fus encore étonné de voir que l'un des bouts de la Chapelle ſervoit de Moſquée aux Turcs & aux Affriquains, comme l'autre nous ſervoit d'Egliſe; le Patron m'aſſura s'y eſtre rencontré une fois avec un Brigantin de Rhoddes, & que les Turcs & eux fi-

sent en même temps leurs prieres, sans en être inquietez, & il me dit encore qu'il avoit experimenté ce qu'on disoit de la vertu de cette Isle, qui est qu'aucun Vaisseau ne peut sortir du Port, s'il prend plus qu'il ne luy est necessaire des choses qu'il y renconte, & si l'on n'en paye la juste valeur: les Turcs qui l'ont aussi bien experimenté que nous, ne sçavent à quoy attribuer ce mystere; & de ce que les Religieux qui viennent toutes les années de Sicile, ont seuls le pouvoir de lever l'argent qui s'y trouve, & d'y mettre en son lieu toutes les choses utiles à la navigation.

Il m'asseura encore que plusieurs Ordres de Religieux avoient tenté d'y demeurer, mais que les Spectres & les Phantômes qui y paroissent de nuit, les avoient tellement maltraitez toutes les fois qu'ils l'avoient entrepris, qu'ils l'avoient abandonnée.

Cette Isle, comme j'ay dit, est neutre pour tout le monde, & lors qu'on y est à l'ancre, aucun Vaisseau ennemy n'y peut faire de mal; & c'est ce que plusieurs Navigateurs du Levant m'ont dit avoir éprouvé plusieurs fois. Nous prîmes donc les Mats, les Antennes,

les Voiles & les Cordages dont nous avions besoin, & nous mîmes en argent le prix de ce qu'ils pouvoient valoir; Et lorsque nôtre Vaisseau eut été mis en état de sortir, la Tremontane qui nous étoit toûjours favorable, nous fit mettre à la voile, & nous mena sans danger jusqu'à Alexandrie.

Monsieur nôtre Consul me reçût avec les plus grandes civilitez du monde, & me fit rester chez luy malgré moy, ne voulant pas me permettre de me loger ailleurs, j'acceptay ses offres obligeantes, & luy promis de m'en revanger. Je me promenay en suite pour voir les curiositez de la Ville, avec le Sieur Barthelemy, brave jeune homme de Marseille, qui étoit son Secretaire; lequel me fit voir une Colomne tres-élevée, qui paroît estre de caillous fondus, sur laquelle nous tirâmes du feu avec un fusil d'Allemagne: Nous fûmes aprés voir les Bains, qui sont la plûpart soûterrains pour estre plus commodes; les maisons ont aussi la moitié de leurs logemens sous terre, à cause que l'excessive chaleur qu'il fait en tout temps dans Alexandrie incommode fort ses habitans.

Lorſque nous entrâmes dans ces Bains, deux jeunes Turcs fort bien faits vinrent au devant de nous, & ils nous conduiſirent dans une Salle pavée de carreaux vernis & peints de differentes couleurs, au milieu de laquelle il y avoit deux grandes pieces de marbre, qui ſervent à étendre ceux qui s'y baignent. Là nous quittâmes nos vétemens, qu'on donna à garder à un jeune garçon qui étoit dans une Salette voiſine ; & comme je faiſois difficulté de perdre mes habits de veuë à cauſe de mon argent, le ſieur Barthelemy m'aſſura que la fidelité de ces gens étoit à l'épreuve, & qu'il ne falloit rien craindre.

Comme il fait toûjours chaud dans ces Bains, à cauſe du feu qui y eſt continüellement allumé, la chaleur nous fit incontinent ſuër à groſſes gouttes ; les deux Turcs avec des ſerviettes blanches s'approcherent de nous, nous firent coucher ſur les tables de marbre, nous tirerent les nerfs des mains & des pieds à diverſes fois, en ſorte qu'il me ſembloit n'y avoir rien de plus doux : en ſuite ils nous frotterent bien par tout le corps avec leurs ſerviettes, &

aprés nous avoit bien essuyez, nous entrâmes dans une cuve d'eau tiede, où nous achevâmas de nous baigner. Aprés que nous eûmes repris nos habits nous les remerciâmes, avec chacun un quart de Piastre que je leur donnay, qui est comme chacùn sçait, un demy-écu de France. Ces Turcs qui n'avoient pas coûtume d'estre si bien payez, nous reconduisirent hors du Bain avec mille civlitez, ce qui m'étonna fort de voir tant de courtoisie en des gens que l'on tient chez nous pour Barbares.

Aprés que l'on eut chargé une Barque qui devoit aller au Caire porter les marchandises que nôtre Vaisseau avoit apportées; je pris congé de Monsieur le Consul, & je m'embarquay dessus pour monter le Nil, l'un des quatre plus grands Fleuves qui soient sur la terre. Ce Fleuve fameux se divise en plusieurs branches, l'on voit en le montant comme elles se separent de ce grand corps pour se rendre en la mer par differens endroits, ce qui aide beaucoup à la fertilité du païs, vû que cela sert à inonder la terre, lorsque ce Fleuve se déborde toutes les années vers le

Au grand Caire.

mois de Mars. Comme je n'avois point de connoissance au Caire, je fus chez Monsieur le Consul, quon appelloit *Monsieur de Bermme*, qui étoit natif de la ville de Digne en Provence, ce galand homme ne voulut pas permettre, non plus que le Consul d'Alexandrie, que je logeasse ailleurs que chez luy.

Deux jours aprés mon arrivée, Osman Bassa qui venoit de Constantinople, pour prendre la place du Bassa Amurat, qui alloit estre Gouverneur d'Alept, fit son entrée publique dans la Ville du Caire: Toute la Milice & les Janissaires avec leurs Drapeaux déployez, & Instrumens militaires le furent recevoir environ une lieuë hors la Ville. Tous les Turcs fermerent leurs boutiques, se rangerent en haye par les ruës par où il devoit passer, afin de luy témoigner la joye qu'ils avoient de sa venuë, à cause qu'il avoit la reputation d'estre honête homme, au lieu qu'Amurat étoit fort avare & tres-cruel, lequel pour cela ils avoient en execration.

Je vis cette ceremonie qui me parut fort belle, & qui étoit tres-magnifi-

que, chaque Turc s'étant vétu lestement; Osman en arrivant à la porte du Palais fit faire quelque largesse, & les Turcs continüerent de le combler de benedictions, & à luy souhaitter un heureux Gouvernement.

Les jours suivans je me promenay dans ces grands jardins qui sont sur les bords du Nil, dans lesquels l'on rencontre des Forests de Palmiers, d'Orangers, de Citronniers, de Figuiers, d'Oliviers, d'Amandiers, & de Grenadiers : j'y fus aussi à la chasse aux Sangliers avec le Secretaire de Monsieur le Consul, qui s'appelloit Meûnier Capatas. Et un jour que nous en poursuivions quelques-uns, nous nous éloignames à plus de trois lieuës de la Ville, mais comme nous avions avec nous deux Janissaires de la Garde du Consul, personne n'osa nous faire aucune insulte.

Le quatriéme jour aprés l'arrivée du Bassa, Monsieur le Consul accompagné de tous les Marchands François, avec lesquels je me mis, fut au Palais luy souhaitter la bien-venuë, en luy donnant les presens accoûtumez. Le Bassa qui étoit un homme fort puis-

sant, & d'assez bonne mine, nous reçût fort civilement. Il luy dit qu'il avoit une estime toute particuliere pour Monsieur de Nointel, venu depuis peu pour Ambassadeur de France à la porte du grand Seigneur, avec lequel il avoit eu plusieurs conversations, & dans lesquelles il avoit remarqué beaucoup de genie, de grandeur d'ame, & de magnificence.

Il donna aussi beaucoup de loüanges à nôtre invincible Monarque, pour le nom duquel on avoit dans Constantinople beaucoup de veneration; & enfin nous dit que les François, sous un si grand Roy, meritoient le premier rang d'entre les Chrétiens. Aprés que Monsieur de Berume l'eut remercié de ses loüanges par des complimens pareils, nous nous retirâmes chez luy, où il traita la compagnie.

Description du grand Caire.

Mais avant de sortir de cette fameuse Ville, j'en diray deux mots en passant; je ne m'arresteray pas à vous en faire une description plus ample; ny des Lacs, ny des Palais qui l'enrichissent, & qui la rendent l'une des plus considerables de tout l'Univers. Il suffira que vous sçachiez qu'elle est divisée

en trois Villes, qui neantmoins n'ont qu'une legere enceinte, & qui à proprement parler ne font que des Bourgs, mais si grands, qu'il y en a tel qui contient jusqu'à quatre-vingts-mille feux : Que celle du milieu située sur une éminence s'appelle le Caire, ou Massar; que l'une des autres est, selon quelques-uns, l'ancienne Memphis, ou selon d'autres la Babylone d'Egypte; & que la troisiéme est celle qu'on appelloit autresfois Babucum. Cette Ville qui a servy plusieurs siecles de Capitale à l'Empire des Egyptiens, fut reduite à l'obeïssance des Turcs, par leur Empereur Selim I. aprés avoir gagné trois sanglantes Batailles sur les Mamelus, dans lesquelles moururent deux de leurs Sultans, dont le dernier s'apelloit Thoman Bey. Le Monarque Ottoman en suite de cette victoire en fit un Béglierberat, qui est un Gouvernement general sur plusieurs Sanjiacas, qui sont Gouvernemens particuliers; & c'est cette Place que le Bassa Osman, dont je viens de parler, venoit de remplir, au lieu du Bassa Amurat, qui alloit à Alept.

Nôtre Barque étant chargée pour

retourner à Alexandrie, je pris congé de Monsieur le Consul, en le remerciant de toutes les honnêtetez qu'il avoit euës pour moy : il m'accompagna avec sa Gondole plus d'une grande lieuë, & en nous separant il me fit salüer avec deux Pierriers qu'elle portoit en poupe. J'arrivay à Alexandrie peu de jours aprés, & le Vaisseau étant chargé, & ayant pris les provisions qui luy étoient necessaires, nous mîmes à la voile; un Levant nous fut favorable, & nous mena toûjours en poupe jusqu'à la veuë de Candie.

Le Garçon qui étoit en sentinelle au bout du grand mats, avertit le Patron comme sept Navires qui étoient à l'abry de l'Isle venoient droit sur nous. Il ne douta point que ce ne fussent les Corsaires de Tripoly, c'est pourquoy il fit desembarasser tout ce qui incommodoit sur les Ponts; Nos Canons furent chargez de chaînes, de sacs de balles menuës, & de cloux avec des balles ramées pour les salüer lors qu'ils nous approcheroient : Les Mousquets, Haches-d'armes, demyes-piques, Cimeterres & Pistolets furent tirez de la chambre, & chacun s'arma à son avantage.

Cependant les Vaisseaux qui avoient mis toutes leurs voiles au vent s'approchoient beaucoup, leur Admiral qui portoit cinquante à soixante pieces de Canon, nous en tira un pour nous faire amener; mais voyant que nous ne le faisions pas il s'approcha un peu de plus prés, & nous envoya sa bordée. Quelques balles qui donnerent dans le tribord nous tuerent deux Matelots, & couperent la cuisse à un autre; un autre Vaisseau Turc nous prenant de l'autre côté, nous salüa aussi de la même maniere sans nous faire beaucoup de mal. Et quant à nous, lorsque nous vîmes nôtre coup, & que les Turcs en grand nombre paroissoient sur leurs bords, nous leur répondîmes par la bouche de nos Canons, qui firent un tel fracas, qu'ils nettoyerent les deux Vaisseaux de toute la canaille qui paroissoit dessus, & nous les rechargeâmes.

Combat avec sept Vaisseaux de Tripoly, & sa captivité.

L'Admiral Turc & son compagnon s'étans retirez, deux autres Vaisseaux vincent prendre leur place: ils nous envoyerent une salüée de balles ramées qui couperent nos Mats, nos Antennes & nôtre Timon, ce qui nous em-

barassa beaucoup. Les Turcs nous voyant occupez à refaire les manœuvres, ils nous accrocherent chacun de leur côté, & nous forcerent de nous retirer en poupe & en proüe, pendant qu'ils occuperent le milieu du Vaisseau.

Ce fut alors que combattans de prés, nous commençâmes un chamaillis des plus sanglans & des plus effroyables qui se soient jamais vûs sur la mer. La fumée des Canons & des Mousquets ôtoit la connoissance de l'ennemy aux uns & aux autres; on ne cessoit point de frapper avec le Cimeterre, & les cris des blessez & des mourans, joints aux hurlemens épouventables que les Turcs font en combattant, rendoit ce spectacle le plus affreux du monde. Nous demeurâmes assez long-temps attachez ensemble, sans qu'ils nous peussent obliger de nous rendre; mais comme nous n'étions que cent personnes, dont il y en avoit déja plus de quarante de tuez, entr'autres le Patron, & que les cinq autres Vaisseaux venoient au secours de leurs compagnons, nous cedâmes à la force. Les Turcs perdirent plus de cinq-cens

hommes qui furent tuez, sans conter les blessez, & nous en eûmes cinquante-cinq qui y laissèrent la vie, avec vingt de blessez, dont je fus du nombre.

Aprés nous estre rendus l'Admiral distribua ceux qui estoient sains sur ses Vaisseaux, & quant à ceux qui étoient blessez il les laissa dans le nostre auquel il fit mettre d'autres Mats, & luy donna pour Capitaine un Renegat Anglois qui nous mena à Tripoly.

Lorsque nous fûmes gueris de nos blessures, nous fûmes vendus de la maniere que vous sçavez par experience que l'on vend les Chrétiens en Afrique: Mahamet Bey, Gouverneur ou Checq des Arabes les plus éloignez de la domination de Tripoly, m'acheta pour me mener dans ses Deserts, dans lesquelles j'eus bien de la peine à m'acoûtumer; mais comme j'étois seul de Chrétien & qu'il me falloit de necessité parler Arabe pour me faire entendre, j'apris si bien cette Langue, qu'il n'y a personne qui ne me prenne pour unnaturel du Païs.

Comme il deviét Esclave du Bey en 1674.

Je gagnay peu à peu l'amitié de mon Maistre, à qui je racontois nos maxi-

mes de vivre & de gouverner, en quoy il prenoit un plaisir singulier, ce qui fit qu'il ne m'ocupa dans les commencemens qu'à le suivre & porter sa Lance: ainsi je demeuray cinq ans de suite à boire & mãger sans avoir d'autre exercice que celuy là, ou tel autre que je voulois bien prendre. Mais un Noir qui étoit le dépencier de mon Maistre, étant venu à mourir, le Bey me donna cette charge qui me donnoit la liberté d'entrer dans ses Tentes, pour voir ce qui y manquoit, & par consequent de voir & parler à ses Femmes.

Il y avoit trente grandes Tantes qui composoient une demye Lune, & qui étoient un peu éloignées les unes des autres, environnées d'un grand Fossé. Les Femmes & les Parentes du Bey, vivoient sous les plus magnifiques de ses Tentes, qui étoient doublées de Velours rouge & de Brocar, comme aussi quelques Vefves de ses alliées y demeuroient sous les autres moindres avec leurs filles seulement. Dans l'une de ses Tentes, vivoit une de ses Vefves, qui avoit une Jeune & tres-belle fille, laquelle conçut de l'amitié pour moy. Toutes les fois que je passois devant

elle, elle m'apelloit pour faire quelque chose; comme je ne suis pas ennemy de ce sexe j'y allois volontiers, pour faire de bonne grace tout ce qu'elle me commanderoit, & m'étant donc aussi laissé surprendre à ses charmes, je luy declaray un jour, ce que je souffrois pour elle: Ayant sçeu mes inclinations, elle m'incita de me faire Renegat afin de l'épouser; & comme je ne luy disois pas que non, elle me donnoit souvent des libertez assez privées. Sa galanterie.

Une fois que j'étois dans sa Tante, que sa Mere étoit allée voir l'une des Femmes du Bey, qui étoit en couche, & que le Bey étoit aussi allé à Tripoly porter les Toilles, ou Garame. Je m'aprochay d'elle pour la cajoler, à quoy elle consentit volontiers en me permettant de tenir ma bouche assez long temps sur la sienne. Comme nous étions en cet état, & qu'un doux silence exprimoit mieux nos pensées, que tous les plus charmans discours, une Noire y entra qui nous surprit, & nous rendit bien honteux: Nous la priâmes avec des paroles fort douces, & par des presens, de n'en rien dire, mais si tôt qu'elle eut pris ce qu'elle

étoit venuë chercher & accepté deux Ducats d'or que je luy donnay. Elle vola pour ainsi dire aux Tantes du Bey raconter à la vefve, la posture dans laquelle elle nous avoit trouvez.

Cette Femme s'excusant aussi tôt envers la Compagnie, acourut toute en colere, & m'ayant rencontré par le chemin, elle ne me menaça rien moins que de me faire brûler vif au retour du Bey. Estant arrivée à la Tante, elle prit sa fille par les cheveux, la foûla aux pieds & luy donna tant de coups, qu'elle demeura comme morte sur la place. En même temps elle fit écrire une lettre au Bey pour luy donner avis de ce qui s'étoit passé entre nous, & pour luy en demander justice. Sa fille l'assura toûjours que nous n'avions fait autre crime, que celuy de nous estre amiablement baisez, qu'il étoit vray qu'elle m'aymoit dans la pensée, de me faire changer de Religion afin de m'épouser & qu'elle n'avoit point eu d'autre pensée, mais la Mere qui n'en voulut rien croire demeura toûjours persuadée du contraire, & vouloit en avoir raison aux dépens de ma vie. C'est pourquoy voyant que je sorti-

rois mal de cette affaire au retour du Bey, je songé à la suite pour me mettre en seureté.

Deux jours aprés arriverent fort à propos, les Pellerins de Tafilet & de Fez, & de Maroc, à une lieuë de nos Tentes, à leur retour de la Meque; je leur envoyay comme de coûtume, les rafraichissemens que le Bey leur donnoit en passant; & je leur fis demander aussi quand ils partiroient, qui seroit deux jour aprés. Comme je sçay parfaitement bien la langue Arabesque, faire la Sala & dire les prieres à leur mode, je me pourveus des habits que vous me voyez que j'achetay d'un Morabitte de nos voisins pour un Sac de Dattes: je fis ce Chapelet avec des noyaux du même fruit, & j'en emplis encore un petit Sac avec de l'orge rôtie, du Ris, & du Beurre; J'achettay un petit Pot, un Fusil à tirer du feu, de la Meche & des Alumettes, afin d'alumer du feu par tout où je gisterois, comme vous sçavez que font les Voyageurs dans ces contrées, pour faire éloigner les Lions qui pourroient les incommoder.

Deux jours aprés leur départ je me Sa fuite

Aprés les Pelerins de la Méque vétu en Mocabite.

mis à leur suite, je marchay seul pendant quatre jours, sans rencontrer une ame, tous les soirs je me retirois auprés de quelques ruisseaux, ou de quelques fontaines, où j'allumois du feu avec des Chardons secs, ensuite je creusois un trou dans la terre, à la mode d'un fourneau pour mettre mon petit pot dessus, dans lequel avec de l'eau je faisois boüillir une poignée de Ris, assaisonné de sel & de beurre, dont je faisois mon souper, & le jour je ne mangeois que des dattes, avec une poignée d'orge rôtie.

Le soir du quatriéme jour j'arrivay au lieu où nos Pelerins s'étoient reposez tout le jour, afin de délasser leurs voitures; & lors qu'ils m'apperçûrent avec mon bourdon, mon habit de cent pieces differentes, mon chapelet, & la barbe assez longue, ils se douterent de ce que je representois; tous se leverent incontinent, vinrent au devant de moy, me baiserent les mains, & me demanderent ma benediction.

Je leur dis sur le champ une bréve priere que je sçavois aussi-bien qu'eux, en suite dequoy ils me menerent sous la principale de leurs tentes : Mon

Pere, me dit leur Alcayde (car on traite ainsi les Morabites, comme vous sçavez) comment osez-vous cheminer seul parmy ces Deserts, & les Lions qui les habitent ne vous font-ils point de peur : Les Lions, luy dis-je, ne sont pas assez fiers pour oser m'attaquer ; & dans l'Egypte d'où je suis natif, & où j'ay acquis une assez grande reputation, j'en ay fait servir un à une pauvre femme au lieu d'une Bourique qu'il luy avoit mangée, & avec laquelle elle menoit du bois à Massar (qui est le grand Caire) pour y gagner sa vie.

Cette merveille fut cause que le Bassa Amurat qui y gouvernoit alors, & dont vous avez oüy parler, me fit bâtir une Mosquée, ou Ronda, pour demeurer à deux lieuës de la Ville (sous le nom de Cedé-Boisa) dans un lieu que je leur indiquay, & où j'en avois vû une lorsque je fus à la chasse avec les gens du Consul : mais ennuyé leur continüay-je, des trop grands honneurs que l'on m'y venoit rendre, cela fut cause que je l'abandonnay il y a plus de cinq ans. Osman Bassa successeur d'Amurat, m'y visitoit tous les Vendredys ; & comme je n'aime pas le

grand monde, & que la solitude & la simplicité sont mes plus doux plaisirs; j'ayme mieux aller comme vous voyez errant ça & là, que d'accepter des honneurs qui ne m'appartiennent pas.

Au sortir d'Egypte je fus dans la Palestine, j'ay vû le *Cost*, qui est Jerusalem: je m'en vint en suite à la marine, & le long de la côte peu à peu j'arrivay à Alexandrie, où je restay pendant quatre mois. D'Alexandrie, je traversay les Deserts de Barqua pour venir à Tripoly, où j'ay été malade plus de six mois entiers, & je suis encore si foible de cette maladie, que j'ay beaucoup de peine à en revenir: mais comme mon heure de sortir de ce monde approche, j'ay cette devotion avant de mourir, de rendre visite aux tombeaux de nos Saints qui sont dans vôtre païs, & c'est pour faire ce voyage que vous me voyez icy.

Les Pelerins qui étoient demeurez en extase de m'avoir entendu parler de la sorte, me crûrent pour lors pour le plus grand de leurs Saints, à cause que je leur avois dit que j'allois ainsi errant pour fuïr les honneurs du monde, dont les autres avoient fait tant de cas. Ils

se jetterent

ſe jetterent à mes pieds pour me les baiſer, mais comme je leur défendis de le faire, ils ne paſſerent pas plus avant : aprés que nous eûmes bien ſoupé, nous fîmes tous la Sala enſemble, & enſuite on ſe repoſa.

L'Alcayde ſe tint fort honoré de me mettre coucher à ſes côtez ſur un matelars, & comme les quatre nuits precedentes j'avois couché ſur la dure, je repoſay pendant celle-cy admirablement bien. Le lendemain je pris un Chameau, ſur lequel je cheminay toûjours avec eux, honoré, chery & reſpecté, juſqu'à ce que nous arrivâmes à Tafilet: en cheminant je ne les entretenois que des grandeurs de Dieu, des œuvres de la creation, & de pluſieurs choſes fort édifiantes & fort ſpirituelles. Quand nous fûmes proche de cette Ville, l'Alcayde Mouſa qui en étoit Vice-Roy nous vint recevoir accompagné de ſes Gardes, il nous mena au Palais pour y faire nos prieres pour la proſperité du Roy, en ſuite deſquelles (comme on luy avoit dit qui j'étois) il me baiſa la main, & me demanda le Barqua, qui étoit ma benediction, que je luy donnay volontiers.

Son arrivée à Tafilet, & sa maladie.

Comme j'étois fatigué du chemin à cause du mauvais pas du Chameau, je tombay malade d'une dissenterie, pendant laquelle je fus sollicité par les soins du Vice-Roy, & par ceux des Pelerins qui étoient restez dans la Ville, en sorte que je ne pouvois rien desirer de plus. Lorsque je me portay un peu mieux je la voulus quitter pour me retirer à plus de demie-lieuë parmy les Palmiers, afin d'éviter la foule qui m'environnoit toûjours. Et parce que les années precedentes les Palmiers avoient donné peu de fruit au quartier où je m'étois retiré, & que celle que j'y restay ils furent chargez de Dattes en abondance, les Arabes crûrent que quelque vertu secrette qui étoit en moy avoit operé ce miracle. On vint en foule de tous côtez pour m'en remercier, les Cherifs & les Checqs du païs se firent honneur de me visiter, & de me mener plusieurs fois dans leurs Châteaux pour y benir leurs Familles: Mais comme la haute reputation de Sainteté où j'étois pouvoit avoir d'autres suites si j'étois découvert, lorsque je me vis en parfaite santé je me mis en chemin pour aller à Maroc,

afin d'aller en ſuite dans l'une des Places Chrétiennes qui ſont ſur la côte. Il y a bien deux mois que je ſuis hors de Tafilet, j'ay paſſé chez les Peuples de Loudega, de Gueriſy, de Sedrat, de Ferquela, d'Hadet, de Mougouna, de Magarant, & chez les autres qui habitent l'Atlas où nous ſommes.

L'Eſpagnol qui n'avoit pas dit un ſeul mot pendant tout ce diſcours, ravy des choſes qu'il venoit d'entendre, embraſſa derechef nôtre Morabite, & comme la nuit s'approchoit il le mena ſouper chez luy : Ils s'entretinrent durant le repas des avantures de l'Eſpagnol, qui ne ſont pas aſſez conſiderables pour en faire mention en ce lieu. Et aprés qu'il fut finy, l'Eſpagnol pour ôter l'ombrage qu'on en pourroit prendre s'il reſtoit avec luy, il l'envoya coucher chez un Barbare de ſes amis, au logis duquel il reſta trois jours. Le quatriéme le Morabite retourna au Moulin, pour demander à l'Eſpagnol s'il le vouloit ſuivre, Sebaſtien ainſi s'appelloit-il, qui ne meditoit autre choſe depuis ſix mois, rencontrant un ſi bon guide, promit de l'accompagner; & il le pria de l'attendre la nuit

ſuivante ſur le chemin de Guilaôa, dans un lieu qu'il luy indiqua. Aprés qu'il fut ſorty, Sebaſtien fit ſes proviſions de Beurre, de Farine, d'Amendes & de Figues qu'il mit dans une peau de Bouc, & voyant le temps propre pour partir, il fut trouver le Morabite ; ils s'embraſſerent encor aprés avoir fait leurs prieres, pour implorer un bon voyage : & lors qu'il fut vers le point du jour ils entrerent dans Guilaôa, qui ſont les Montagnes les plus proches de Maroc.

Ils cheminerent tout le jour ſuivant, rencontrant pluſieurs Barbares qui leur firent mille civilitez : ſur le ſoir ils ſe retirerent ſous des Pins auprés d'une fontaine, & leur ſoupé étant preparé, un Barbare ſurvint qui s'approcha d'eux, & leur dit, *cela ma-allicum*, qui eſt un compliment que les Maures ſe font lors qu'ils ſe rencontrent, qui veut dire, Dieu garde de mal tous les fideles, le Morabite luy en fit un autre, en luy répondant, *qui finta auchallec ajay-tacoul.* Le Barbare qui voyoit qu'en luy demandant comme il ſe portoit, on le prioit de manger, le remercia, en diſant, *auchallec alla atte-cum ſaba.* Le

Morabite continüa à le prier, & le Barbare ne le voulant pas faire pour la veneration qu'il luy portoit, s'y vid obligé, voyant qu'il se mettoit en colere, & luy disoit ces paroles outrageuses. *Liache a Ben-queleb mangleichy tacoul mannan alinan l'hibоude, coulla alla barque bouc*, qui étoit autant dire ; Pourquoy fils de chien, ne t'assied-tu pas pour manger avec nous ? Sommes nous des Juifs ? & si tu le crois ainsi, que Dieu brûle ton pere.

Pendant le repas, le Morabite s'enquit du Barbare d'où il venoit, & quelles nouvelles il apportoit ; celuy-cy luy répondit que c'étoit de Maroc, où Mouley Hamet Meheres qui en étoit Roy y prenoit ses divertissemens, pendant que le Roy de Fez son oncle battoit la campagne, où il manquoit de toutes choses, & qu'on l'avoit voulu assassiner depuis peu. Aprés le repas, le Morabite le congedia, & dit en suite à son camarade, que lors qu'il étoit à Grenade, il avoit vû dans le Palais de l'Alainbre, plusieurs inscriptions, qui loüoient fort la Ville, le Palais & les Jardins de Maroc ; & que puisqu'ils étoient tous portez sur les lieux, il se

roit bien aise de les voir avant que d'en sortir, vû que ç'a avoit été sa premiere intention à la sortie de Tafilet : Sebastien s'y accorda, & ils se mirent en suite à l'abry de quelques Rochers pour y passer la nuit.

Le lendemain ils traverserent les Montagnes, & deux jours aprés du matin ils arriverent à Maroc. Comme ils entroient dans la Ville, certains Barbares de Zaïmby qui étoient venus servir le Roy de Maroc, & qui étoient au Corps-de-garde de la Porte sous laquelle ils passoient, reconnurent l'Espagnol, & l'appellerent par son nom. Sebastien, luy dirent-ils, *Materoües*, qui étoit luy demander comment il se portoit en leur langue, car elle est toute differente de celle des Arabes: l'Espagnol fit le sourd : & voulut passer outre sans leur répondre : *Sahaby*, luy dit un Arabe qui l'arrêta par le bras, *liache mant'quelem-chy, achandec.* Mon amy, pourquoy passes-tu sans nous parler. Et un Barbare le regardant de plus prés, il appella ses compagnons, & leur dit : *Ajay chouff Romain dienna* : tous les autres accoururent pour le voir, & se dirent les uns aux autres.

voilà nôtre Chrétien. Comme Sebastien faisoit semblant de ne les pas connoître, le Morabite voyant qu'ils le retenoient toûjours, & ne le vouloient pas laisser passer, leur fit quelques menaces : mais comme ordinairement chez toutes les Nations les Soldats sont les moins religieux ; ceux cy ne firent aucun scrupule de se saisir du Morabite & de l'Espagnol, & de les mener devant le Cady. Ils dirent à ce Chef de la Justice de la Loy qu'ils connoissoient ce Chrétien (en parlant de l'Espagnol) qui appartenoit au Checq de Zaimby : mais à cause que le Morabite le défendoit, il vouloit passer pour Maure. Que ce Morabite étoit sans doute quelque *baueche*, ou larron de Chrétiens, qui les alloit chercher pour les mettre en liberté : & afin de passer par tout sans contredit, il s'étoit revêtu de cet habit, pour lequel tous les Mahometans avoient une extrême veneration. Le Morabite prenant la parole se défendit courageusement ; & à cause qu'ils parloient tres-bien tous deux l'Arabe, & qu'ils se disoient du Levant ; le Cady demeura long-temps incertain sur ce qu'il prononceroit,

d'autant plus que le Morabite luy avoit dit tant de raisons, qu'il étoit venu au bout de son rôlle.

Un Soldat voyant l'incertitude du Cady, luy dit, afin que personne ne fut trompé, qu'il alloit voir s'ils étoient circoncis : que s'ils l'étoient, il leur falloit donner quelque argent pour les conduire, mais que s'ils ne l'étoient pas qu'ils étoient des Chrétiens qu'il falloit donner au Roy à qui ils appartenoient. Le Cady suivit ce conseil, & commanda de les visiter sur le champ; ils s'en voulurent défendre, mais il le fallut malgré qu'ils en eussent : Aprés avoir été reconnus, le Cady ne put s'empêcher de rire, & les mena luy-même à Mouley Hamet, pour luy faire le recit de tout ce qui s'étoit passé. Lorsque ce Prince les vid ainsi travestis, il ne put s'empêcher de plaindre leur malheur, & particulierement celuy du Morabite.

Sa secon captivité arrivée à Maroc.

Aprés qu'il luy eut raconté tout ce qui luy étoit arrivé depuis Tripoly, dans la compagnie des Pelerins de la Méque, Mouley Hamet luy promit que s'il étoit vainqueur de son oncle il luy donneroit liberté : Et cependant

il les mit au ſervice de ſon Ecurie, & en ſuite à la porte du Serrail. Ils firent cet office pendant que dura le Siege de Maroc, & aprés que le Roy de Fez s'en fut rendu le Maître il les fit Canonniers, & les mit avec les autres Chrétiens de ſon Artillerie. Le Morabite qu'on appelloit Pedro le Gaſcon, fut tenté de prendre la fuite, mais comme Dom Raphaël de Veras la prit le premier, il fut preſque toûjours enchaîné avec les autres. Eſtant arrivé à Miquénes il tomba malade du même mal qu'il avoit eu à Tafilet, qui luy dura ſix mois entiers, pendant leſquels il fut occupé à broyer des couleurs avec les Maîtres que je ſervois.

Ce fut pendant ce temps que j'appris auſſi de luy-même tout ce que je viens de reciter, & nos Maîtres à qui il le raconta auſſi, en penſerent enrager de dépit, dautant qu'il s'en rencontra un d'entr'eux qui avoit été de ceux qui luy avoient fait tant d'honneur depuis Tripoly juſqu'à Tafilet ; mais comme ce recit avoit été premierement fait en Zaimby avec l'Eſpagnol, j'ay crû qu'il étoit plus à propos de faire parler le Morabite avec

luy, que non pas à moy-même.

Sa fuite à Tanger & sa Mort.

Aprés qu'il fut bien guery de sa maladie, il fut mis aux travaux des murailles d'un Château qu'on faisoit hors celuy où nous demeurions, à la portée du Canon. Comme ce travail étoit extrémement rude pour luy, & qu'il ne luy plaisoit pas; il resolut de se sauver. Un soir que le Roy les faisoit travailler fort tard à porter du bois hors de son jardin, qui en est tout proche, il executa son dessein aprés que chacun luy eut donné un morceau de pain, & avec le peu qu'il en put avoir il se mit en routte, & arriva heureusement à Tanger au bout de huit jours, mais je crois qu'il ne passa pas outre, car un Soldat Irlandois de la Garnison qui étoit yvre, tirant son Mousquet, luy mit sans y penser deux balles dans une épaule. Celuy qui nous conta cette nouvelle, qui étoit un Deserteur de Tanger, nous dit qu'il ne sçavoit pas s'il en étoit mort, mais qu'on desesperoit de sa vie, lors qu'on luy avoit mis le premier appareil. Si cela est vray comme il peut estre, c'est avoir eu bien du malheur à la fin de tant de disgraces; & aprés avoir souffert bien des maux,

pour joüir peu de temps d'un bien qu'il avoit eu tât de peine à recouvrer. Cette histoire aussi bien comme toutes celles qui suivent, n'ont esté inserées dans cette Relation que pour delasser l'esprit du Lecteur, des horreurs & des cruautez qu'il a leus dans les Chapitres precedents.

CHAPITRE XII.

Histoire de Dom Louis Gonsalez Portuguais, qui a demeuré trente années Captif.

DOM LOUIS étoit de ces illustres Fidalgues, que les Roys de Portugal honorent de l'ordre de Christ, pour les perils où ils s'exposent dans les Places qu'ils possedent sur les côtes d'Affrique. Il étoit natif & issu de ceux qui conquirent Tanger, où il exerçoit la charge d'Alferez Major, ou Enseigne Colonel de la Cavalerie de cette Place. Un matin que c'étoit à son tour d'aller poser les Sentinelles hors de la ville; il sortit avec trois Cavaliers, qu'il plaça aux lieux ordinaires, il voulut ensuite

égayer son Cheval, qui l'écarta un peu plus loin qu'il ne devoit aller, & comme il faisoit un peu de brouillard, il n'aperçut pas une embuscade de Maures, qui luy tirerent un coup de fusil qui tua son Cheval. Au mesme instant qu'ils le virent tomber en terre, ils coururent sur luy, le saisirent, puis ils le lierent & le garoterent bien, & dans la compagnie de quatre Arabes, ils l'envoyerent à Alcassar.

Mahamet l'Ayachy, commandoit dans cette ville, & dans toutes les Algarbes pour le Ben-Bucar, qui regnoit alors seul dans ces Provinces, & quasi dans tout le Royaume de Fez. Aprés avoir bien vétu Dom Louis, il l'envoya aux Zaoüias où demeuroit son Prince pour luy en faire un present.

Dom Louis rencontra à son arrivée un Portugais natif de Coimbra, appellé Francisco Albares, qui étoit le Directeur des grains du Ben-Bucar, Ils firent amitié ensemble, & par son moyen il trouva sa captivité plus douce qu'il n'auroit pas fait. Francisco étoit aymé du Prince qui étoit fort humain, & qui luy donnoit toute liberté, d'aller & de venir seul où bon luy sembloit

il menoit Dom Louis à la chasse dans les Montagnes, visiter les Checqs ou Seigneurs du païs, chez lesquels ils étoient bien souvent trois & quatre jours sans retourner au Palais. Comme il n'étoit agé que de vingt cinq ans, & d'ailleurs qu'il avoit bonne mine, la Fille du Checq des montagnes d'Urica à sa premier veuë, commença d'avoir de la bienveillance pour luy. Pendant qu'il fut chez son Pere, elle luy fit connoistre par ses regards affectez, qu'il ne luy étoit pas indifferent ; & lors qu'il fut prest à partir pour s'en retourner, elle luy parla en secret & luy donna une tres-belle écharpe de soye verte du prix de douze écus, en le priant de la conserver en memoire du bien qu'elle luy souhaittoit.

Dom Louis la remercia fort civilement & fort galamment, & la pria de croire qu'il avoit un cœur qui n'étoit pas assez ingrat, pour oublier de si singulieres faveurs. Au bout de quelques mois ; Dom Louis qui pensoit toûjours à la belle de l'écharpe, & qui en avoit encore receu tout recemment quelques presens de fruits, persuada Francisco d'y retourner ensemble, mais

avant de partir il voulut luy porter un present en échange des siens. Pour cét effet il parla à quelques Juifs qui avoient des correspondances à Salé, lesquels luy firent venir un Miroir assez beau, quatre grands Peignes d'yvoire, deux étuits à Ciseaux fins, avec trois Chemises de toile d'Hollande. Estant retourné vers sa belle avec Francisco, ils furent mieux receus que la premiere fois du Checq & de sa famille. Nostre Chevalier Portugais donna au Checq & à sa femme deux des chemises ; chacun un peigne à deux de leurs fils, & le reste à la fille, & dés le lendemain matin Francisco, le Checq & ses fils, allerent à la chasse aprés avoir déjeûné.

Dom Louis qui avoit esté ataqué la nuit d'une violente colique, fut bien aise d'être exempt de suivre les autres, de demeurer au logis avec la Mere & la Fille, qui luy tinrent bonne compagnie, aprés l'avoir remercié de ses presens, elles luy témoignerent quelles avoient un regret tres-sensible de le voir engagé dans une Religion, qui les empéchoit de luy donner des preuves plus amples de leur bienveillance, que s'il vouloit l'abandonner pour em-

brasser la leur, que la fille qui étoit un des meilleurs party du païs, deviendroit son épouse. Dom Louis leur répondit avec tous les témoignages de reconnoissances possibles, en s'excusant sur le changement de sa Religion, il leur dit que rien n'égaloit son affection pour la fille; & qu'il seroit toûjours prest de la luy faire connoistre lors qu'elle en voudroit avoir quelques preuves qui fussent plus convaincantes. Ce discours ne les contentant pas trop, on passa à d'autres matieres on s'entretint tout le reste du jour de la façon de vivre des Femmes de l'Europe, dont la fille du Checq aprouva fort les libertez, mais la nuit & le retour de ceux qui étoient allez à la chasse, rompit la conversation.

Le jour suivant Francisco dit au Checq, qu'il vouloit aller voir un autre Checq, qui demeuroit à trois lieuës d'Vrica. Aprés avoir bien déjeuné il leur donna le plus jeune de ses fils pour les accompagner. S'estant mis en chemin avec leurs Fusils, ils avoient déja fait plus d'une lieuë, lors que Dom Louis apercceut quelques Sangliers, qui paissoient sur un Côteau,

il alla à leur suitte, & quand il en fut tout proche & prest de les tirer: Il aperçut sous un Rocher, qui étoit sur le bord d'une petite Riviere (qui étoit mitoyenne entre luy & les Sangliers), une grande Lionne qui donnoit à tetter à trois jeunes Lionceaux. La Lionne ayant aperçu Dom Louis, commença à rugir & à quitter ses petits pour courir aprés luy: Mais il fut assez diligent pour gagner une Coline, où il monta sur un Arbre qu'il y trouva fort à propos. La Lionne arriva sous l'Arbre presque au même temps qu'il venoit d'y monter; Elle s'assit au pied de cét Arbre en poussant des rugissemens effroyables, qui firent croire aux deux autres qu'elle devoroit leur Compagnon. C'est pourquoy sans s'en informer davantage ils l'abandonnerent pour s'en retourner d'où ils estoient venus.

Cependant Dom Louis qui étoit en balance s'il tireroit sur la Lionne, où s'il attendroit qu'elle se retirât d'elle-mesme, s'y resolut enfin; Il mit trois Balles dans son Fusil, qu'il tira sur elle & luy rompit les reins. Cette bête se sentant blessée, redoub'a ses rugissemens: & Dom Louis luy mit dere-

chef trois Balles dans la teste qui la firent tomber. Voyant qu'elle avoit perdu tout son Sang, & qu'il y avoit fort lontemps qu'elle ne remuoit plus, il crut qu'elle étoit morte, & décendant de l'Arbre afin de s'en aller, comme elle avoit encore de la vie: Elle allongea une griffe qui le prit par un pied, & le fit tomber par terre. Elle luy déchira toute la Jambe jusqu'à l'os, dont il luy resta de profondes cicatrices que j'ay veuës, & s'il ne s'étoit relevé promptement, & qu'il eût donné le temps à la Lionne de l'attirer à elle. Cette Bête farouche l'auroit devoré, encore qu'elle eût les reins rompus & la tête toute fracassée. Il banda sa playe avec un mouchoir, & appella ses Compagnons pour le secourir, mais ils s'en étoient allez, dautant qu'ils avoient cru qu'il avoit été devoré. Le Checq fut fort fâché de cette disgrace, & sa Fille en parut inconsolable, cachant sa douleur sur le ressentiment que le Ben-Bucar pourroit avoir de cet accident.

Dom Louis voyant qu'ils l'avoient abandonné, il marcha vers le lieu d'où il croyoit estre venu: Mais c'étoit tou-

te une autre route, au bout de laquelle il trouva trois chemins differens. Si bien que ne sçachant lequel prendre, & ne pouvant pas marcher plus loin; il se reposa en ce lieu, en attendant que quelque Barbare passât pour le mener à Urica. Il resta toute la journée sans voir personne, excepté vers le soir; qu'une Cafile d'Arabes de Tafilet, qui retournoit en son Païs, l'ayant fait monter sur un Chameau, l'emmena avec elle, quoy qu'il dit qu'il étoit au Prince Ben-Bucar, dont les Maures le presenterent à Mouley Cherif Roy de ce Royaume.

Description de Tafilet.

Puis que nous voicy à Tafilet, je croy qu'on ne trouvera pas mauvais que je m'éloigne un peu de mon sujet, pour en dire quelque chose, comme j'ay commencé de faire des autres lieux dont j'ay déja parlé. La ville est bâtie sur le fleuve du même nom, qui le donne aussi à tout le païs. Elle est dans la Province connuë anciennement sous le nom de Belidulgerid : Elle n'est pas de grande importance, & a plus la mine d'une de nos grandes Bourgades, que d'une ville Royalle. Ses Murs sont quasi tout en ruine de mesme que le

Palais des Roys. Son terroir eſt infertile pour les Semences, il n'y vient qu'un peu d'orge, qu'on y ſeme dans le temps des pluyes. Il y a grande quantité de Palmiers, qui donnent de bonnes Dattes, & les bords du fleuve ſont couverts de Foreſts de ces Arbres. Lorſque les Mâles ſont fleuris, les Maures prennent de cette fleur & la portent au ſommet des Femelles où ils l'antent & s'ils ne le faiſoient pas, ces Palmiers ne donneroient point de fruits. Les Provinces qui en dépendent ſont Sara, Dras, & Toüet : avec les peuples qui habitent au pied des Montagnes d'Atlas ſur les Rivieres de Ferquela, de Guerizi, de Touguedout, de Sodrat, de Mougouna, d'Hadet, de Toudega, & de Sagaro. Il y a quantité de Châteaux dans ce Païs, où ſe retirent les Cherifs qui en ſont les Seigneurs. les Chameaux & les Aûtruches, ſervent d'aliment aux Arabes, de même que leurs Dattes, & les chaleurs du Soleil y ſont exceſſives en toutes ſaiſons excepté lors qu'il y pleut.

L'Eau qui y eſt tres-rare fait que les habitans boivent, la plus part du lait de Chameaux. Ils ſont vaillants &

hauts à la main, de haute taille, secs & bazanez. Ce Païs est le lieu originaire de Mouley Archy, & de Mouley Seméin son frere Roy de Fez & de Maroc qui reigne aujourd'huy : lequel en est aussi souverain, & où il a estably pour Vice-Roy, Mouley Meherez l'aîné de ses fils.

Pour revenir à Dom Louis Mouley Cherif, au lieu de sçavoir gré aux Arabes de leur present : trouva mauvais qu'ils eussent dérobé un Esclave, qui appartenoit à Ben-Bucar, il commanda aussi-tôt de le mettre prisonnier, & qu'il fût renvoyé à son Maître. Mais les Princes ses fils qui n'avoient point d'Esclaves Chrétiens, qui voyoient que celuy cy étoit fort bien fait : conjurerent leur Pere de le retenir & d'envoyer à Ben-Bucar un present de Dattes en échanges de Dom Louis, ce qu'il fit pour leur complaire. Comme chacun d'eux le vouloit avoir pour son service. Mouley Cherif les fit tous tirer au sort, Et Mouley Seméin & Heusenin le plus jeune de tous, n'étant alors agé que de trois ans l'emporta sur ses autres freres.

Nostre Esclave qui l'avoit continuellement dans ses bras, gagna peu à

peu l'affection de ce petit Prince, & elle s'augmenta tellement à mesure qu'il crut en age, qu'il le vouloit toûjours avoir à sa suite. Estant devenu plus grand, il obtint de son Pere, que les Juifs de Tafilet donneroient à Dom Louis tout ce qu'il auroit besoin, & même fit faire deffence par toute la ville, qu'aucun habitant n'eût à luy rien dire, ny luy faire le moindre déplaisir. Aprés la mort de Mouley Cherif, Mouley Mahamet, qui luy succeda, l'ôta au Prince son frere pour le faire servir dans son Ecurie, où pendant le temps qu'il y demeura, il vid les deux rebellions que Mouley Archy fit contre le Roy son frere qui étoit son aîné. La mort de ses Confederez qui eurent les jarets coupez, furent traînez ensuite à la queüe de quelques Mules; avec la rupture de la derniere prison de ce Prince.

Mouley Archy aprés la mort du Roy son frere s'étant emparé des Royaumes de Tafilet & de Fez, donna nostre Esclave à Mouley Aran son aîné, qu'il laissa pour Vice-Roy dans Tafilet, & quoy que Mouley Seméin son cadet

qu'il emmenoit avec luy, fit tout son possible pour l'avoir à sa suite, il ne le pût jamais obtenir. Et pour le contenter le Roy luy dit, qu'ils alloient dans un païs où les Chrétiens n'étoient pas rares, & qu'il luy en donneroit plusieurs autres tous jeunes. Mouley Aran employa Dom Louis au service du Serrail, ou dés lors il commença de luy laisser croître la Barbe, laquelle étant devenuë assez grande & commençant déja à blanchir, les Arabes de la Campagne qui le rencontroient vétu à la mode du païs, le prenant pour un Morabitte, quand il alloit par les chemins; s'approchoient de luy, luy baisoient les mains & les pieds, en luy demandant sa benediction ce que Dom Louis ne leur refusoit pas lors qu'il les rencontroit seul à seul.

Il demeura en cet état, jusqu'à l'arrivée de Mouley Seméin à Tafilet, où Dom Louis ayant sçeu les nouvelles de son approche, il fut deux journées de chemin au devant de luy. Si tôt que le Roy l'aperçut venir il le fit approcher de sa personne, luy mit la main sur la teste pour marque de son amitié: Et luy demanda ensuite des

nouvelles de sa santé, & s'il étoit encore Chrétien. Dom Louis qui ne manquoit pas d'esprit, luy répondit que sa santé estoit tres-bonne, mais s'il luy plaisoit il la pouvoit rendre meilleure en luy donnant la liberté, afin qu'il pût aller dans son païs, professer plus saintement la Religion qu'il avoit conservée tant de temps dans le sien. Le Roy s'étant mis à soûrire luy fit donner vingt ducats d'or, & luy dit d'aller attendre son retour à Miquénes, où aprés qu'il y seroit arrivé, il reconnoîtroit les services qu'il luy avoit rendus dans sa jeunesse, en l'envoyant finir ses jours dans son païs. De fait le Roy ne manqua pas de luy tenir parolle, & luy donna la liberté, la trentiéme année de son esclavage; & parce qu'il vint à Miquénes où il demeura avec les autres Esclaves de sa nation, j'appris de luy mesme, tout ce que je viens de raconter.



CHAPITRE XIII.

Du Commerce galand d'un Esclave françois, & d'une Dame de Salé.

LES femmes Affriquaines, sont la plûpart dans l'ame fort peu chastes, ce qui procede tant de leur temperament, que de ce qu'elles n'ont qu'un mary à plusieurs. Neantmoins il leur est assez mal aisé d'avoir aucun commerce avec des Mahometans. Dautant que les hommes qui sont extremement jaloux, & qui ne leur permettent gueres de sortir les en empêchent, mais elles ne trouvent pas la même difficulté avec les Esclaves, dont leur mary se deffient beaucoup moins, soit qu'elles leur persuadent d'ordinaire que les Chrétiens sont aveugles ; soit qu'ils croyent que le feu qui est le suplice des Chrétiens trouvez avec des Mahometanes soit assez capable de donner de la crainte aux Captifs, & de les empêcher de songer à leur faire une injure qui peut avoir de si funestes suites pour eux. Ainsi ils prennent mille precau-

tions

tions d'un côté, & negligent d'en prendre de l'autre, & se donnent beaucoup de peines, pour se garder des pieges les moins perilleux pour se prendre à ceux qu'il leur est le plus facile d'éviter : cette histoire fera connoître ce que je dis.

Mahamet le Mararchy, qui étoit l'un des principaux de Salé, où il exerçoit quand j'y étois la charge d'escrivain, ou de Secretaire du Roy pour le fait de la Marine, avoit une fille extremement belle appellée Fatma qui étoit mariée avec Mahamet Abdala Tonsy, tres-riche bourgeois de la même ville. Cette femme étoit d'une complexion tres-amoureuse, & dés auparavant son mariage, elle avoit fait tout ce qu'elle avoit peu pour seduire un jeune Capitaine Gascon fort bien fait, qui étoit esclave chez son Pere, mais le Captif s'étant trouvé d'une vertu à l'espreuve de ses attaques, & ayant été racheté peu de temps aprés; Fatma n'en devint pas plus sage, & quoy qu'on luy eût donné un mary, elle conserva toûjours le penchant qu'elle avoit à la débauche.

Il est vray que Tonsy ne contribuoit pas peu à l'entretenir, c'étoit un hom-

me fort doux, & qui luy accordoit tout ce qu'elle luy demandoit, mais au reste, qui aimoit fort les garçons & le vin, dont il avoit chez luy une secrette provision, preferant les plaisirs défendus par la Loy, à ceux qu'il pouvoit legitimement goûter avec une femme.

Fatma en devint si melancholique, & si triste, qu'elle tomba dans une maladie languissante, dont on croyoit qu'elle mouroit; neantmoins avec les remedes que luy donna un Chirurgien François qui étoit Esclave de Cantillo Reys beaufrere de son mary, & qu'on avoit appellé à sa guerison, à cause des preuves qu'il avoit déja données en plusieurs rencontres de son sçavoir & de son experience, elle recouvra parfaitement sa santé. Le Chirurgien étoit un jeune homme fort bien fait, qui auroit été capable de plaire à une femme moins susceptible d'amour que Fatma; ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne fut pas long-temps sans en couvoir pour luy.

Un jour qu'il étoit venu voir comment elle se portoit, & si elle ne sentoit plus aucun reste de sa ma-

ladie ; elle luy découvrit sa passion en ces termes : Pierre, luy dit-elle (car en Barbarie on appelle tous les Esclaves par leur nom de baptême ;) je vous ay de si grandes obligations, que je ne crois pas pouvoir jamais dignement les reconnoître : je ne vous dois pas moins que la vie, & sans vôtre assistance il n'y ā point de doute que je n'aurois pû surmonter la langueur qui me consumoit : je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de payer un si grand service ; mais quand j'aurois dequoy vous combler de richesses, je ne ferois pas encore assez pour vous, en vous donnant tout ce que je posséderois : je ne vois qu'un moyen de m'en acquiter, qui est de vous consacrer une vie que vous m'avez conservée, & de me donner moy-même à vous : Ne vous étonnez pas de cette declaration, mes yeux vous ont déja pû instruire de mon amour, si vous avez voulu les entendre ; mais comme vous ne m'avez point fait connoître que vous comprissiez leur langage, je n'ay pas voulu demeurer plus long-temps sans vous confirmer par mes paroles ce que vous ont dit mes regards, & sans vous prier de me faire

ſçavoir vôtre ſentiment ; & ſi vous n'êtes pas dans le deſſein de répondre à ma paſſion, il y en a beaucoup dans cette Ville qui acheteroient bien cherement ce qui s'offre à vous, ſans que vous y penſiez ; Parlez donc, & me donnez lieu par vôtre réponſe de ne point démentir l'eſtime que j'ay conceuë pour vous.

Le Captif qui effectivement avoit déja preſſenti quelque choſe de l'amour de Fatma, ne laiſſa pas d'être fort ſurpris de ſon diſcours, & balança aſſez long-temps ſur ce qu'il devoit luy répondre : d'un côté le peril où il alloit s'expoſer le retenoit, & de l'autre, les appas d'une jeune femme qui s'offroit à luy d'elle-même, le ſollicitoit fort à ſe ſervir de l'occaſion. Enfin la crainte étant la plus foible, il ſe reſolut de complaire à Fatma : Madame, luy dit-il, c'eſt avec trop de bonté que vous exagerez le peu que j'ay fait pour vous, j'en ſuis trop bien payé par le plaiſir qu'il y a de rendre ſervice aux perſonnes de vôtre beauté & de vôtre merite : mais c'eſt vous, qui par les faveurs que vous me faites, & par les ſentimens que vous avez pour moy, me jet-

tez dans la derniere confusion, & me mettez dans l'impuissance de trouver seulement des paroles pour vous marquer ma reconnoissance. Tout ce que je puis vous dire, c'est que sous l'habit d'un Esclave, j'ay le discernement d'un homme libre, & que je sçay assez connoître le prix des choses pour ne pas refuser des offres aussi avantageuses que celles que vous voulez bien me faire: je sçay que je n'en suis pas digne, mais je tâcheray de suppléer par mon respect & par mon zele à ce qui me manque d'ailleurs; disposez donc, Madame, de moy & de ma vie.

Ce fut assez pour conclure le marché de ces deux Amans, & depuis ce jour Fatma s'abandonna entierement à cet Esclave, il la venoit voir fort souvent, dautant que Tonsy qui avoit de l'affection pour luy à cause qu'il avoit guery sa femme, ne trouvoit point à redire à ses visites, qu'il faisoit d'ordinaire quand le Maure ètoit à la Ville. Le mary assez commode n'en auroit peut-être jamais pris d'ombrage, si quelques Juifs qui tenoient leur boutique proche de sa maison, & qui y voyoient aller l'Esclave presque tous

les jours, ne luy eussent inspiré de la jalousie, & ne l'avoient averty que toutes les fois que Pierre étoit chez luy, une Noire esclave de sa femme ne manquoit jamais de venir sur la porte comme pour y faire le guet. Cela fit que le lendemain Tonsy au lieu d'aller à son negoce comme il avoit accoûtumé, il se cacha dans un Cabinet qui n'étoit separé de la chambre de sa femme que par une cloison d'ais au travers des entredeux, desquels on pouvoit voir ce qu'on y faisoit : mais la Noire qui étoit complice du crime de sa maîtresse, ayant entendu quelque bruit dans ce lieu, & se doutant de ce que c'étoit, en avertit promptement Fatma.

Quand l'Esclave entra au logis, au lieu de luy parler comme à l'ordinaire, Fatma luy dit qu'elle le remercioit du soin qu'il prenoit de la venir voir, mais qu'elle avoit peur qu'à la fin son mary ne le trouvant mauvais, n'entrât en soupçon de sa conduite, & qu'il l'obligeroit infiniment de ne plus venit la voir qu'on ne l'envoyât querir ; que ce qu'elle luy devoit, faisoit qu'elle avoit peine à luy faire cette priere, mais que c'étoit malgré elle, & pour

ne point donner lieu de mécontentement à un mary qu'elle avoit sujet d'aimer uniquement ; l'Esclave qu'un clin d'œil avoit d'abord averty de la feinte, répondit comme l'exigeoit le discours qu'on venoit de luy faire, & sortit aussi-tôt de la chambre : Dés que Tonsy le vid party de sa maison il ouvrit la porte du cabinet où il s'étoit effectivement caché, & se jettant au col de Fatma ; ah ma chere femme, luy dit-il, pardonne moy si j'ay douté de ton honnêteté : quelques personnes promptes à mal juger de tout, m'ont voulu faire croire que les frequentes visites de Pierre ne se faisoient pas sans dessein, & je me suis caché comme tu viens de voir pour mieux m'en éclaircir : je suis à cette heure convaincu de ta fidelité, & l'Esclave peut venir icy desormais tant qu'il te plaira sans que j'en aye de la jalousie. Il ajoûta plusieurs autres discours fort tendres & fort passionez pour adoucir l'esprit de sa femme, qui vouloit paroître en colere de ce qu'il avoit douté de sa vertu, & qui feignit de ne s'appaiser qu'avec peine.

Deux jours aprés elle compta tout à l'Esclave, lequel ayant aussi sçû le nom

des Juifs qui l'avoient fait ſoubçonner à Tonſy, reſolut de s'en venger de la maniere que je vais dire. Il pria Cantillo ſon Patron de trouver bon qu'il prit quelques riches meubles chez luy, & qu'il luy permît de les porter vendre à ces Juifs, qu'enſuite il l'accuſeroit de ce vol, & qu'il indiqueroit ceux entre les mains deſquels il l'auroit mis. Que Cantillo s'en plaignant auſſi-toſt au Gouverneur, les Receleurs ſeroient condamnez à des bâtonnades, & à payer une groſſe amende. Il avoüa à ſon Patron que ces Juifs luy avoient fait une piece dont il deſiroit ſe venger par ce moyen; Cantillo s'étant accordé à tout ce qu'il luy demanda, & les Juifs s'étans trouvez ſaiſis de ce qu'on diſoit avoir été dérobé: ils reçûrent deux cens bâtonnades, payerent chacun cent écus d'amende, & furent outre cela envoyez pour trois mois en priſon. C'eſt ainſi qu'ils furent punis d'avoir voulu troubler les plaiſirs de l'Eſclave & de ſa Maîtreſſe, leſquels perſevererent toûjours dans leur commerce amoureux juſqu'en l'année 1678. que l'un & l'autre moururent de la peſte.

CHAPITRE XIV.

Histoire de Dom Raphaël de Veras Gentilhomme Espagnol Captif.

DOM Raphaël est natif de la fameuse ville de Tollede, où son Pere qui étoit tres-noble, exerça trois diverses fois la Charge de Corregidor : mais à cause d'un different qu'il eut un jour avec le Marquis d'Aytona, & que quelques nuits aprés l'un des fils du Marquis fut assassiné, il accusa de ce meurtre Dom Loüis de Veras pere de Dom Raphaël, lequel pour s'en justifier dépensa tout son bien, & mourut dans une prison.

Aprés son deceds, Dom Raphaël qui étoit demeuré orphelin à l'âge de quinze ans, fut offrir son service au Cardinal d'Aragon Archevêque de Tollede, qui l'accepta pour l'un de ses Pages : il se rendit si galand & si aimable, qu'un jour que le Cardinal fut à la Cour de Madrid, la Princesse d'Aragon épouse de Dom Pedro frere du Cardinal le luy demanda, ce qu'il ne luy voulut pas refuser.

Dom Raphaël n'avoit d'autre occupation auprés de cette Princesse qu'à faire des messages chez les grands de la Cour, dont il s'acquitoit si galamment, & avec tant de vivacité, que toutes les Dames admiroient son esprit, qui desiroient toutes le pouvoir ravir à la Princesse pour l'avoir toûjours auprés d'elles, tant sa conversation étoit charmante, & leur étoit agreable. Ayant repris les exercices qu'il avoit commencez à Tollede, il s'y perfectionna tellement, qu'il sçut en peu de temps la Musique, jouër de la Harpe, & des autres Instrumens à quoy la Noblesse s'occupe ordinairement, & à danser avec tant de perfection, qu'il charmoit tous ceux qui le voyoient faire.

La Marquise de .... l'une des plus belles Dames de la Cour, fut tellement éprise de son merite, qu'elle en devint passionement amoureuse: Elle combattit long-temps cette inclination, parce que c'étoit un sujet trop inferieur à sa naissance, mais malgré toutes ses resistances, & toutes les oppositions qu'elle y pût apporter, il luy fallut en fin ceder à sa passion. Voyant qu'il

n'y avoit autre remede à son mal, que de se rendre aimable à celuy qu'elle aimoit ; elle resolut de le faire, & de luy declarer ses intentions, dans la crainte qu'il ne vint à s'engager ailleurs, & d'en prendre le temps un jour qu'il viendroit luy apporter quelque billet de la Princesse, comme il faisoit fort souvent. L'occasion luy fut favorable dés le lendemain au matin ; Dom Raphaël étant venu la convier de la part de sa Maîtresse d'aller ce jour-là dîner avec elle ; & lors qu'il fut prest à sortir de sa chambre, elle l'appella en particulier, luy donna un billet qu'elle luy recommanda de lire, & d'en garder le secret s'il vouloit être heureux. Comme Dom Raphaël a toûjours cherement conservé ce billet, il me le fit voir avec les autres Lettres qu'il avoit receuës, en me recitant son histoire, dont j'en tiray une copie qui disoit ainsi.

Si vous avez de la prudence, comme je n'en doute pas, aprés vous avoir dit que je vous aime, vous ne serez pas assez insensible pour ne me pas aimer. J'ay honte de vous declarer ainsi mes pensées ; mais n'importe, ma passion est si legitime,

& mes intentions sont si pures, & si éloignées de la galanterie ordinaire, que je puis bien ne vous les pas celer davantage. Si vous sçavez profiter de ces lignes vôtre sort est heureux : mais Dom Raphaël, comme je n'aime rien que vous, ne me reduisez pas à cette extremité, de voir que vous donniez à quelqu'autre un cœur que je veux seule posseder.

La lecture de ce billet fit connoître à Dom Raphaël que son bonheur dépendoit de sa fidelité ; & comme il n'avoit encore aucun attachement particulier, il resolut de n'avoir point d'autre pensée que de luy plaire.

Cependant la Marquise qui étoit unique heritiere d'une des plus riches & des plus Nobles Maisons du Royaume, dont les pere & mere étoient morts, étoit par consequent libre de ses volontez, & personne n'avoit que voir sur ses actions, quoy qu'elle fût sous la direction d'un tuteur : Neantmoins comme Dom Raphaël luy étoit inegal en naissance & en richesses, & que le Duc de........ la recherchoit en mariage, elle craignoit que ses parens venans à sçavoir ses inclinations, n'y missent tant d'obstacles qu'elle ne

les pourroit vaincre. Ainſi voulant agir avec prudence, & ne rien faire éclater pour leur en ôter la connoiſſance, elle voulut ſe marier ſecrettement, afin qu'étans mariez on ne pût mettre d'empeſchement à ſa volonté. Pour parvenir à ce deſſein, & avant que d'en rien dire à perſonne, elle voulut éprouver la fidelité d'une vieille fille qui luy avoit toûjours tenu lieu de Gouvernante, ſans l'aide de laquelle elle ne pouvoit rien executer : mais afin de ſçavoir ce qu'elle luy diroit ſur ce chapitre, & voulant luy donner de la compaſſion avant que d'en parler, elle feignit d'être malade, & reduite à l'extremité.

Un jour ſa Gouvernante qui l'aimoit paſſionement, la voyant reduite dans cet état, & que de temps en temps elle pouſſoit des ſoûpirs ſans nombre, impatiente d'en ſçavoir la cauſe, elle la luy demanda ; Ah Eluira, luy dit la Marquiſe, laiſſe-moy mourir, dautant que ſi tu ſçavois la cauſe de mon mal, tu aurois moins de compaſſion de mon malheur que tu n'en auras. Comment, luy dit Eluira, le Duc de .... a-t'il changé de volonté pour

vous, & auroit-t'il porté ailleurs ses affections ? ou-bien n'en aimeriez-vous point quelqu'autre à sa place ? Hé bien, Madame, si ce n'est que cela qui vous touche, il y a bien d'autres Ducs à Madrid qui feront gloire de vous aimer : Ah Eluira, repliqua la Marquise, ce n'est point de ce Duc dont mon cœur est touché : un autre objet qui m'a charmée, a si-bien gagné mes affections, que je ne puis vivre plus long-temps sans luy. Tu prendras pour un trait de folie, de preferer à l'alliance d'un des premiers Grands de la Cour, celle d'une personne qui luy est fort inferieure : mais si sa condition est moindre, je puis dire assurement qu'il le surpasse de beaucoup en merite, & si tu as de bons yeux, tu connoîtras bien le portrait que j'en vais faire, sans te le nommer. Il est jeune, beau, de belle taille, adroit aux Armes, & galand. Il chante admirablement bien, joüe de la Harpe, du Luth, de l'Angelique, & du Clavesin à merveilles : il danse si adroittement, qu'il attire à luy les cœurs de toutes celles qui le considerent dans les Bals où il se rencontre. Je ne suis pas la seule qui suis char-

mée de ſes perfections, toutes les Dames de la Cour le ſont auſſi, & ne s'entretiennent d'autre choſe : & la crainte que j'ay qu'on ne me le raviſſe, fait que je voudrois déja qu'il fut mon mary uniquement. Son malheur veut, quoy qu'il ſoit Noble, qu'il n'eſt pas d'une naiſſance qui égale, ou qui approche de la mienne, car ſi elle l'étoit, je l'épouſerois publiquement demain ; Or comme je veux que les choſes ſoient ſecrettes juſqu'à ce qu'elles ſoient accomplies : je te prie, ma chere Eluira, & je te conjure par l'amitié que tu m'as toûjours témoignée, de travailler à mon bonheur, qui dépend d'épouſer l'unique bien que j'ayme. Elle accompagna ce diſcours d'une ſi grande abondance de larmes, qu'Eluira en fut touchée de compaſſion, & connut bien que Dom Raphaël étoit celuy qui l'avoit charmée.

Cette fille luy promit une fidelité inviolable, qu'elle n'avoit pas deſſein de garder : mais afin de faire ouvrir ſon cœur plus amplement, elle accompagna ſes promeſſes d'une telle ſuite de ſermens, que la Marquiſe ne s'en pouvant plus défier, luy donna un billet

pour faire tenir à Dom Raphaël au plûtost.

Dom Raphaël ne manqua pas de se trouver chez la Marquise dés le lendemain : cette Dame luy declara la resolution qu'elle avoit prise de l'épouser secrettement, s'il y vouloit consentir. Dom Raphaël luy témoigna par un discours aussi sincere que galand, qu'il étoit indigne de l'honneur qu'elle vouloit bien luy faire ; que neantmoins puisqu'elle le vouloit prendre sans merite, il tâcheroit de luy faire voir par son affection, & par l'assiduité de ses services, jusqu'où pourroient s'étendre ses reconnoissances & sa fidelité. Et aprés un long entretien fort tendre de part & d'autre, Dom Raphaël se retira comblé de joyes, & d'esperances.

Cependant Eluira voulant rompre ce mariage, à cause de l'inégalité des parties, faussa la foy qu'elle avoit promise à sa maitresse. Elle donna avis de ce qui se passoit au Marquis de...... proche parent & Tuteur de la Marquise. Ce Marquis en ayant faite avertir tous les autres parens, ils s'assemblerent tous chez luy, où ils delibererent

ſur les juſtes precautions qu'ils devoient prendre en une affaire qui leur étoit ſi importante.

Ils ſe reſolurent non de faire perir Dom Raphael, mais bien de le ſurprendre & de l'envoyer à l'Arache, dont le Gouverneur étoit de leurs amis. Qu'ils iroient enſuite trouver la Princeſſe, pour luy faire entendre comme ils avoient ſurpris quelques billets doux qui luy étoient envoyez par une Dame de leur famille, & que pour obvier aux accidens qui en pourroient naiſtre, ils avoient été obligez d'en uſer de la ſorte envers Dom Raphael. La choſe ainſi reſolüe s'accomplit de même.

Un ſoir que Dom Raphael ſortoit du Palais du Roy. On le jetta dans un Caroſſe qui le mena hors Madrid, dans le Château de Hanover qui eſt à ſix lieuës de la ville, où ils tenoient des Archers diſpoſez pour le mener à Cadis. Ils le firent paſſer par Tollede, Panojerbo, Roſatan, Malagon, Ciudad-Real, Almodévar, Ventas-Nuebas, Sierra-Moréna, Andüjar, Cordoüa, Penna-Flores, Exija, Oſuna, Moron, Bornos, Arcos & Puerto-

Exil du Dom Raphaël.

Real. Estant arrivé dans le Port de Cadis, on l'embarqua aussi-tôt pour l'envoyer à l'Arache; d'où il trouva moyen par les mesmes qui l'avoient amené de Cadis, de r'écrire à la Marquise & à la Princesse.

Celles dont l'esprit avoit été prevenu par le Marquis de Siera-Neuada, ne fit aucun cas de sa lettre. Mais l'autre qui l'aymoit uniquement, & qui sçavoit que sa disgrace ne provenoit que de son affection; & de l'infidelité d'Eluira; lorsqu'elle receut la sienne, elle la baisa cent fois, & l'arosa de ses larmes. Aprés avoir fait des soupirs qui auroient fait fendre les plus insensibles rochers; elle luy envoya pour réponce celle-cy que j'ay traduitte sur son Original.

Lettre I. *Vôtre enlevement & vôtre absence, m'ont été si facheuses, qu'elles m'ont rendu inconsolable jusqu'au jour d'hier, que je receus de vos nouvelles. Certainement comme vous estes celuy que je puis dire en verité que j'ayme le plus de tous les hommes: vous devez juger par là quelles cruelles atteintes mon ame a ressentie depuis vostre éloignement. Ne me faites pas, Dom Raphael, cette injusti-*

ce de croire que je sois capable de vous oublier. Quoy que les Mers & les Provinces nous separent, nous ostent la satisfaction de nous voir, & de nous communiquer nos pensées, mon ame vous aura toûjours presente jusqu'à vôtre retour. J'employeray tout mon credit pour qu'il se fasse bien-tôt, & asseurez vous qu'il n'y aura sorte de moyens que je ne cherche afin de l'obtenir du Roy. Ne manquez pas de me r'ecrire par toutes les voyes possibles, car je seray toûjours en perpetuelle crainte, que le chagrin de vous voir en exil pour mon sujet, ne vienne à vous causer quelque maladie qui me prive pour jamais de vous faire connoître que malgré nos ennemis mon affection qui est sans bornes, ne respire qu'à vôtre retour.

La Marquise accompagna cette lettre d'une autre qu'elle écrivit au Gouverneur de l'Arache, lequel à sa consideration voulut bien que Dom Raphael, ne fît dans la Place autre exercice que celuy qu'il luy plairoit. Six mois aprés son arrivée, un Soldat deserta & se sauva chez les Maures; ceux qui le prirent le menerent à Alcassar, où le Prince Gayland faisoit son sejour.

Ce Prince dont nous avons parlé ailleurs, ayant sçu par la bouche de ce Soldat, la maladie & la famine, qui étoit dans l'Arache ; & que plus de la moitié des soldats étoient dans l'Hopipital, ne voulut pas d'avantage en differer la conqueste. Pour cét effet il envoya sommer les habitans de Toutoüan, & d'Arzile, avec tous les Arabes de la Province, de se trouver en armes dans huit jours à Alcassar, où ils se rendirent au nombre de vingt mille. Gayland voulant emporter la Place d'assaut, fit faire plusieurs échelles fort hautes & fort larges, & sans doute que son dessein auroit infalliblement reüssi, si la Providence Divine, qui veilloit à la conservation de cette Place, n'eust disposé ce même Soldat pour y retourner.

Le jour de l'attaque étant pris, le Soldat partit la nuit qui precedoit le jour dont on devoit attaquer la ville ; & quoy que la campagne fût couverte d'une quantité d'Arabes, qui venoient à cette expedition, il fut si heureux que personne ne luy demanda qui il étoit ny où il alloit. Estant arrivé aux Portes & ayant demandé grace, il entra

dedans aussi tôt, il declara sur le champ les preparatifs qu'il avoit veus à Alcassar, pour attaquer la place le lendemain.

Le Gouverneur à l'instant donna les ordres necessaires, afin que chacun fît bien son devoir. On chargea l'Artillerie de ferraille de chaînes de fer, & de balles menues : de mesme que quantité de Pierriers, de boistes & de pots à feu. On emplit plusieurs Barils de poix, de souffre, & de grenades; Dom Raphaël se chargea d'y mettre le feu, pour jetter sur les assaillans lors qu'il monteroient à l'escallade.

Toutes choses étant disposées en bon ordre, on envoya dix Soldats de renfort dans une Barque Genoise qui étoit arrivée le mesme jour, avec quelques provisions de bouche, & vingt cinq Soldats exilez. Le Patron de la Barque afin de ne point tirer son artillerie en vain; fit remorquer sa Barque qui étoit demeurée à l'entrée de la Barre, vis à vis des fossez par où on la devoit investir. Et aprés avoir mis en bon ordre huit pieces de Canon, avec trente Pierriers, il fut à la Place vers le Gouverneur, pour recevoir les ordres qu'il

devoit obſerver.

Gayland fit défiler ſes Troupes au commancement de la nuit, leſquelles ſe trouverent aſſemblées devant la Place à la pointe du jour, & en meſme temps fit combler les foſſez de faſcines & de ſacs de laine, fit dreſſer des échelles contre les Murs, & commença de fairedonner l'aſſaut à la ville.

Aſſaut donné à l'Arrache.

L'artillerie de la place fit une décharge qui fit un grand effet, & la Barque qui avoit chargé la ſienne de chaînes, de ſacs,de balles, de clous & de dez, commença à faire un tel feu, que de ſa premier bordée elle nétoya les échelles. Les Eſpagnols qui faiſoient toûjours feu, jetterent enſuite quelques uns de leurs barils ardans aux lieux où elles étoient plantées, avec quantité de pots à feu & de grenades, qui firent reculer les Maures.

Dom Raphael qui s'étoit chargé du ſoin de les faire jetter lorſqu'il ſeroit temps & qui vouloit avoir part à la gloire de cette journée, & comme il pouſſoit un de ſes Barils tout flambant ſur une échelle chargée de Maures. Pluſieurs grenades de celles qui étoient dedans, ſe creverent avant

qu'il fût renversé, & le blesserent legerement au visage, & dangereusement au bras gauche. Il ne laissa pas neantmoins tout blessé qu'il étoit de rester au combat,& d'aider encore aux autres.

Gayland qui étoit sur le bord de la Riviere, pour voir combattre plusieurs Chaloupes, qui étoient venuës d'Alcassar, pour investir le Genois, en vit plusieurs qui furent brisées & mises en pieces, par les Canons de la Barque. Il retourna ensuite vers la Place, où il vit un grand nombre de ses gens morts, & les autres qui se retiroient en desordre; ausquels il fit reproche de leur lâcheté & à les menaça de les faire tous perir, s'ils abandonnoient cette entreprise. Il leur remontra que les Chrétiens avoient si peu de monde, qu'ils se lasseroient bien-tôt de se deffendre & ne pourroiét les empêcher d'entrer dans une Place, qui immortaliseroit leur Memoire. Les Maures encouragez par ces paroles, & par l'exemple qu'il leur donna en marchant le premier à leur teste, retournerét à l'assaut, avec plus de vigueur que la premiere fois. Mais les Espagnols & les Gennois ayant fait de seconds mi-

tacles, en firent un plus grand carnage qu'ils n'avoient fait au premier assaut.

Ce Combat qui dura depuis l'aube du jour jusqu'à deux heures aprés midy, ne coûta que quinze Chrétiens, & du côté des Maures il en resta plus de deux mille, dont la Barque seule défit plus des deux tiers. Aprés qu'ils se furent retirez, Gayland fit mettre un Estendart blanc au bout d'une Lance pour parlementer. On luy accorda la permission d'enlever ses morts, moyennant deux-cens bœufs qu'il envoya dans la Place, avec autant de moutons, cecy arriva en l'année 1664.

Comme avant le Combat, le Gouverneur de l'Arache avoit promis la liberté aux Soldats, s'ils faisoient bien leur devoir. Lors qu'il fut finy, il leur dit qu'il ne le pouvoit faire que le Roy ne luy eût envoyé du monde pour garder la Place qu'ils luy venoient de conserver, qu'ils eussent patience, & qu'il luy en alloit écrire, & au Conseil par le Patron de la Barque, qui témoigneroit luy-même les perils d'où ils s'étoient retirez par leur valeur.

Dom Raphaël ne manqua pas de

récrire

l'écrire à sa Dame par ce moyen, à laquelle il manda toutes les particularitez de ce qui s'étoit passé à l'assaut. La Marquise ne tarda guere à luy envoyer la réponse que voicy.

DEs le moment que je reçûs la vôtre, je fus aussi-tôt au Palais, croyant porter au Roy les premieres nouvelles de vôtre victoire. J'entray dans sa chambre au même instant qu'on luy presentoit la Lettre que le Gouverneur de l'Arache luy écrivoit sur le même sujet. Sa Majesté parut fort joyeuse de l'heureux succez de ses Armes, & du peu de Soldats que nous avions perdus. Je luy representay avec beaucoup de chaleur les perils & les blessures que vous y aviez receuës. Ce Prince qui connut bien que j'y avois quelque interest secret qui me faisoit agir, m'écoûtoit avec plaisir, & m'auroit accordé vôtre liberté, sans le Duc de ..... qui se joignit avec plusieurs autres de vos ennemis. Ils firent entendre au Roy qu'il n'étoit pas juste de gratifier un seul de la gloire, à laquelle tant braves Soldats avoient une part égale; que cela leur pourroit donner quelque jalousie, qui feroit que dans une autre occasion, voyant Lettre 2.

le peu d'estime qu'on faisoit de leur courage, & qu'on n'élargissoit que ceux qui avoient des amis, ils deffendroient plus mal la Place, & chercheroient leur liberté par des voyes indirectes. Puis insensiblement ils firent changer de face à la conversation : Je sortis du Palais toute désolée, & je ne me sçaurois consoler, parce que je vois bien que je ne puis rien faire pour vous soulager, dautant que nos ennemis qui ont beaucoup de surveillans, ont aussi trop de puissance ; C'est pourquoy, Dom Raphaël, si vous m'aimez, comme je n'en doute pas, & si vous avez autant de passion de me revoir, comme j'en ay de vous posseder ; lorsque vous serez bien guery de vos blessures, ne feignez point de franchir les bornes de vôtre exil : rendez-vous à Gayland, & s'il ne faut que vôtre pesant d'or pour vous délivrer, j'en ay assez de prest pour satisfaire à la cupidité de ce Prince. Ne manquez pas de m'écrire aussi-tost que vous y serez, afin que j'envoye au plûtost le prix de vôtre rançon. Au surplus, ne vous affligez point, je vous prie, car les peines que vous souffrez me sont moins supportables qu'à vous : mon ame affligée ressent toutes vos douleurs, mon cœur est percé

du moindre de vos déplaisirs, & mes yeux ne cessent de verser incessamment des fontaines de larmes pour vôtre perte. Mais il faut esperer que vôtre disgrace cessera: cependant rendez-moy cette justice de croire, que malgré nos ennemis, je n'auray jamais d'autre mary que vous.

Aprés la reception de cette Letere, Dom Raphaël qui étoit guery de ses blessures, ne songea plus que d'obeïr en diligence, & comme il avoit la liberté de faire tout ce qu'il vouloit: il fut une nuit bien obscure faire sentinelle sur le bord de la Riviere au pied d'une Tour; aprés que la Ronde fut passée, il la traversa à la nage pour se rendre aux ennemis. Une autre Sentinelle qui étoit sur le haut de la Tour, entendant du bruit dans la Riviere, tira au hazard, & blessa Dom Raphaël dans une cuisse au moment qu'il sortoit de l'eau. Les Maures le penserent aussi-tost qu'ils l'eurent pris, & le menerent à Alcassar, où il tomba malade d'une fiévre continuë, qui le pensa mettre au tombeau. Pendant ce temps-là il ne songea point à écrire; & lors qu'il commença à se porter mieux, Sa captivité.

Mouley Archy qui étoit Roy de Tafilet & de Fez, vint faire la guerre à Gayland, le vainquit en bataille, & le contraignit d'abandonner ses Etats pour se retirer à Alger.

Son arrivée à Fez

Dom Raphaël avec les autres Esclaves de Gayland fut emmené à Fez, où il n'y avoit point pour lors d'esperance de rachapt. On le mit pendant quelque-temps aux travaux ordinaires des autres Captifs : mais Mouley Archy, (par le moyen de quelques Renegats qui l'avoient connu à l'Arache) ayant appris qu'il sçavoit joüer de la Harpe & du Clavessin, il en fit venir d'Espagne, & ne luy donna d'autre employ que d'en toucher quand il prendroit ses repas.

Il ne manqua pas d'écrire à la Marquise, pour luy donner avis de ce qui s'étoit passé ; il la prioit aussi de ne l'avoir plus dans sa memoire, dautant qu'il étoit tombé dans un lieu d'où il n'auroit jamais liberté : Qu'ainsi il la supplioit de se rendre heureuse, en oubliant un miserable persecuté de la fortune, & qu'elle attendoit vainement, que quant à luy il ne l'oubliroit jamais ; & quoy qu'il fût resserré dans un lieu d'où il ne sortiroit de sa

vie, il ne laissoit pas de luy faire des protestations d'une inviolable fidelité.

Quelque temps aprés qu'il eut envoyé sa Lettre, il en receut une autre de l'Intendant de la Marquise, qui étoit fort de ses amis, dans laquelle il apprit la mort de cette jeune Dame. Et comme Dom Raphaël m'a toûjours fait la grace de me considerer pour un de ses intimes, il me permit d'en tirer une copie, que j'ay traduite en cette sorte.

MAdame la Marquise de........ par la reception de vôtre derniere, conçût un tel déplaisir, se voyant la cause de tous vos malheurs, qu'elle en tomba malade dés le lendemain : S'étant mise au lit, elle ne fit que pleurer sa mauvaise fortune & la vôtre ; elle vous appelloit incessamment ; & elle ne pouvoit prononcer quatre paroles sans vous y nommer : Faut-il ; s'écrioit-elle, Dom Raphaël, que pour mon sujet tu sois banny de l'Espagne, & hors de ton païs : faut-il que pour avoir eu trop de defference pour mes volontez, tu sois à present entre les mains du plus barbare de tous les Roys. Ah Lettre 3.

malheureuse, disoit-elle, falloit-il l'aimer pour le rendre si miserable? Pardonne moy cher Raphaël, l'éxcez de mon amour a causé mon forfait: mais puisque je suis privée pour jamais du bien de te revoir, & qu'il n'y a plus de liberté pour toy, je veux cesser de vivre. Oüi, je veux mourir, car le recit qu'on me feroit tous les jours du surcroist de tes malheurs, me causeroit de plus cruelles morts que celle que j'attends, qui me va rendre heureuse: puisque c'est estre heureuse de mourir, quand on ne peut posseder ce qu'on aime uniquement; & elle accompagnoit ces paroles d'un ruisseau de larmes, qui en auroit fait verser aux plus insensibles.

Au bruit de sa maladie, tous ses parens, & mêmes tous les Grands de la Cour la vinrent visiter. Les Medecins furent appellez pour la consulter, qui reconnurent que son mal venoit de l'esprit, & que leur science n'y pouvoit rien faire. Le bruit s'en étant répandu dans Madrid, chacun en parloit diversement, & tout le monde, excepté ses parens, ignoroit l'affection qu'elle vous conservoit toûjours. La cause en fut cachée, jusqu'à ce que les Marquise d'Astorga, & Comtesse de Miraflores l'estans venuës visiter,

elles trouverent auprés de son lit vôtre Lettre, qui estoit presque toute effacée de l'abondance des larmes qu'elle avoit versées dessus. Elles en firent la lecture en presence du Duc de .... vôtre Rival, qui ne bougeoit tous les jours de chez elle.

Ce Duc, aprés qu'elles furent sorties, se presenta devant la Marquise, tant pour la consoler de vôtre perte, que pour la prier d'agréer ses services, au lieu de ceux que vous estiez incapable de luy rendre. La Marquise le regardant fiérement, l'accusa de tous ses malheurs & des vôtres; & pour le braver davantage, elle luy protesta hautement qu'elle ne vouloit mourir, que parce qu'elle ne pouvoit être à vous; & pour ne point survivre à vos infortunes: Elle mourut au huitiéme jour de sa maladie, avec une joye qui parut extraordinaire dans une personne de son âge, de son sexe, & de sa qualité. Le Duc qui en a pris le deüil en paroît encore inconsolable: Et pour faire voir jusqu'où peut aller l'affection qu'il luy portoit; outre les Obseques que ses parens luy ont fait faire, qui ont esté tres-magnifiques, il a voulu encore luy en faire d'autres, qui les ont surpassés de beaucoup.

Il n'a rien épargné dans cette Pompe funébre, pour faire connoître à toute la Cour, que s'il l'avoit aimée ardemment ce n'étoit pas tant pour ses grands biens, que pour les merites & les vertus qu'il avoit reconnuës en sa personne, lesquelles il reveroit même dans le tombeau, quoy qu'il n'en eût pas esté aimé.

Sa premiere fuite.

La perte de cette Dame affligea sensiblement Dom Raphaël, & dans la tristesse où il entra, il voulut tenter la fuite pour aller sur son tombeau luy rendre ses derniers devoirs. Comme le Roy luy donnoit souvent de l'argent, & qu'il en avoit assez; il découvrit son dessein à un Renegat qu'il avoit vû de son temps Soldat dans l'Arache, auquel il promit cent écus s'il vouloit luy donner son cheval, des armes & des habits. Le Renegat accepta ses offres, & ayant reçû cet argent, il fournit à Dom Raphaël tout ce qu'il luy avoit promis: il fut en suite aux Portes de la Ville pour avertir ceux qui les gardoient de l'arrêter lors qu'il passeroit.

Dom Raphaël s'étant preparé monta à cheval, & fut vers les Portes afin de sortir hors la Ville: mais quand il

les voulut passer il fut arrêté tout court. Il fut mené devant le Roy, qui luy demanda ce qui l'obligeoit à se sauver de son païs, & qui luy avoit donné le cheval, des habits & des armes. Dom Raphaël qui avoit reconnu que le Renegat l'avoit trahy, & que c'étoit luy qui avoit averty les Gardes des Portes, accusa ce Renegat de luy avoit tout fourny moyennant cent écus qu'il luy avoit demandez. Le Roy le fit arrêter aussi-tost, & l'envoya jetter sur des cros de fer qui sont au lieu patibulaire. Quant à Dom Raphaël, le Roy ne luy fit aucun mal, & continüa ses exercices jusqu'à l'arrivée de la mort de Mouley Archy.

Quelque-temps aprés Mouley Seméin, frere & successeur de Mouley Archy, étant parvenu à la Couronne du Royaume de Fez, & ayant conquis celuy de Maroc sur Mouley Hamet Mehéres son neveu. Il donna à Checq Amar General de sa Cavalerie pendant cette guerre, huit Esclaves Chrétiens pour le recompenser de la victoire qu'il avoit remporté par son moyen. Comme il fut presenté à Checq Amar.

Ardoüan qui étoit l'Alçayde des

Chrétiens Captifs, les donna à son choix : Et comme Dom Raphaël avoit fait une fuite, & qu'il craignoit qu'il n'en fist une seconde, il le mit du nombre de ceux qui furent presentez. Checq Amar les mena à Fez vieille pour servir à son Palais, où il passa assez doucement pendant quelque temps : mais la Ville s'étant revoltée, & que jour & nuit Dom Raphaël étoit occupé aux mines qu'on faisoit pour gagner un Château qui l'incommodoit beaucoup ; il voulut retourner à Fez neuve, croyant y estre traité plus doucement, mais il fut pris & remené chez son Maître.

Checq Amar qui étoit un homme terrible, luy fit donner en sa presence trois-cens bâtonnades, & pendant trois jours il luy en ordonna encore cent tous les matins ; ce qui fit qu'on luy ôta de plusieurs endroits du corps gros comme les points de chair morte : On luy bassinoit ses playes avec du sel & du vinaigre, afin d'empêcher la gangrenne, & quelquefois avec de l'eau de vie, à cause qu'il n'y avoit point de Chirurgien, ny d'autres medicamens pour le penser ; lors qu'il

commença à cheminer, Checq Amar pour se mocquer de luy, luy demanda un jour qu'il le rencontra, s'il fuïroit encore.

Dom Raphaël, à qui la mort étoit plus douce que la vie, luy repartit d'un ton ferme, & sans crainte : que puisqu'il en avoit usé envers luy avec tant de cruauté pour une faute si legere, que Dieu étant juste, luy feroit cette grace de l'en voir bien recompensé. Ce fut une espece de Prophetie qu'il luy annonça : car Checq Amar fut tué, & mis en pieces par les Noirs du Roy à la derniere Campagne de Maroc, où Dom Raphaël étoit pour lors, comme on verra dans la suite.

Checq Amar mal reconnoissant des faveurs que le Roy luy avoit faites, étoit des Revoltez de Fez, & l'un de leurs principaux Chefs. Il fut député par la Ville pour commander les Troupes qu'elle envoyoit à Thesa au secours de Mouley Hamet Meheres, qu'elle avoit reconnu pour Roy. Mais quatorze mois aprés Mouley Seméin ayant fait offrir la paix à la Ville, elle l'accepta volontiers. Dom Raphaël, aussi-bien que moy, fûmes avec tous

les autres Chrétiens menez dans Fez neuve, & deux ans aprés Mouley Hamet ayant rentré dans Maroc ; Mouley Seméin son oncle qui se divertissoit à Salé, envoya ordre à ses Generaux d'Armée qui étoient à Fez de venir avec ses Troupes le joindre incessamment, & à Ardoüan d'envoyer douze Chrétiens pour conduire l'Artillerie.

Dom Raphaël qui pensoit toûjours à sa liberté, croyant qu'allant en campagne il trouveroit plûtost l'occasion de la chercher, donna dix ducats d'or à Ardoüan pour estre de ce nombre. Lorsqu'il se separa de nous, sçachant que le Roy avoit pardonné à Checq Amar, & qu'il alloit à l'Armée, il nous dit qu'il esperoit d'en voir faire un châtiment exemplaire, à cause des cruautez dont il avoit usées envers luy, comme il arriva : Car le Roy étant campé *au Dar de Mia del Bire*, ou Maison des cent puis, proche de Saphye ; Checq Amar joint avec plusieurs autres des principaux Seigneurs de l'Armée, conspira pour tuër à la promenade Mouley Seméin. Amar seul demeura sur le champ percé de

plus de mille coups, & mourut entre les pieds des chevaux.

Dom Raphaël souffrit beaucoup dans cette Campagne, à cause de la disette des vivres qu'il y eut dans l'Armée ; mais comme il avoit toûjours l'intention de se sauver, & que Masagam Place que les Portugais possedent sur les Côtes de Maroc, à deux lieuës d'Azamor, n'étoit qu'à six journées de chemin : Il en parla à un Capitaine Portugais qui étoit aussi venu avec luy à l'Armée avec la même intention de tenter la fortune, qui s'y accorda volontiers. Comme il leur falloit cheminer de nuit pour marcher plus en seureté, & qu'ils ne sçavoient pas les chemins ; Dom Raphaël fit amitié avec un Maure de Tremesen qu'il avoit vû en Espagne, où il étoit Esclave du Cardinal d'Aragon ; ce Maure qui ne demandoit pas mieux que d'y retourner, à cause qu'il y avoit passé son temps plus doucement que dans son païs : voyant une occasion si favorable pour y vivre libre, s'offrit de leur servir de guide.

La chose étant concluë, le Maure afin qu'ils fissent une plus grande dili-

gence, voulut une nuit dérober des chevaux dans le Camp, mais ayant été ſurpris, il fut mis en pieces par les Noirs du Roy, qui ne luy donnerent aucun quartier. Dom Raphaël ayant ſçû ſa diſgrace ne perdit point courage pour cela; au contraire, la nuit ſuivante, comme ils avoient fait leurs proviſions, il ſortit du Camp avec le Portugais, & ſe furent cacher au pied d'une Montagne qui en étoit éloignée de ſix lieuës.

Il y avoit en ce lieu pluſieurs Cavernes, dont les entrées répondoient ſur un ruiſſeau, dans l'une deſquelles ils entrerent pour ſe repoſer. A leur réveil ayant entendu quelque bruit, & craignant que ce ne fuſſent quelques Soldats qu'on eût envoyé aprés eux, ils entrerent plus avant; un Renard qui y tenoit ſa Taniere, ayant eu peur, ſauta par deſſus leurs têtes, à cauſe qu'il ne put paſſer par en bas, parce qu'ils occupoient toute la largeur de la Caverne. D'abord ils eurent crainte, ne ſçachant ce que ce pouvoit eſtre, & afin de s'en éclaircir, Dom Raphaël retourna vers l'embouchure, d'où il apperçut le Renard qui étoit ſur le

bord du ruiſſeau, eſtant rentré au milieu ils ſe repoſèrent juſqu'au coucher du Soleil, qu'ils ſe mirent à cheminer..

Ils marcherent toute la nuit ſans qu'il leur arrivât rien de conſiderable: mais la ſuivante s'étans mis en chemin, ils reconnurent au clair de la Lune un lieu où l'Armée avoit campé en paſſant, & où le Roy avoit rencontré pluſieurs Matemores qui étoient remplies de grains.

Comme ils paſſoient outre, & qu'ils eurent fait quelques pas, ils oüirent le rugiſſement d'un Lion qui cherchoit de la curée: ayant prêté l'oreille pour entendre de quel côté il venoit, ils prirent du côté gauche, car le Lion étoit directement devant eux: mais ils n'eurent pas fait quarante pas de ce côté, qu'ils en entendirent un autre qui étoit tout proche d'eux; ce qui les effroya tellement, qu'ils ne ſongerent plus qu'à ſe ſauver dans quelqu'une des Matemores qu'ils avoient laiſſées derriere.

Les Lions qui ſentoient leur curée, & ne la pouvoient trouver, venoient à leur ſuite, en pouſſans des rugiſſemens

effroyables ; c'eſt pourquoy Dom Raphaël dit au Portugais de deſcendre enſemble dans un même lieu, afin de s'entr'aider à remonter lors qu'ils en voudroient ſortir. Ils entrerent dans une, proche l'embouchcure de laquelle il y avoit un buiſſon bien touffu qui la couvroit entierement : les Lions durant toute la nuit ne firent que roder & rugir à l'entour, juſques vers le point du jour qu'ils ne les entendirent plus.

Mais un autre embarras leur ſurvint qui leur fit bien autant de peine ; car tout le jour ils entendirent marcher du Monde, hannir des Chevaux, planter des Tentes, bêler des Chevres & des Moutons, beugler des Vaches & des Taureaux, & chanter des Hommes & des Femmes ; ce qui leur fit croire que quelque Adoüar d'Arabes étoit venu camper en ce lieu, & qu'indubitablement ils ſeroient bien-tôt découverts.

Comme ils étoient dans cette inquietude, une jeune fille Arabe, qui chantoit tres-bien, s'approcha du Buiſſon qui cachoit l'entrée de leur Matemore. Elle chanta quelques couplets

amoureux, puis ensuite elle se plaignit à une de ses Compagnes ; de ce que ses parens ne luy vouloient pas donner un de ses cousins qu'elle aymoit passionnement. Elles parlerent ensuite des nouvelles de la guerre, & que Mouley Seméin seroit victorieux & chasseroit son néveu hors de Maroc, aprés un long siege : & enfin elle dit que depuis quelques jours deux Chrétiens avoient fuy du Camp, dont on cherchoit des nouvelles. Comme elle finissoit son discours un troupeau de Chevres & de Boucs, s'approcha de ses filles qui disparurent au moment : & comme ils broutoient le buisson, un des Boucs tomba dans la Matemore. Il ne fut pas plutôt en bas qu'il retourna en haut comme s'il avoit eu des aisles, ce qui leur fit croire que c'étoit quelque sort que l'Alcayde Ben-Jauja, avoit fait jetter sur leurs hardes, aprés qu'ils furent partis du Camp.

Il faut icy remarquer que quand quelque Chrétien s'enfuit ; son Maître envoye chercher un Talbe, qui est un de leurs Prêtres. Ce Talbe se fait conduire au lieu où il couchoit avant de s'enfuir, ou bien se fait donner quelques hardes, qu'il portoit assez souvent.

Il marmotte ensuite sur la place ou sur les hardes, & puis il prend une brasse de fisselle à laquelle il fait un certain nombre de nœuds toûjours en marmotant, & le clouë sur la place, ou l'attache aux hardes du Chrétien, qui par ce moyen demeure ensorcelé, & ne peut jamais gagner liberté. Il est arrivé à plusieurs Captifs, sur lesquels on avoit jetté de pareils sorts, cheminer toute la nuit & se rencontrer au point du jour aux mêmes lieux, d'où ils étoient partis les soirs precedens. Ce qui fit croire à Dom Raphaël & à son Compagnon, que c'étoit une pure fiction de ce qu'ils avoient ouy la nuit precedente, & pendant tout ce jour là. S'étans donc munis du signe des Chrétiens, pour éloigner d'eux les esprits infernaux qui les vouloient épouvanter: Dom Raphaël monta sur les épaulles du Portugais, & ayant mis la teste hors de la Matemore, regardé de tous côtez, & n'ayant rien veu, il prit une poignée d'épines pour monter en haut, d'où il donna la main au Capitaine, pour le tirer aprés luy. La nuit étant survenuë il se mirent en chemin, & marcherent jusqu'au point du jour.

Comme il y avoit deux jours qu'ils avoient manqué d'eau, ils beurent leurs urines : mais venant à passer tout proche d'un Château, ils y demanderent à boire.

Les Arabes les envoyerent à une fontaine qu'ils devoient trouver sur leur chemin : à laquelle ils s'arresterent pour étancher leur soif, & pour remplir une outre qu'ils portoient pour cela. Les Arabes s'étant consultez, & les croyans des deserteurs, furent aprés eux afin de les dépoüiller : Mais nos Captifs qui se doutoient bien de ce qu'on leur pouvoit faire, partirent en diligence & s'écarterent du chemin. Comme ils alloient viste, le Portugais qui étoit transy de peur, laissa tomber le sac où étoit leur pain ; & dautant qu'il leur falloit encore trois nuits, pour entrer à Masagam, ils marcherent deux jours sans manger autre chose, que quelques racines de Palmes, qu'à grand peine pouvoient ils arracher de terre, à cause de leur foiblesse.

La faim qui les obligeoit de cheminer de jour, leur fit trouver du secours, car ils rencontrerent un Camp volant des Chavanets, Soldats de Mouley

Hamet lesquels battoient la Campagne ; afin de piller les convois qui alloient au Camp du Roy de Fez, qui étoit vers sainte Croix. Les Chavanets leur ayant demandé qui ils étoient, & sçeu qu'ils desertoient du Camp de Mouley Seméin, & n'avoient rien mangé depuis trois jours, leur donnerent des Raisins secs avec des Dattes, & les laisserent poursuivre leur chemin. Le soir du mesme jour ayant rencontré quelques Maures d'Azamor, qui alloient à Saphye, ils furent reconnus pour estre Chrétiens : C'est pourquoy ils furent arrestez & menez au Gouverneur de Saphye, lequel les fit mettre dans la Matemore des Criminels, avec lesquels ils demeurerent onze mois au pain & à l'eau ; aprés avoir esté repris à quatre lieuës de Masagam, & s'estre en vain donné tant de fatigues & de peines.

Mouley Seméin ayant regagné Maroc, & fait pour la seconde fois sortir son Neveu, auquel il donna la Province de Dras : Le Gouverneur de Saphye allant luy faire sa cour, mena les deux Captifs. Le Roy les receut assez bien & leur pardonna quand il eut appris

qu'ils s'étoient sauvez à dessein de retourner en leur païs. Estant rentrez avec leurs Compagnons pour servir à l'Artillerie, ils reprirent bien-tost leurs forces, & firent des provisions pour fuïr encore une fois.

Aprés qu'ils furent partis l'Alcayde Ben-jauja qui estoit leur commandant & les avoit sous sa garde, envoya quantité de Soldats aprés eux : deux desquels allerent long-temps dans leur compagnie, sans les reconnoistre ; mais les Maures s'étant aperceus qu'ils faisoient leur possible pour s'éloigner d'eux, se douterent de quelque chose : ils les questionnerent & leur demanderent d'où ils étoient, & où ils vouloient aller. Les Captifs leur répondirent qu'ils étoient Maures natifs de la ville de Tremesen, que leur Capitaine qui étoit resté à Maroc leur ayant permis de se retirer, ils alloient à Salé afin d'aller en course : où sont vos congez ? leur demanderent les Maures, & comme ils répondirent qu'ils n'en avoient point pris, les Soldats leur dirent qu'ils étoient des deserteurs, & les obligerent de retourner à Maroc. Lorsqu'ils furent arrivez aux portes de la ville,

Dom Raphaël declara qu'ils étoient les Chrétiens, qui avoient fuy du Camp ; comment dirent les Soldats, vous vous estes dits de nostre Loy, & natifs de Tremesen, mais maintenant que vous vous rebaptisez, allons devant le Cady. Quand ils parurent devant ce Juge, ils dirent leurs raisons qui furent écoutées; il les renvoya absous disant aux Maures qui se trouverent presens, que tous les Chrétiens qui se disoient Mahometans, & n'en avoient point fait profession publiquement ; soit pour sauver leur vie, ou pour gagner leur liberté, devoient estre receus à s'en dedire pendant les trois premiers jours, & qu'ainsi avec toute justice on ne pouvoit rien faire à ceux-cy.

Aprés que le Cady eut prononcé cette sentence, il renvoya les Captifs dans le Camp. Ceux qui les y menerent de sa part, firent reçit au Roy de ce qui s'étoit passé, & il commanda à l'Alcayde Ben-jauja de les tenir jour & nuit aux fers, jusqu'au départ de l'Armée. Ce Barbare leur fit y souffrir beaucoup de miseres, & ils en auroient encore souffert bien davantage, si le Roy qui vouloit retourner à Fez, ne les eût fait déchaî-

mer. Quand ce Prince donna bataille aux Barbares des Zaoüias qui s'étoient revoltez, le Capitaine Portugais avec un Espagnol furent tuez par les éclats d'un Canon qui creva, & lorsque Dom Raphaël fut de retour à Miquenes, il fut heureusement du nombre de ceux que la Redemption d'Espagne, rachepta en l'année 1680.

CHAPITRE XV.

Contenant les avantures du sieur de la Place gentilhomme Normand.

CELUY dont je vais parler est gentilhomme du Duché de Longueville en Normandie ; comme il étoit d'un naturel imperieux, il ne pouvoit souffrir que son Pere témoignât plus d'amour à son aîné, à cause qu'il étoit plus sage & avoit de meilleures qualitez que luy. Son Pere dans sa plus tendre jeunesse l'envoya en Angleterre, & à son retour voyant que son amour étoit plus forte que jamais envers ce frere, & qu'il luy preferoit même quelques cadets qui étoient nez depuis son

départ. Il entra dans une si grande jalousie, qu'il en vint pour ce sujet plusieurs fois aux mains avec son frere. Un jour qu'ils étoient ensemble à la chasse, le Fusil du Sr de la Place ayant fait faux feu sur un lievre, il le pausa sur son bras, pour y mettre une nouvelle amorce, & comme le Fusil tira aussi-tôt, son frere qui étoit au bout, fut par ce malheur renversé demy mort sur le lieu. Le Sr de la Place le voyant dans cét état, n'oza pas retourner au Château, craignant que son Pere n'eût pris à vengeance ce qui n'étoit arrivé que par hazard, mais pour ne pas laisser son frere sans secours; il envoya quelques païsans le chercher, desquels il emprunta un Cheval, pour se mettre à labry du couroux de son Pere.

Il se sauva à Dieppe pour passer en Angleterre, mais n'ayant point trouvé de Vaisseau, pour y aller promptement. Un oncle qu'il y avoit qui étoit Lieutenant du Gouverneur de cette ville, luy conseilla de s'embarquer avec nous pour l'Amerique, jusqu'à ce qu'il eût fait sa paix, à quoy il obeït pour luy complaire. Lorsqu'il fut arrivé aux Dunes avec nous, il commança à faire

paroître

paroître l'inclination naturelle qu'il avoit à la débauche pour les femmes.

Un jour qu'il se divertissoit avec un Gentilhomme qu'il rencontra de ses amis, & parce qu'il sçavoit parler bon anglois, à cause qu'il avoit autrefois demeuré en Angleterre. Il entendit de la chambre où ils étoient quelques voix de femmes qui chantoient admirablement bien, qui se plaignoient de l'insensibilité de leurs amans, & qui eussent souhaitté d'avoir pour elles plus de complaisance qu'ils n'en avoient pas. Nôtre François qui crut d'abord que c'estoit des Courtisanes, & qu'elles ne chantoient qu'à dessein d'attirer quelqu'un à se divertir, laissa son camarade seul pour les aller voir. Il avoit assez bonne mine, & comme il vouloit éprouver s'il seroit assez heureux pour recevoir quelques faveurs; il ouvrit la porte de leur chambre qui étoit voisine de celle où il étoit. Il y aperceut en entrant un jeune homme fort bien couvert, qui étoit avec elles. Aprés leur avoir fait la reverence, il leur demanda fort civilement s'il pouvoit entrer dans leur couversation.

Comme les Dames Angloises aymēt

naturellement les François, à cause que leur civilité & leur galenterie surpasse toutes les autres nations de la terre, & de plus que celuy-cy parloit fort bien leur langue; la plus jeune se levant toute confuse, luy presenta un siege & s'assit auprés de luy, les autres laisserent un peu apaiser la rougeur que la pudeur leur avoit fait naître sur le visage, d'avoir esté ainsi rencontrées par un jeune homme qui pourroit faire de mauvais jugemens de leur conduitte, elle luy demanda d'abord s'il venoit de France, & quelles étoient les nouvelles qu'il en aportoit, & s'il étoit vray ce que l'on disoit de la guerre avec les Hollandois. Le Sr de la Place luy ayant répondu ce qui luy vint en pensée, commença à la cajoler & à luy faire entendre en peu de paroles, ce qui l'avoit amené. Cette fille qui n'étoit pas de celles qu'il pensoit, dit au mesme instant aux trois autres qui étoient ses sœurs, & à son frere le le sujet qui avoit fait entrer ce galand homme.

L'Anglois qui n'avoit encore rien dit jusqu'alors, se leva brusquement & commença à jurer forces *Sanabahor*, &

Sanaba-dogues de Fancheman, en mettãt la main à l'épée :nôtre François qui en fit autant, le pointa de prés, & luy tira du sang ; les filles les voyant les épées nuës & leur frere blessé, mirent la tête aux fenestres, & crierent au meurtre en appellant du monde au secours. L'hôte du logis avec quelques uns de nôs matelots qui estoient à y boire, s'armerent de bâtons ferrez, furent avec le Gentilhomme, qui étoit décendû au Jardin pour les separer. Ils se rencontretent à propos dans ce lieu pour empescher les Anglois, qui accoururent en troupes au bruit de ces filles, de faire main basse sur le Normand, & pour le faire evader.

Nous aprîmes que ces Damoiselles qui étoient venuës avec leur frere, pour voir la Mer & les Vaisseaux, étoient filles du Recteur de l'Vniversité d'Oxfort. Et aprés que cela se fut passé, le Capitaine ne voulut plus le laisser aller à terre, il parut tout le reste du voyage, toûjours fort honneste & fort retenu.

Lorsque Mouley Archy en l'année 1671. arriva à Salé, il l'ôta à celuy qui l'avoit acheté, afin de le donner à l'Alcayde Abdalazize Arase, lequel l'em-

mena à Maroc, où il residoit ordinairement comme chef du conseil de Mouley Hamet Mecherez, qui en étoit le Vice-Roy. Comme le Sr de la Place, sçavoit fort bien la Musique, & qu'il avoit une voix admirable ; outre qu'il avoit apris depuis son retour d'Angleterre, à toucher de plusieurs sortes d'instrumens. L'Ella Rahéma femme de l'Alcayde son Patron, le faisoit entrer souvent dans la chambre, afin de l'écouter lorsque son mary étoit à la Cour, & pour achever de luy apprendre à luy faire toucher un Luth, dont elle sçavoit joüer passablement bien.

Cette Dame le regaloit souvent de dattes, de raisins de Damas, de miel & de pain blanc ; & luy donnoit aussi de l'argent pour s'acheter du linge pour paroistre plus propre à ses yeux, elle luy fit donner par son mary un habit d'écarlatte avec une ceinture de soye verte, & fit tant pour luy que l'Alcayde ne l'occupa jamais, qu'à porter sa Lance lorsqu'il alloit à la suite de Mouley Hamet. Il y avoit toûjours auprés de Rahéma, une de ses parentes nommée Zaydâ, qui étoit mariée avec le Secre-

taire de ſon mary, & laquelle demeuroit dans un logis voiſin de celuy de l'Alcayde.

Cette femme qui étoit jeune & belle par excellence, & qui avoit infiniment de l'eſprit; ſe laiſſa charmer par la voix de noſtre Eſclave, ſa paſſion qui la ſolicitoit de luy declarer ce qu'il avoit fait naître en ſon cœur, & le bien qu'elle luy vouloit faire; l'obligea de conjurer un jour le Sr de la Place devant ſa couſine, de venir quelques fois chez elle pour luy apprendre à joüer d'une Guitarre qu'elle avoit au logis. Le Sr de la Place qui n'avoit rien à faire qu'à ſe divertir, & qui ne demandoit pas mieux que de faire bonne chere, quand il en trouvoit l'occaſion; luy dit qu'il eſtimoit ſa captivité heureuſe, puiſqu'elle luy donnoit lieu de rendre ſervice à des Dames, qui étoient ſans doute les plus aimables de Maroc. Rahéma qui ſe mit à ſourire de ce compliment, luy fit connoiſtre par de certains régards honneſtes, & par des paroles flateuſes qu'il ne luy avoit pas déplû, & qu'elle luy ſçavoit bon gré de ce qu'il étoit ſi bien prevenu d'eſtime en ſa faveur. Un jour que le Sr de la

Place alla voir Zayda chez elle comme elle les avoit priez, elle luy déclara l'amour qu'elle avoit pour luy, afin de l'engager à y correſpondre par une mutuelle & ſincere amitié.

Noſtre Gentilhomme luy répondit avec ſa galanterie ordinaire, qu'elle le trouverroit toûjours diſpoſé à luy rendre ſervice, lorſqu'elle le deſireroit, mais qu'il craignoit que ſon mary qui étoit un vieillard ne devint jaloux, des frequentes viſites qu'il ſeroit obligé de luy rendre dans cet engagement, & que ſi elle le pouvoit rendre aſſez comode que de luy faire conſentir, il ne ſe paſſeroit gueres de journées ſans la viſiter. Zaydâ s'étant diſpoſée de le faire, dit un jour à ſon mary, l'eſtime que l'Alcayde Abdalazize & Rahéma, faiſoient de ce jeune homme qui avoit de ſi admirables qualitez : Qu'il avoit appris à ſa Patronne à joüer du Luth, & de la Guitarre, & qu'elle deſiroit auſſi bien que Rahéma de l'apprendre afin de ſe divertir. Mais que lorſqu'elle luy en avoit fait la propoſition devant ſa couſine, il luy avoit répondu qu'il ne le feroit jamais ſans ſon aveu, de crainte qu'il ne vint dans la ſuite à

les ſoubçonner de quelque intrigue qui luy cauſât un mal de tête. Le Maure qui croyoit que ſa femme luy parloit ſincerement, la loüa fort de ce qu'elle deſiroit apprendre à joüer du Luth, & pour luy donner toute la ſatisfaction qu'elle deſiroit, il fut le meſme jour convier le Sr de la Place de venir chez luy dés le lendemain.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, ils eurent tous les moyens de lier commerce enſemble ſans crainte d'eſtre troublez, neantmoins un jour que Zayda luy accordoit les plus étroites faveurs, la Negre qui avoit accoûtumé de faire ſentinelle ſur la porte, étant entrée dans une maiſon voiſine, pour parler à une autre Negre qui l'avoit appellée, ils furent ſurpris par le mary qui les trouva enſemble.

Ce Maure indigné d'un affront ſi ſenſible, courut auſſi tôt aux armes, afin de s'en vanger en leur ôtant la vie; mais pendant qu'il fut au lieu où il les tenoit renfermées, ils eurent le temps de ſe ſauver, le Sr de la Place en gagnant la porte, & Zaydâ ſur les toits du logis pour entrer dans la maiſon de l'Alcayde. Le Maure ſuivit noſtre Eſ-

clave le Cimeterre à la main, mais l'ayant apperçû entrer dans le logis de ſon Maître, & ne l'ayant pû atteindre il s'en retourna au ſien, où il rencontra ſa Negre qui y r'entroit; & à cauſe qu'il la crût complice du crime de nos amans, il fut aprés elle, & de quatre coups de Cimeterre qu'il luy donna il la renverſa morte ſur les carreaux.

Cependant le Sieur de la Place & Zayda, qui s'étoient échapez, comme je viens de dire, raconterent à Rahéma que comme ils étoient à chanter; le mary étoit entré bruſquement, tenant un poignard à la main, duquel il les avoit voulu frapper ſans ſujet: que le Sieur de la Place luy ayant ſaiſi le bras, luy avoit donné lieu de ſe ſauver par deſſus les toits pour éviter ſa fureur, & qu'aprés l'avoir veuë hors de peril il avoit gagné la porte, & s'étoient venus mettre ſous ſon azile, pour être à couvert de tout ce qu'il pourroit alleguer contr'eux. Rahéma qui ne ſe pouvoit tenir de rire du plaiſir que ce recit luy avoit donné, s'en tenoit encore les côtez lorſque l'Alcayde entra, qui en demanda la cauſe; & aprés l'avoir appriſe, comme il n'étoit pas ſi

credule que sa femme, il envoya chercher son Secretaire pour être mieux informé de la verité du fait ; ceux qu'il y envoya rapporterent qu'il n'étoit pas au logis, mais qu'ils y avoient seulement trouvé sa Négre sans vie qui nageoit dans son sang.

En même temps Zaydâ dit à l'Alcayde, qu'il falloit que son mary qui étoit sujet à prendre de l'Affiom, eût mangé de cette drogue, dont les Mahometans usent fort, laquelle les rend comme insensez, & nous l'appellons Oppiom. Alors l'Alcayde ajoûta foy à ce qu'on luy avoit dit, & ne douta plus que l'Oppiom n'eût ainsi troublé l'esprit de son Secretaire : au même instant un des Officiers du Cady luy apporta la nouvelle comme ce Secretaire étoit devant le tribunal de son Maître, & luy demandoit publiquement justice contre sa femme, qu'il disoit avoir trouvée avec son Chrétien. Abdalazize étonné de sa folie, monta à cheval pour aller voir ce qu'il disoit ; il le trouva devant la Tribune, qui disoit au Cady devant tout le monde, qu'il étoit caran ou cornard, & qu'il avoit surpris un Chrétien entre les bras de sa femme.

L'Alcayde ne put s'empeſcher de rire, de la naïveté avec laquelle ce vieillard diſoit ces paroles ; & l'appellant par ſon nom, Zâbinty, luy dit-il, que fais-tu icy ? *Cedé*, répondit Zabinty, *t'chouff oüabaet del Caran, Ben-ſtache del Carannin-lacor, y s'qué and-elCady Beche-atte-lou-chéra, y loücan matatené-çhy, anan-cot bedey-nan.* Tu vois, Seigneur, répondit Zabinty * un Cornard fils de ſeize autres Cornards, qui eſt venu ſe plaindre au Cady pour luy demander juſtice, & s'il ne me la rend pas, je me la feray moy-même. Zabinty, luy repartit Alcayde, tu t'es trompé aſſurement, l'affiom que tu as pris ce matin t'a troublé les ſens ; ta femme eſt trop ſage, & mon Chrétien eſt trop honnête pour avoir fait une action ſi noire, aprés la permiſſion que tu luy as donnée : crois-moy, oublie ces chimeres, & à l'avenir ne mange plus d'affiom : en ſuite Abdalazize raconta au Cady la mort de la Négre, ce qui luy fit juger qu'il n'agiſſoit que par folie, c'eſt pourquoy il le fit renvoyer comme un inſenſé ; Et depuis l'Alcayde & Rahéma pacifierent toutes choſes, & le Secretaire fut ainſi

* c'eſt une maniere de parler entre les Maures lors qu'ils ſont en colere.

trompé, & crut s'être trompé luy-même.

Puiſque nous ſortons de devant le Cady qui eſt le Chef de la Juſtice, & que je n'ay point trouvé de lieu plus propre poûr placer ce que je vais dire : il ne ſera pas hors de propos de reciter la maniere dont les Maures vuident leurs Procez, & de quels ſupplices on punit les Criminels chez-eux. De Justic des Maures.

Lorſque deux ou pluſieurs perſonnes ont quelques differents, ſoit pour des intereſts civils, ou pour des criminels, le demandeur aſſigne verbalement ſes parties pour comparoître à certaine heure le même jour, ou le lendemain devant le Cady, le Gouverneur de la Ville, ou le Haquem, qui ſont trois differens Juges. Le Cady connoît de tout ce qui eſt contre la Loy. Le Gouverneur pour le Civil & pour le Criminel contre les loix du Prince, & le Haquem n'eſt que pour la Police. S'ils ont des Témoins à faire entendre, ils ſont auſſi verballement aſſignez à comparoître à la même heure, & lors qu'elle eſt paſſée, ceux qui ne s'y trouvent pas, le Juge les envoye chercher par ſes Officiers, lequel à cauſe qu'ils

n'ont pas voulu comparoître, leur adjuge un deffaut de deux cens bâtonnades, qui sont bien appliquées sur le derriere des deffaillans, qui ont méprisé de se presenter devant la Justice ; à moins qu'ils ne se justifient, d'une cause legitime qui les en ait empeschez. Pour les interests civils, quand il y a des témoins, ou quelque écrit, le debiteur est sur le champ condamné à payer ce qu'il doit dans un certain terme, s'il le demande ; & lors qu'il est passé, & qu'il n'a pas satisfait, on le met prisonnier jusqu'à ce qu'il le fasse. Quand il n'y a écrit ny témoins, le Juge envoye le deffendeur jurer dans une Mosquée, & s'il affirme qu'il ne doit rien, il est renvoyé sans dépens, car il ne s'y en fait aucuns. Si le different est pour des injures, le deffendeur, ou accusé, est condamné aux bâtonnades, à garder la prison, & à payer une amende qui va au profit du Juge.

Les Criminels, comme les Voleurs publics & particuliers, sont punis ; sçavoir ; les derniers pour le premier vol ; s'il est de consequence, ont la main droitte coupée ; pour le second,

on leur ôte la main gauche, & s'ils recidivent à un troisiémé, qui ne se peut faire qu'avec les dents, on leur tranche la tête: Et pour les premiers tout aussitôt qu'ils sont arrêtez & presentez aux Juges on leur tranche la tête, ou on les fait traîner à la queuë de quelques Mules.

Les Adulteres sont lapidez, & les Homicides sont punis de mort. Les femmes publiques & les yvrognes sont châtiez avec les bâtonnades, de la prison, de l'amende, & de mort violente s'ils sont surpris en faute dans le temps du Ramadam, qui est leur Caréme.

Les traîtres au Roy sont traînez, ou décapitez, ou bien empalez & jettez sur des cros de fer, qui sont posez exprés aux murailles des Villes capitales. Et les corps de tous ces miserables sont jettez à la voirie.

Voilà ce qui regarde les deux premiers Juges. Et pour le troisiéme, qui est le Haquem, qui est celuy des Marchands qui vendent à faux poids & à fausses mesures, il leur fait pendre au col une piece de leur marchandise: aprés les avoir fait mettre tous nuds en câlçons, le deliquant va les mains

liées derriere le dos, avec un Bourreau qui marche aprés luy pour le faire promener par toutes les ruës de la Ville.

Ce Bourreau luy fait publier son crime à tous les Carrefours, dans les principales ruës marchandes, où il luy donne sur les épaules quantité de coups; avec des houssines de bois de Grenadier & de Coignassier, ou bien avec des courroyes de cuir en plusieurs doubles: En suite il le remene devant le Haquem, qui envoye confisquer pour le Roy tout ce qui est dans sa Boutique, & on le met en prison, où il demeure trois ou quatre mois, à la volonté du Juge, qui ne l'en laisse sortir qu'aprés avoir payé une bonne amende.

J'ay vû promener souvent de ces sortes de Marchands, & sans doute que c'est une bonne Police, pour empescher les autres de frauder le public. Les Bouchers sont ceux qui y sont le plus souvent attrapez, (avec les Marchands d'huile & de beurre) à cause que chaque jour on met le prix sur leurs chairs. Ils sont obligez de tenir au devant de leur Boutique le billet où est marqué par des rayes le prix à laquelle le Ha-

quem l'a taxée. Chaque raye faisant un denier ou felous du païs, & s'il y a neuf rayes sur le billet, elle vaudra neuf deniers la livre, plus ou moins, à proportion de sa bonté. Il arrive bien souvent que la chair du jour precedent aura été meilleure, & par consequent aura été taxée à plus haut prix. Ils supposent les billets de ce jour-là, qui sont bien souvent reconnus par les gens que le Haquem envoye exprés pour les examiner; Et il est permis à tout acheteur de faire peser sa marchandise au poids d'un autre Marchand, & s'il en trouve moins il peut former sa plainte, & sur le témoignage de celuy qui l'aura pesée, le vendeur sera puny.

Ce Haquem est celuy qui met le prix sur le bled, & sur toutes les denrées qui se vendent en détail, suivant les diverses saisons de l'année, & l'abondance ou disette qu'il y aura de chaque chose. Mais laissons là la Justice pour retourner à nos Amans.

Cependant le Sieur de la Place qui avoit eu l'épouvente avec sa Maîtresse, n'oserent plus continüer leur galand commerce, quoy qu'ils en eussent encore bonne envie. Comme ils ne se

voyoient plus qu'en la presence de Rahéma, ils n'osoient pas devant cette Dame, qui étoit tres-sage, se témoigner rien de leur affection. Quelques mois aprés ce desastre, Mouley Hamet Vice-Roy de Maroc, s'étant revolté contre Mouley Archy son oncle, l'Alcayde Abdalazize se retira à Fez avec toute sa famille.

Aprés la mort de ce Prince, Mouley Seméin son frere & son successeur l'envoya gouverner la Province des Algarbes. Il mena tous ses gens avec luy à Alcassar, à la reserve du Sieur de la Place, qu'il laissa au Palais de l'Alcayde Mahamet Arase son pere, qui le luy avoit demandé pour luy donner la direction de ses magazins.

Ce vieillard avoit trois belles filles, qui étoient sœurs d'une autre qui avoit été mariée à Mouley Archy, comme j'ay dit dans son histoire. Ces Dames avoient apris de Rahéma leur Belle-sœur, femme d'Abdalazize leur frere, ce qui étoit arrivé à Maroc au sujet de nos Amans, & leur raconta mille louanges de nôtre Esclave : elles furent assez curieuses pour vouloir apprendre de luy à joüer du Luth, & prierent

leur pere,de le leur permettre. Le Sieur de la Place leur donna des commencemens, & pendant le temps de quatorze mois que dura la guerre entre les Villes de Fez, il ne fit autre chose que de leur montrer, à quoy elles réüssirent tres-bien.

Comme ces Dames alloient tous les Vendredys dans les Bains publics de la Ville, pour se divertir à rire avec les autres femmes ; & afin de le faire avec plus de plaisir, elles y menoient avec elles le Sieur de la Place déguisé en fille, lequel pendant qu'elles entroient seules dans un Bain separé, restoit au milieu des autres femmes, qui toutes nuës se baignoient devant luy pendant qu'il joüoit de la Guitarre, en attendant que ses Maîtresses le vinssent retrouver. Et s'il se passa quelque chose de plus particulier dans ses galanteries, je n'en ay point eu connoissance.

Il faut icy faire une remarque, que les Chrétiens captifs, peuvent entrer par tout dans les maisons de leurs Maîtres quand ils en ont eu permission ; dautant que ce n'est pas une chose deffenduë par la loy du païs. Les plus grands Seigneurs ne s'en scanda-

lisent point, & leurs femmes ou filles, lors qu'ils y entrent, se rencontroient dans un état indescent, elles ne se cacheroient pas pour cela : disant que nous sommes aveugles des yeux du corps, aussi bien que de ceux de l'ame ; & qu'ainsi il leur importe peu qu'elles soient veües de nous en cet état.

Lorsque Mouley Seméin eut pardonné aux habitans de Fez Bellé, & qu'il eut mis en liberté l'Alcayde Abdalazize, qu'il avoit retenu prisonnier pendant tout le temps de la guerre, à cause que son pere & ses freres étoient du nombre des Revoltez. Le Sieur de la Place retourna chez luy, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva en l'année 1675. pour les raisons que j'ay déja dittes dans la vie de Mouley Seméin. Aprés la mort de son Maître, Mouley Meheres Fils aîné du Roy, ayant sçû par diverses personnes les perfections qui étoient en luy, le mit à son service, & le prit en affection, luy ordonnant seulement de le suivre pour porter sa lance lors qu'il alloit à la promenade.

Comme ce jeune Prince étoit Vice-Roy de Fez il le fit vétir lestement, &

luy fit donner une chambre dans l'Appartement des Chrétiens qui servoient aux Portes du Serrail, lequel est au quartier des Eunuques. Cet Appartement est un vieil Logis tout délabré & fort obscur, dont les murailles sont troüées en plusieurs endroits, & par où l'on peut aller sur les Terrasses des Serrails. La nuit lorsque les Arifas, qui sont les Gouvernantes sous les Reynes, avoient fermé les Portes de leurs Appartemens, & que le silence regnoit par tout, elles venoient de concert par dessus ces Terrasses achever de passer les nuits auprés de nos Esclaves, lesquels tenoient toûjours prests du Rossolis pour les regaler, avec du meilleur Tabac de Bresil, dont elles sont fort amoureuses.

Ces Arifas qui ne sortent jamais du Serrail, étoient bien aises de rencontrer ces Esclaves, qui sont ordinairement jeunes & bien faits: & celle qui s'attacha au Sieur de la Place avoit soin du jeune Prince, & gouvernoit le Serrail de sa mere. Si leurs amours eussent duré plus long-temps, sans doute qu'elles eussent été découvertes : mais le Roy ayant envoyé Mouley Meheres

Vice-Roy à Tafilet, ce jeune Prince mena le Sieur de la Place avec luy, avec dix autres Esclaves. Aprés qu'il y fut arrivé, il m'écrivit une Lettre que je reçus à Miquenes un mois avant mon départ, dans laquelle il me mandoit que tous ses camarades s'étoient faits Renegats, que quant à luy il vouloit faire penitence, & perseverer dans le Christianisme : Dieu luy en fasse la grace, & le prions tous pour luy.

CHAPITRE XVII.

Histoire de deux Renegats, dont l'un fut brûlé vif à Toutoüan, & l'autre à Seville.

DEux Espagnols, l'un âgé de vingt-ans natif de Murcie, & l'autre d'une Mettairie qui est proche de la ville de Tarifa, à l'emboucheure du détroit de Gibraltar, âgé de vingt-quatre-ans, avoient été pour leurs crimes exilez dans la Forteresse de Pignon de Velez, qui est en Affrique dans la Province du Riffe voisine de Toutoüan. Quelque-temps aprés

qu'ils y furent arrivez, ils resolurent ensemble de se rendre aux Maures pour se faire Renegats. Une nuit qu'ils étoient de sentinelle, ils executerent ce qu'ils avoient premedité, & passerent aux ennemis ; ils furent rencontrez des Barbares dés le point du jour, lesquels les menerent à Toutoüan afin de les vendre.

Le Gouverneur de cette Ville les fit venir devant luy, tant pour s'informer de l'état de la Place, que pour sçavoir quelle étoit leur intention ; aprés avoir appris ce qu'il vouloit sçavoir touchant le Gouvernement du Pignon, il leur demanda ce qu'ils vouloient faire, à quel dessein ils étoient venus, & si c'étoit pour travailler, ou pour se rendre Maures.

Celuy de Murcie qui étoit le plus temeraire, luy dit hardiment qu'il étoit venu exprés dans le païs, afin d'y renier Dieu, Chrême, Baptême, parens, païs & amis, pour embrasser la loy de Mahomet.

Aprés qu'il eut finy son discours, l'Alcayde demanda à l'autre s'il disoit comme luy : mais comme il étoit plus avisé, il luy répondit qu'il étoit vray

qu'il étoit venu pour suivre la loy de l'Alcoran, & pour renoncer à celle des Chrétiens, dans laquelle il étoit las de vivre : ayant achevé de parler, le Gouverneur se leva aussi-tôt, en regardant fiérement le premier. « Malheureux luy dit-il, est-il possible que tu » sois assez méchant, pour renier de » gayeté de cœur, & même en ma pre» sence, ton Createur, sans lequel tu » n'aurois jamais eu l'être, & qui est en» core assez bon de te souffrir vivant, » aprés les paroles que tu viens de pro» noncer contre son adorable Majesté, & » la Sainteté de son Prophete. Crois-tu, » luy dit-il, que les Maures ne connois» sent point Dieu ? & que Mahomet ne » soit pas son Prophete ? Puisque tu re» nie le premier, qui est l'Auteur de tou» tes choses, pour suivre le second, qui » par ton dire ne doit être qu'un impos» teur ; s'il est ainsi, comme tu l'as té» moigné par tes paroles, & que les » Chrétiens ayent seuls cet avantage d'a» dorer celuy que tu renies ; pourquoy, » malheureux, abandonne-tu leur Reli» gion, qui doit être Sainte, pour en » embrasser une dont tu ne crois pas que » Dieu soit l'objet, & que tu ne connois

pas ? tu es bien miſerable ! car il n'y a „
point icy bas de ſupplices aſſez rudes „
qui puiſſent te punir du crime que tu „
viens de commettre. Ne crois pas qu'il „
demeure impuny, puiſque j'en ſeray „
le vangeur ; car je veux que ton exem- „
ple ſerve à faire connoître à ceux qui „
pourront icy venir aprés toy pour em- „
braſſer nôtre loy, que nous croyons un „
Dieu ſans trinité de perſonnes, duquel „
nous adorons la puiſſance, & que Ma- „
homet eſt ſon plus grand Prophete. „

L'Alcayde ayant envoyé appeller le Cady qui ſe tranſporta chez luy, luy communiqua cette affaire, dont il étoit le Juge : & aprés l'avoir examinée, ils ordonnerent pour reparation, qu'on cracheroit au viſage de ce miſerable, qu'on le traîneroit par les cheveux, juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous arrachez, & qu'il fût en ſuite promené par toutes les ruës de la Ville ; Qu'on luy plantât douze bougies ardentes dans les épaules & dans les mammelles, & qu'il fût mené dans la Place du *Soc*, ou Marché, pour y être brûlé vif à petit feu. Cette Sentence fut executée dés qu'elle eut été prononcée, & le peuple à l'envy porta du bois au lieu de ſon

ſupplice, pour ſervir à punir ſon impieté.

Aprés cette execution, qui ne tarda guere, l'Alcayde fit vétir ſuperbement l'autre Renegat, qui étoit encore tout épouventé du ſupplice que ſon compagnon venoit de ſouffrir. Il le fit monter à cheval, & l'envoya promener par toute la Ville, & à l'entour des murailles. Il fut accompagné des Tambours, des Hauts-bois, & des autres Inſtrumens de Muſique qui marchoient devant luy, & de toute la Cavalerie qui ſuivoit. Aprés qu'il fut guery de ſa Circonciſion, l'Alcayde le tint auprés de ſa perſonne, & luy donna des employs aſſez conſiderables, & le fit inſtruire de tous les principaux points de ſa Religion.

Lors qu'on payoit les Garammes, qui ſont les Tailles du Roy, il y étoit toûjours envoyé, d'où il rapportoit de bons revenus, & luy donna lieu d'amaſſer beaucoup de richeſſes. Son Patron mourut dans le temps qu'il étoit déja fort opulent, qui non ſeulement le laiſſa libre, mais luy laiſſa encore une belle maiſon pour y demeurer.

Aprés cette mort, & que la liberté qu'il

qu'il avoit receuë le faisoit maître de ses actions. Il s'associa avec quelques Bourgeois de Toutoüan afin de construire une Fregate pour aller en course. Lors qu'elle eut été mise en état, & qu'il en eut été fait Capitaine, il monta sur la mer afin de l'écumer, à quoy il gagna beaucoup de bien, & acquit une grande reputation, par les prises & descentes frequentes qu'il faisoit en Espagne. Il étoit fort consideré d'un chacun, & les principaux de la Ville eussent bien desiré de s'allier avec luy. Quand on sçût qu'il se vouloit marier, on luy proposa divers partis fort avantageux, un entr'autres étoit de la plus belle fille qui fût dans Toutoüan, laquelle pour être extrémement fiere, avoit refusé plusieurs bons partis. Il demanda à ceux qui luy en parlerent s'il ne la pourroit point voir promener dans quelque jardin, pendant qu'il seroit déguisé en fille dans un autre qui luy seroit voisin, puisque la loy luy défendoit de la voir autrement.

La journée prise qu'il se devoit déguiser, on le mena dans un jardin voisin de celuy où elle se promenoit : &

comme tous leurs jardins ne ſont ſeparez que par des hayes fort claires ; lors qu'elle y fut entrée, il la conſidera à ſon aiſe au travers de la haye, en ſe promenant tout le long. Cette veuë luy cauſa des joyes nompareilles, mais quand il s'en fallut ſeparer, il en reçût une ſi grande triſteſſe, qu'elle ne ſe peut bien exprimer.

Il pria en ſuite l'un de ſes amis qui étoit ſon Pilotte, de luy faire faire ſes complimens par ſa femme, pendant qu'il la demanderoit à ſon pere, qui la luy promit au cas qu'elle y voulut conſentir. Afin de l'obliger à luy vouloir du bien, il luy envoya pluſieurs preſens, qu'il fit toûjours accompagner des Tambours de la Ville, & la faiſoit ſouvent viſiter par la femme de ce Pilotte : comme elle étoit importunée par tant de meſſages, un jour elle luy fit dire qu'elle étoit ſollicitée vainement, dautant qu'elle ne l'épouſeroit jamais de ſa propre volonté. Que ſi on la contraignoit de le faire, il auroit inceſſamment à ſa ſuite un dragon pour le devorer : neantmoins le Pilotte l'aſſura qu'elle ne vouloit qu'éprouver s'il auroit de la perſeverance.

Quelques jours aprés qu'il eut reçû cette réponce, il fut en course vers les Côtes d'Almerie au Royaume de Grenade, où il mit pied à terre : il enleva plusieurs Pasteurs qu'il trouva de nuit retirez sous des Cabanes auprés de leurs Troupeaux, où par malheur il se rencontra deux femmes qui étoient venuës le même soir avec chacune une de leurs filles pour voir leurs maris, les ayans trouvez tous endormis, il les fit garroter & mener à bord de sa Fregatte, où il se r'embarqua avec sa prise composée de dix personnes.

Lors qu'il fut de retour à Toutoüan, il envoya à sa Maîtresse la plus belle des deux filles pour la servir comme son Esclave. Elle luy envoya dire pour son remerciment, que s'il étoit vray qu'il l'aimât avec autant de passion qu'il le faisoit paroître : qu'elle ne le pouvoit croire, ny qu'il fut un vray Mahometan, s'il ne luy en donnoit des preuves incontestables ; que c'étoit là le seul moyen de luy plaire, & de meriter ses affections, & qu'il n'esperât pas les obtenir autrement. Lorsque le Renegat eut appris ces nouvelles, il ne tarda gueres à renvoyer ses ambassa-

drices, afin de l'aſſurer qu'il étoit toûjours diſpoſé à la ſatisfaire, & qu'elle n'avoit rien qu'à luy commander. Hé bien, leur dit cette inhumaine, rapportez donc à cet Amant qu'il ne pretende jamais de me poſſeder, s'il ne m'amene icy ſon pere, ſa mere & ſes ſœurs, que je ſçay qui vivent encore, afin qu'ils nous ſervent d'Eſclaves quand nous ſerons mariez ; s'il le fait, qu'il ſoit tout aſſuré que dés le lendemain de ſon retour, je luy donneray toutes ſortes de ſatisfactions, qu'il n'aura pas lieu de ſe plaindre de moy, mais qu'il ne me pretende pas à moins.

Aprés avoir reçû de tels ordres, il alla vers ſa Fregatte, qu'il fit armer de nouveau ; il choiſit pour cette expedition cent des meilleurs Soldats de la Ville, & quatre jours aprés il ſortit en radde. Lors qu'il fut ſorty hors la Barre, & que l'obſcurité d'un broüillard pouvoit rendre ſa route inconnuë à ceux de Ceoüta, leſquels comme ils n'en ſont éloignez que de ſept lieuës, tiennent toûjours des Sentinelles du côté de Toutoüan, pour découvrir s'il n'y arrive, ou ſort point de Corſaires, afin d'envoyer leur Gallotte pour leur

donner la chasse. Il fit voile vers la Côte d'Espagne, où il arriva au commencement de la nuit, & moüilla l'ancre un peu au large afin de n'être point apperçû. Ayant pris un habit Espagnol, & en ayant donné à dix des meilleurs de ses Soldats, qui s'offrirent de le suivre dans tous les perils où il alloit s'exposer : il mit pied à terre vis-à-vis de l'endroit où demeuroit son pere, & prit avec luy quatre de ses Soldats, laissant les six autres pour garder la Chalouppe ; aprés avoir cheminé une demi-lieuë, il fit cacher ses quatre hommes sous des Rochers, qui étoient sur les bords du chemin qui conduisoit à la mettairie de son pere, où il s'en alla seul.

Estant arrivé à la porte il declara qui il étoit, afin qu'on luy ouvrît plûtost. Son pere qui étoit déja couché dans le lit, ravy de joye de revoir un fils qu'il avoit aimé tendrement, & qu'il avoit toûjours pleuré depuis qu'il étoit Renegat, n'eut pas la patience de s'habiller pour l'aller recevoir, & l'embrasser : sa mere & ses sœurs qui n'en firent pas moins, jetterent une telle abondance de larmes de joye, que

le cœur du Tigre le plus inhumain s'en fût amoly ; aprés plusieurs sanglots qu'il accompagna de ses larmes feintes (qu'il jettoit à la maniere du Crocodille, afin de les tromper pour les perdre.) Il les embrassa tous les uns aprés les autres, & leur demanda pardon de ses fautes passées, en leur promettant de mener une vie plus reglée qu'il n'avoit pas fait jusqu'à lors. Il demanda en suite des nouvelles de tout le monde, & pria son pere de faire retirer les serviteurs du logis, dautant qu'il avoit quelque chose d'importance à leur communiquer.

Aprés qu'ils furent sortis, il leur parla en ces termes ; Je suis revenu vers vous, continüa-t'il, mais dans un état qui va faire avantageusement fleurir nôtre Famille. Vous sçaurez donc que je me suis sauvé de Toutoüan avec quatre Captifs que j'ay amenez avec moy dans une Chalouppe, dans laquelle sont plusieurs sacs d'or & d'argent, & même quelques Balots de soye que je leur ay laissez à décharger. Je suis venu en diligence pour vous prier de venir nous aider à les porter proche d'icy,

à l'inſçû de vos Serviteurs, afin d'en ôter la connoiſſance au monde : car ſi les Officiers du Roy, ou l'Inquiſition venoient à le ſçavoir, ſous pretexte que j'ay eſté Renegat, ils pourroient s'en rendre les maîtres. Et pour les mieux tromper il leur tira quantité de ducats d'or, & d'autre monnoye Affriquaine, qu'il leur dit n'être pas la miliéme partie de ſon butin. Ses Parens qui ne ſe ſeroient jamais doutez du deſſein qu'il avoit de leur nuire, aprés toutes les marques qu'il leur avoit données de ſon repentir, s'accorderent de le ſuivre. Et comme les hommes dans ces ſortes d'occaſions ſont ordinairement plus prompts que les femmes, ſon pere ſortit le premier avec luy, & laiſſa ſa mere & ſes ſœurs venir peu à peu à leur ſuite.

Lors qu'il fut arrivé à l'endroit où les Soldats étoient cachez, il les appella & leur livra ſon pere, qui leur fit lier & garrotter devant luy, & leur commanda de le mener dans la Châlouppe, & de luy ôter la vie s'il faiſoit les moindres ſignes qui les peuſſent découvrir ; que luy cependant alloit retourner au devant de ſa mere & de ſes

sœurs, afin de les faire avancer.

Ce pere affligé pour avoir esté trop credule, se voyant lié de la sorte, & mené par un fils dénaturé, dans une honteuse captivité, ne put retenir sa douleur : Et quoy que sa vie fut dans un peril évident s'il crioit, il donna neantmoins à sa voix toute la liberté de plaindre sa disgrace, en poussant des soûpirs si hauts & si penetrans, que l'air en fut tout remply, lesquels furent portez par les moyens d'un écho jusqu'au lieu où plusieurs Pasteurs assemblez étoient couchez auprés de leurs Troupeaux.

Il faut remarquer que c'est la coûtume en Andalousie, aussi-bien que dans la plus grande partie de l'Espagne; que les Troupeaux de Bœufs, de Moutons, de Chévres, & de Porcs, passent les jours aussi-bien que les nuits au milieu des campagnes, à cause que l'air y est fort temperé dans toutes les saisons de l'année; & les Pasteurs qui les gardent dressent des Cabanes dans les Plaines, où ils se retirent plusieurs ensemble la nuit, afin d'être plus forts pour les deffendre, tant de la dent des Loups, que des mains des Volcurs, que pour

ſe garentir eux-mêmes des deſcentes des Maures de Toutoüan, qui ſont frequentes dans ces quartiers.

Ces Paſteurs ayans eſté allarmez par l'écho de la voix plaintive, s'armerent tout auſſi-toſt de leurs Fuſils & de leurs épées, & tirerent du côté où ils avoient entendu cette voix : peu de temps aprés ils entendirent comme les Maures indiſcrets, qui n'avoient pas ſuivy les ordres de leur Capitaine, pour l'horreur qu'ils eurent de tuër ſon pere qu'ils vouloient emmener vivant, le conduiſoient rudement, & le menaçoient de luy ôter la vie s'il continüoit de crier. Ils crurent dabord que c'étoient quelques voleurs qui détrouſſoient des Marchands, ou qui violoient quelque fille qu'ils avoient enlevée à Tarifa le ſoir precedent. Les ayans environnez de tous côtez, lors qu'ils les eurent renfermez au milieu d'eux, ils s'en approcherent, en faiſant grand bruit, & les ſaiſirent auſſitoſt, ſans leur donner aucun temps de ſe pouvoir défendre.

Le vieillard pâmé de joye, de voir que ſes plaintes l'avoient délivré, demeura quelque-temps ſans parler,

mais aprés être revenu à soy : mes liberateurs, dit-il aux Pasteurs,) entre lesquels étoit un qui étoit à luy ;) vous voyez de la maniere qu'un miserable fils que j'ay Renegat me vient de traiter. Ce malheureux est venu me surprendre chez moy ; & aprés m'avoir livré entre les mains des satellites, que vous voyez qui ont été plus pitoyables que luy : il est retourné sur ses pas au devant de sa mere & de ses sœurs, pour les mener en Barbarie finir leurs jours dans une captivité douloureuse.

Les Pasteurs qui le reconnurent, plûtost à sa voix qu'à son visage, le prierent de se taire. Plusieurs d'entr'eux se coucherent par terre sur les bords du chemin, pendant que les autres menerent les Maures liez par les poignets, qu'ils laisserent dans leurs Cabanes à la garde de quelques-uns de leurs compagnons.

Il étoit cependant déja plus de minuit, que le Renegat, qui croyoit son pere à bord de sa Fregatte, sollicitoit fortement sa mere & ses sœurs de marcher un peu plus vîte, afin de transporter tout le butin avant qu'il fut jour : Mais quand il eut un peu passé

le lieu où il avoit livré ſon pere, il fut bien ſurpris de ſe voir ſaiſi au colet, & mis au méme état qu'il l'avoit fait mettre auparavant. Lorſque ceux qui avoient conduit les Maures aux Cabanes, furent de retour avec leurs compagnons, ils allerent tous enſemble, & ſans bruit juſqu'au bord de la mer; ils trouverent couchez ſur le ſable les autres Maures qui attendoient leurs camarades, & croyant que ce fuſſent eux qui arrivaſſent avec leur priſe; au lieu d'entrer dans leur Chalouppe, ils ſe livrerent eux-mêmes dans les bras des Paſteurs, dans la penſée qu'ils alloient feliciter leur Capitaine de ſa bonne fortune.

Cependant la Fregatte qui les attendoit toûjours à l'ancre, voyant que le jour s'approchoit, & qu'ils ne revenoient point, craignant quelque ſurpriſe, ſe mit à la voile pour retourner à Toutoüan. Lors qu'on l'aperçût à la radde, chacun croyant qu'elle eut fait bonne priſe, courut à la marine pour les feliciter ſur leur heureux retour. Les Tambours & les Hauts-bois de la Ville y furent envoyez pour les amener en triomphe: mais quand l'on

eut appris ce qui étoit arrivé, cette grande allegresse se changea en gemissemens. La belle qui avoit causé tout ce desastre, ne put s'empescher de verser des larmes, & de déplorer la perte d'un homme qui avoit tout hazardé, afin de meriter ses bonnes graces.

Comme la mer étoit retirée lorsque la Fregatte arriva à la radde, il luy fallut moüiller l'ancre en attendant son retour. Dans l'intervale qu'elle y resta, les Sentinelles de Ceoüta l'ayant apperceuë, la Galliotte de cette Place sortit aussi-tost pour la venir reconnoître. Cette Galliotte qui vogoit à voiles & à rames, arriva bien-tost à bord de la Fregatte, & aprés avoir reconnu qu'elle étoit aux Maures, elle la voulut aborder : les Maures se défendirent courageusement plus de deux heures entieres : & aprés avoir perdu plus de trente hommes qui furent tuez, voyant qu'ils alloient succomber, ils couperent leurs cables, & échoüerent sur le sable. Les Espagnols qui les regardoient décendre en terre, en tuerent encore plusieurs, & même de ceux de la Ville, qui étoient venus plûtost pour les voir combattre, que pour leur

donner du ſecours; & en ſuite ils s'en retournerent ſans avoir pû rien faire de plus conſiderable.

Les Paſteurs qui étoient retournez à leurs Cabanes pour achever d'y paſſer la nuit, ne manquerent pas dés le grand matin de mener avec eux à Tarifa les Maures & le Renegat, pour les livrer aux Inquiſiteurs. Comme ceux-cy n'étoient que des familiers de l'Inquiſition majeure qui étoit à Seville, ils écrivirent à l'Inquiſiteur majeur, qui leur envoya des Archers pour les transferer devant ſon tribunal, pour y être examinez. Les Maures qui furent reconnus pour Maures, & non pour Renegats, comme on avoit penſé qu'ils étoient, furent envoyez aux Galeres : mais le Renegat fut gardé pour travailler à ſa converſion, ou pour être puny de ſes crimes. Ce miſerable demeura obſtiné, & fut ſi ferme dans ſa nouvelle opinion : que malgré les larmes de ſes pere, mere & ſœurs, qui ne l'avoient point abandonné, & malgré toutes les exhortations qui luy furent faites par les Inquiſiteurs ; il publia toûjours hautement qu'il étoit Mahomettan, & que comme tel il

vouloit mourir, pour l'amour qu'il portoit à l'une des plus belles Dames d'Affrique : il profera en ſuite pluſieurs injures à ſon pere, à ſa mere, & aux Inquiſiteurs ; ce qui les obligea de changer les premiers ſentimens qu'ils avoient eûs de luy pardonner, s'il s'étoit converty, en ceux de le faire brûler vif à petit feu, pour ſervir d'exemple.

Ainſi finit ce malheureux Apoſtat, qui n'eut pas une fin plus douce que ſon compagnon l'avoit euë dans Toutoüan, quelques dix années auparavant. J'ay appris cette hiſtoire de pluſieurs Eſpagnols, & d'un François nommé Jacques Teſſon, qui étoit natif du Havre de Grace, & qui demeuroit à Toutoüan, où il avoit été vingt ans, pendant leſquels tout cecy arriva. Les Eſpagnols qui n'y avoient été guere moins, ſe nommoient Franciſco Garcia natif de Tarifa, Jüan d'Oſſona natif de Gibraltar, Matteo Baſquez de Herez de la Frontera, Diego de Morales de Cadis, Domingo Dias de Ceoüta, & Franciſco Ortis Ximenez natif de Malaga, qui étoient auſſi Captifs à Toutoüan, lorſque tout ce que j'ay écrit arriva. Ils furent

depuis amenez à Fez par Mouley Archy, lors qu'il vainquit Gayland, & le contraignit de se retirer en Alger.

CHAPITRE XVII.

Traité du Commerce.

COMME le Commerce est ce qui amene l'abondance & les richesses dans un Etat; depuis que la France s'y est appliquée, elle a surpassé en grandeur & en magnificence tous les autres Royaumes de l'Univers. Ses Marchands que la Navigation a conduits dans toutes les parties du monde; l'ont renduë si abondante de toutes les choses qui luy étoient auparavant inconnuës; que nous pouvons dire avec juste raison, que nous possedons generalement tout ce que les autres Nations n'ont qu'en particulier.

Nous devons tous ces grands biens au zele infatigable, & au sublime & vaste genie de Monseigneur Colbert, dont la vigilance, l'exactitude, la prudence, & les merveilleux talens l'ont fait fleurir dans tout le Royaume; &

ſans les ſoins qu'il y a donnez nous ſerions encore aujourd'huy auſſi dépourvûs que jamais de pluſieurs choſes neceſſaires, dont nos Peres ont été privez ; Car ce ſage & tres-éclairé Miniſtre, non content de nous faire apporter les choſes les plus éloignées, a encore bien voulu penetrer dans les ſecrets de nos voiſins, pour nous rendre familieres, & à juſte prix, par le grand nombre de Manufactures qu'il a établies, ce que nous ne pouvions tirer de chez eux qu'avec des ſommes immenſes. Ainſi c'eſt à ſa ſage conduite que la France eſt redevable de ſa pompe, & de la multiplicité des Arts, qui la rendent aujourd'huy la partie du monde la plus heureuſe & la plus abondante.

Or comme la Barbarie eſt un païs des plus fertiles de la Terre, & que les Royaumes de Fez & de Maroc, qui en ſont les plus belles & les plus agreables parties, en ſont auſſi les plus riches, & ceux où le Commerce ſe peut le mieux établir. J'ay crû que la paix que nôtre grand & invincible Monarque a bien voulu donner à ces peuples Affriquains, & la ratification qu'ils

en ont faite, nous donnant un libre accez d'aller chez eux, pour en tirer ce qui nous sera le plus utile, & pour leur porter ce que nous avons de superflus : je ne ferois pas une chose desagreable au Lecteur, d'expliquer dans ce Chapitre les choses qui concernent le trafic ; & qu'au contraire, il me sçaura gré de n'avoir pas omis une chose si utile & si importante.

Mais avant que de parler des Marchandises que l'on tire de ces Royaumes, & que l'on y transporte ; il ne sera pas hors de propos de nommer les Villes maritimes où les Vaisseaux abordent, & où nos Marchands s'établissent, & de declarer les circonspections qu'il faut observer, tant envers les Gouverneurs, que les Habitans des mêmes Villes.

Je commenceray par celle de Toutoüan qui est sur la Mer Mediterranée, à sept lieuës du Détroit de Gibraltar : l'on y entre par une petite Riviere appellée Martin, qui est fermée au dehors par un banc de sable assez incommode, dautant qu'il faut necessairement que les Barques & petits Vaisseaux qui y viennent trafiquer vuident Toutoüan

à leur entrée & à leur sortie toutes leurs Marchandises, les plus grands Vaisseaux demeurans à la Radde, d'où bien souvent *le vent* d'Est les contraint de se retirer à Gibraltar ou à Tanger, pour se mettre à l'abry de son impetuosité.

Arzille. Arzille est une petite Ville bâtie sur un Rocher au bord de la Mer, au pied duquel est une ance qui luy sert de Port, pour servir à retirer quelques Batteaux de Pescheurs, & quelques petits Vaisseaux marchands qui y negocient.

Alcassar. Alcassar qui en est éloigné de 7. lieuës, est bâti sur le bord de la Riviere de Loucous, à cinq lieuës au dessus de la Ville de l'Arache, qui en défend l'embouchcure, à cause qu'elle est occupée par les Espagnols. La Riviere de Taguedarte qui est à douze lieuës au Nort, sert d'abord aux Barques Provençales, & aux autres petits Vaisseaux qui y viennent trafiquer, d'où l'on fait transporter à Alcassar sur des Chameaux & sur des Mules, toutes les marchandises des Negocians qui y tiennent leurs magazins.

Taguedarte a 12. & 13. pieds d'eau de haute mer.

Mamora a 21. pieds. Mamora qui est à l'entrée du fleuve de Sebou, est bâtie sur une éminence ; cet-

te Place fut prise par Mouley Semein sur les Espagnols en l'année 1681. qui ne voulurent pas la défendre. C'est le lieu le plus commode pour le Commerce de tout le Royaume de Fez, le Fleuve est tres-profond, & peut recevoir des Navires chargez du port de 300. Tonneaux : & afin de l'y établir, le Roy de Fez, à ce que me dirent les gens de la suite de le Hache Mahamet Tummin son Ambassadeur, y faisoit bâtir deux Villes des deux côtez du Fleuve, & aussi à dessein d'y faire retirer ses Corsaires, à cause qu'ils y seront voisins d'une belle & grande Forest, & de la Province des Algarbes, qui est tres-abondante de toutes les choses necessaires à la vie. d'eau de haute mer.

Salé est le lieu où resident les Consuls François, Anglois, & Hollandois, avec les Marchands Chrétiens & les Juifs qui viennent d'Europe. C'est dans cette Ville où s'est fait jusqu'à ce jourd'huy le principal Commerce de ce païs : l'entrée de la Riviere de Guerou, sur laquelle elle est bâtie, est passablement bonne, quoy qu'il y ait un banc de sable qui change souvent de lieu, sur tout lorsque les vents

Salé a 14. pieds d'eau de haute mer.

d'Oüest, & de Nord-oüest, soufflent avec impetuosité.

Les Consuls & les Marchands dont je viens de parler, s'enrichissent la plûpart du butin que les Corsaires font sur les Chrétiens, desquels ils l'acheptent à vil prix pour le renvoyer en Europe, où ils gagnent le quadruple dessus, j'entends de celuy qui n'est pas utile dans le païs, comme sont la plûpart des marchandises qu'on envoye à l'Amerique, des Vins, Eauës de vies, Bierres, Oranges, Huiles, Chairs & Poissons salez ; & plusieurs semblables.

Ces Marchands negocient la plûpart avec les rançons qui leur sont envoyées pour le rachapt des Esclaves ; ce qui est si veritable, que j'ay vû des Renegats qui m'ont assuré que de semblables Marchands qui avoient reçû leurs rançons, plus de 3. ans avant qu'ils reniassent, ne le leur avoient declaré qu'aprés qu'ils avoient renié ; qu'il avoit fallu qu'ils eussent eu recours à la Justice pour se faire donner leur argent, avec lequel ils s'étoient depuis rendus libres ; car ces méchans hommes aiment mieux se faire contraindre

de cette sorte, que de renvoyer l'argent à ceux qui le leur ont livré; parce que par là ils évitent de payer l'interest pour le temps qu'ils l'ont gardé, & se font encore payer du tant pour cent qu'on leur avoit promis pour leurs assurances: ils alleguent en suite aux parens de ces Renegats, qu'ils n'ont renié que pour se rendre par ce moyen maîtres de leurs rançons.

Mais à cause qu'ils en usent encore de même tous les jours envers les pauvres Captifs, au soulagement desquels je sacrifie tout ce travail, & que je sçay la maniere damnable avec laquelle ces Marchands agissent avec eux : je suis bien aise de la declarer en ce lieu, parce que cela est fort frequent, & se pratique à la honte du nom Chrétien: afin que ceux qui auront à l'avenir des parens dans la Barbarie, se servent des moyens que je vais leur donner, & sçachent les precautions qu'ils doivent prendre pour les faire rachepter promptement.

Lorsque quelques fils de familles, ou des personnes riches tombent dans le déplorable état de la captivité; ils écrivent promptement chez eux, pour re- *Friponneries de quelques Marchãs qui trafiquent en*

Barbarie cevoir de leurs parens, de leurs amis, ou de leur bien, le secours qu'ils ont lieu d'en esperer. Leurs parens ne manquent pas aussi-tost de donner ordre à des Marchands, qui ont des correspondances, ou des associez sur les lieux où ils sont, & de leur fournir les sommes qui sont demandées pour leurs rançons.

Ces Marchands aprés avoir reçû l'argent, l'employent en Marchandises, & les envoyent en Barbarie à leurs Facteurs; qui resident à Salé, à Toutoüan, à Alger, ou dans les autres Villes Maritimes où sont les Captifs: ces Facteurs qui sont la plûpart des miserables, ou des banqueroutiers, vendent ces marchandises, & en employent le prix en d'autres qu'ils envoyent en Espagne & en Portugal: Pendant qu'ils font ce beau negoce, ils récrivent en France à leurs associez, qu'ils travaillent puissamment au rachapt des Captifs, mais qu'il faut se donner un peu de patience, & ne pas precipiter les choses, de crainte que leurs Patrons ne demandent de plus grandes sommes.

Les Marchands François qui de-

meurent actuellement à Marseille, à la Rochelle, à Bordeaux, & à Bayonne, qui sont de concert avec leurs Facteurs, & avec lesquels ils partagent le gain; font voir les Lettres qu'ils en reçoivent aux parens des Captifs, afin de leur faire connoître qu'ils travaillent de bonne foy à la rupture de leurs chaînes.

Les parens ainsi abusez réecrivent souvent aux Captifs pour leur donner courage, & pour leur faire sçavoir en même-temps, qu'ils ont envoyé leurs rançons par la voye de tels & tels Marchands qu'ils leurs nomment : Mais comme ils délivrent leurs Lettres à ces mêmes Marchands pour les envoyer; ces trompeurs les sequestrent, afin que les Captifs n'ayent aucunes nouvelles qu'ils ont leurs rançons, & donnent ordre d'en faire autant de toutes celles qu'ils écrivent à leurs parens, pour cacher leurs fourberies & leur infame commerce.

Pendant qu'ils font ce negoce, les pauvres Esclaves qui languissent dans les fers & dans les souffrances, se desesperent assez souvent, & se font Renegats: parce qu'ils ne peuvent plus sup-

porter les mauvais traitemens que leurs Patrons leur font, & qu'ils se croyent abandonnez pour jamais, de ceux de qui ils avoient esperé un prompt & favorable secours.

Voilà le trafic ordinaire de la plûpart des Marchands qui font aujourd'huy commerce dans la Barbarie : & comme ils s'accordent tous entr'eux, & qu'ils s'avertissent les uns les autres des rançons qui leur sont délivrées ; afin de sequestrer les Lettres qui pourroient découvrir leurs friponneries, je les ay bien voulu declarer en ce lieu, afin d'en enseigner le remede. J'en ay connu plusieurs qui ont fait la même chose du temps que j'y étois, & entr'autres le Consul qui est encore à Salé, ne s'est enrichy que par ce moyen, & par celuy du buttin ; ayant même tenu plus de deux ans les rançons de Claude Loyer de la Garde mon cousin, & du Sieur Paul le Vasseur de Pontoise ; sans le declarer ; quoy que le R. P. Lartigues Religieux de la Mercy, Superieur du Convent de Marseille, qui les avoit envoyées, l'eût dit à d'autres Captifs qui avoient été mis en liberté, lesquels le leur firent sçavoir en leur

écrivant

écrivant, par la voye de Tanger & de Ceoüta ; c'eſt pourquoy il ſera à propos d'en faire de même en d'autres rencontres, & d'écrire aux Captifs par les mêmes voyes, ou d'autres ſemblables, pour ôter les moyens qu'ils ne trompent plus à l'avenir.

Moyens pour empeſcher ces deſordres.

Il eſt donc neceſſaire pour empeſcher le cours de ce Commerce infame, que tous ceux qui donneront de l'argent aux Marchands pour faire rachepter des Captifs ; ſoient avertis, que s'ils veulent leur faire donner une prompte liberté, il faudra limiter avec eux un terme préfix de ſix mois, plus ou moins, ſuivant la diſtance des lieux : pendant lequel temps les Marchands ſeront obligez de délivrer les Eſclaves, & les rendre dans les Villes où l'argent leur aura été donné ; & ſtipuler que s'ils ne le font dans ce terme, qu'ils ſerót tenus de payer l'intereſt de la ſomme, à moins qu'ils ne faſſent voir par des Lettres des mêmes Captifs, comme ils ont fait leur poſſible pour les délivrer, & que le retardement de leur liberté ne provient pas de leur faute. C'eſt là le ſeul moyen par où l'on peut leur empeſcher de negocier avec les rançons des Eſcla-

ves ; & il eſt bien juſte qu'on prenne de telles precautions avec eux, puiſqu'ils prennent beaucoup d'argent pour leurs aſſurances. Ce que je viens de dire n'eſt pas pour faire tort à la reputation des gens de bien qui trafiquent en ce païs-là, mais pour découvrir les tromperies des méchans, & enſeigner à s'en donner de garde.

Azamor

Azamor qui eſt éloignée de trente lieuës au Sud de Salé, ſur l'emboucheure du Fleuve de Marbea, n'eſt pas de grand negoce, à cauſe d'un banc de ſable qui le ferme preſque entierement au dehors, ce qui fait qu'il n'y peut entrer que des Barques.

Saphye.

Saphye qui eſt encore trente lieuës plus au Sud d'Azamor, & directement ſur le bord de la Mer, à l'entrée du Fleuve de Goudet, eſt auſſi conſiderable que Salé pour le Commerce.

Sainte Croix.

Mais Agader Aguer, ou Sainte-Croix, qui dépend de la Principauté de Sus, & qui eſt ſous la domination de Mouley Hamet Meheres, qui en eſt le Souverain : ſurpaſſe toutes ces autres Villes, à cauſe que les Marchandiſes que l'on en tire, ſont plus exquiſes, & de plus grand debit en Europe.

Voilà les Ports où nos Marchands s'établissent, & où ils tiennent leurs magazins pour vendre leurs marchandises en gros, aux Maures & aux Juifs, qui les envoient à leurs associez, qui sont dans les Villes de Fez, Miquenes, Maroc, Tarudant & d'Illec, qui en sont les Capitales. Ceux-cy en font transporter une bonne partie dans les Provinces du Royaume de Tafilet, comme Sara, Dras, & Toüet; d'où ils tirent des dattes, des plumes d'Austruches, de l'indigo, & de l'or en poudre, qu'ils appellent tibir. Les Arabes de ces Provinces qui trafiquent dans les Royaumes de Sudan, de Guinée, & de Tombouctou: se servent de Dromadaires, qui sont des animaux d'une vitesse & legereté incroyable sur lesquels ils chargent du sel blanc, avec quoy ils negocient avec les Negres, pour avoir cette poudre d'or: mais comme leur maniere de negocier est assez plaisante, & que l'usage de la parole y est interdite, j'en feray le recit en ce lieu, tel que je l'ay appris de plusieurs Maures de Dras & de Tafilet, qui y avoient été plusieurs fois.

Lorsque les Arabes ont passé les

Du Cōmerce de Tombouctou, & des autres Païs des Negres.

Mers, ou Deserts de sables, qui separent les Royaumes dont je viens de parler, & qu'ils sont arrivez sur les frontieres des Negres : ils cheminent toûjours en côtoyant, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un des lieux où ils s'assemblent pour faire leur negoce. Ce lieu est ordinairement éloigné d'une portée de Canon, de l'habitation où demeure l'Alca-ïr, ou Commandant de cette Frontiere : ils y rencontrent un Arabe qui y est entretenu par cet Alc-aïr, & qui seul a le privilege de luy parler, pour les avertir à leur arrivée de ce qu'ils doivent faire, & comme quoy ils doivent negocier sans parler aux Negres. Cet Arabe écrit les noms de tous les nouveaux venus, & la quantité de sel qu'ils amenent, afin que ceux qui viennent les premiers, debitent devant les derniers.

L'échange du sel se fait deux fois le jour, au matin & au soir, à cause que le Soleil est trop violent sur le milieu du jour : & l'heure qu'on la doit faire étant venuë, l'Alc-aïr envoye quelques-uns de ses Gardes, lesquels se promenent le long des nattes de jonqs, qui sont étenduës contre terre pour

ſervir à mettre le ſel. Ceux qui en ont à vendre font ſur ces nattes pluſieurs monceaux de differentes meſures ; en ſuite dequoy ils ſe retirent un peu loin pour voir arriver leurs Marchands. Les Negres qui en ont beſoin s'approchent de ces nattes, & conſiderent tous les monceaux qui ſont deſſus ; & quant à celuy qui leur agrée, & qu'ils croyent avoir aſſez dequoy le payer, ils font auprés d'iceluy la montre de leur poudre d'or, & ſe retirent auſſi à leur tour. S'ils n'en trouvent point qui leur ſoient propre, ils laiſſent auſſi leur or auprés d'un monceau de ſel, & l'Arabe à qui il appartient le vient voir, pour l'augmenter, ou diminuër à ſa volonté. Lors qu'ils ſe trouvent d'accord, c'eſt lors que l'Arabe prend une poignée de ſel, & la met auprés de l'or ; en ſuite ils font ſignal aux Gardes de venir meſurer le ſel, leſquels en prennent la douziéme partie pour l'Alc-aïr, & une once pour chaque livre d'or. Ce Commerce ſe fait ſans parler, ny ſans qu'il y arrive aucun deſordre de côté ny d'autre ; & s'il écheoit que les Negres fuſſent les agreſſeurs, l'Alc-aïr les fait punir ſur le

champ : on les pend par dessous le menton à de hautes perches fort pointuës, où leurs corps demeurent suspendus pour servir d'exemple, jusqu'à ce que leurs membres tombent en pieces. Les Arabes sont quittes pour perdre leur sel & leurs voitures, qui sont confisquées au profit de l'Alc-aïr, avec cinq-cens bâtonnades que le Checq leur fait donner sur les fesses, à la mode de leur païs. Lorsque ces Arabes sont de retour chez eux, ils vendent cette poudre d'or à des Marchands Maures & Juifs, lesquels l'envoient avec leurs autres denrées, à ceux de Maroc & de Tarudant ; & ceux-cy les font transporter à Sainte-Croix, à Saphye, & à Salé.

Marchandises qu'on tire de Barbarie

Outre ces Marchandises de poudre d'or, de plumes d'Austruches, de dattes & d'indigo, on envoye encore aux Ports de Mer quantité de cuirs tannez, & non tannez, des raisins de Damas, du cuivre en barres faites à mode de briques, de la cire, de l'étain & de la laine, avec des peaux de chevres pour faire des maroquins. Le trafic des grains, des chevaux, & des autres animaux, est interdit dans ces Royaumes,

à moins qu'on ne donne en échange des armes, de la poudre, & des autres munitions de guerre.

Ce sont ces sortes de Marchandises qui sortent de Toutoüan, d'Alcassar, d'Arzille, de Salé, d'Azamor, de Saphye, & de Sainte-Croix, pour lesquelles nos Marchands leur portent d'Europe de l'argent d'Espagne, des draps fins de soye, & de laine de toutes couleurs & de toutes sortes, comme du brocard, du velours, des taferas rayez & unis, & de l'écarlatte; avec des écharpes de soye, & des draps fins d'Angleterre & de Sigovie, des toiles d'Hollande, de Bretagne, & de Roüen; avec des moucelines pour faire des turbans, des bonnets fins rouges & noirs, à l'usage des Maures & des Juifs: de la soye à mettre en œuvre, des épiceries, & des drogues de toutes sortes, avec du cotton, du tabac de Bresil, des Isles antilles & de Bordeaux: du sucre, du bois de campeche, du tartre, de l'alun, & du soulphre, avec des peintures de toutes couleurs, de la cochinille, & d'autres teintures. Du papier de toutes façons, de l'acier, du fer & du plomb, de la quincaillerie & mercerie: com-

Marchandises qu'on envoye d'Europe en Barbarie

me des coûteaux, ciseaux, épingles, éguilles, cadenats, miroirs, & des peignes de buis & d'yvoire à menuës dents.

Il y a encore plusieurs autres sortes de menuës marchandises, dont le détail seroit trop long & trop ennuyeux : lesquelles payent toutes (à l'exception de l'argent, qui ne donne que deux pour cent) dix pour cent d'entrée & de sortie, pour les droits du Roy, & deux pour cent de ceux du Consul. Je ne parleray point des armes offensives & deffensives, ny des autres ustensiles de guerre, propres à armer & à équiper les Corsaires, qu'on y porte journellement, malgré les Censures Ecclesiastiques, & les défences de nos Princes : Car les Marchands, aussi-bien que la plûpart du monde aujourd'huy, n'ont point d'autre objet que le bien, & se soucient tres-peu d'en acquerir mal, pourvû que lors qu'ils en amassent, ils n'en paroissoient pas moins honnêtes gens dans le monde.

De la maniere que les Marchãs se doivét comporter.

Aprés avoir assez amplement parlé des Villes & des Marchandises, je diray aussi quelque chose sur la residence des Marchands, afin que ceux qui vou-

dront y aller negocier, & qui ne sçavent pas les coûtumes du païs, apprennent ce qu'ils sont tenus d'observer, pour n'être point surpris ny inquietez des Gouverneurs & des peuples, ny même d'avoir aucun démêlé avec eux pour le payement de leurs Marchandises, & dans toutes les autres occasions.

La premiere chose qu'ils doivent faire le jour même, ou le lendemain de leur arrivée, c'est d'aller visiter le Gouverneur de la Ville, & de le regaler de quelque present honnête, suivant la coûtume, & luy rendre dans la suite souvent des visites pour se concilier son amitié ; car les Maures sont forts vains & amateurs de gloire, principalement quand ils sont dans des Postes élevez, comme celuy de Gouverneur.

Il faut luy faire des plaintes pour les moindres differents qu'ils auront avec les Maures ou les Juifs, dautant que cela tourne à son profit, pour en tirer quelque amende : & afin de ne point donner lieu à cette canaille de les mépriser, ny de leur faire aucun tort : car lors que le peuple void que les Marchands sont dans quelque estime

auprés du Gouverneur, & qu'il prend leurs interests, chacun va plus droit en besogne, & n'oseroit les offencer.

Quand le Gouverneur les fera sommer de comparoître devant luy, ou que quelqu'un les appellera en Jugement, ils ne manqueront pas de se trouver au temps de l'Assignation verbale qui leur aura été donnée, dautant que s'ils donnent le temps au Gouverneur de les envoyer appeller une seconde fois, ils subiront la peine de la Loy, qui est de deux-cens bâtonnades, d'être mis prisonniers, & de payer une grosse amende, pour avoir méprisé les ordres de la Justice.

Ils auront soin de se faire des amis des parens, & des plus familiers du Gouverneur, qui leur peuvent servir en beaucoup d'occasions, & sur tout pour obtenir quelque grace particuliere de luy. Ils prendront garde de ne point dire d'injures, & de ne pas répondre des paroles offençantes aux Maures devant des témoins, encore moins de lever la main pour les frapper, leur cracher au visage, ou même devant eux, lors qu'ils se mettront en colere; parce qu'il vaut mieux se plain-

dre au Gouverneur, que de se faire soy-même justice; étant fort jaloux de son authorité, il ne se faut pas trop fier au beau semblant que le Gouverneur leur pourra montrer, car ce sont tous des chiens qui mordent en faisant des caresses : des avares qui se ruinent à promettre beaucoup, & qui s'enrichissent à ne donner rien. Peu amateurs de tenir leur parole, & d'executer leurs promesses, grands amis de recevoir, & de ne faire aucun bien. Ils disent lors qu'on se plaint de leur peu de fidelité à garder leur foy, qu'ils ne sont pas Chrétiens comme nous, pour en avoir une inviolable : que c'est en cela qu'ils se font reconnoître, & pourquoy on s'y fie.

Ils n'iront point d'une Ville à une autre sans le congé du Gouverneur, duquel ils se feroient un ennemi mortel, s'ils leur arrivoit autrement. Ils ne donneront point leurs Marchandises à credit, ny aux Maures, ny aux Juifs, que sous trois ou quatre bonnes cautions : car ils sont fort sujets à faire banqueroutte, & lors qu'ils l'ont faite, ils n'ont aucuns biens propres sur quoy se payer, à cause qu'ils ne possedent

autres heritages que leurs maiſons, & quelques jardins qui vallent peu de choſe.

Ils ne prendront non plus aucunes Marchandiſes à credit des Juifs, ny ne feront aucuns Livres journaux avec eux, dautant qu'ils écrivent toûjours plus du quart ou du tiers qu'ils n'ont livré : ſuivant en cela une certaine maxime qu'ils ont, qu'ils ne deviendront jamais riches, s'ils ne mêlent du bien d'autruy avec le leur. Or autruy chez les Juifs, ſont les Chrétiens, les Turcs, les Maures, & les Payens, ſur leſquels ils peuvent voler impunement quand ils en trouvent l'occaſion, pourvû qu'ils en donnent une partie pour relever la fortune de ceux qui en ont eu une mauvaiſe, & pour empeſcher leurs pauvres de mandier leur pain. Il eſt vray que leur charité eſt admirable ſur ce point ; car un homme qui aura perdu tout ſon bien, ils luy en redonneront juſqu'à trois fois autant, pour tâcher de ſe rétablir dans ſon premier état, & s'il a toûjours la fortune à dos, il eſt entretenu comme le reſte des autres pauvres : mais les voyes injuſtes par leſquelles ils l'entretiennent, ſont

pour faire connoître de quelle maniere on se doit fier à leur prudhommie.

Lorsque les Juifs se veulent faire payer de ce qu'ils ont écrit sur leurs Registres, ils briguent la faveur du Juge, qui est ordinairement le Gouverneur de la Ville, en luy faisant quelque present, ou bien par la promesse de la moitié du larcin, s'il leur donne gain de cause. Et il est arrivé de mon temps que plusieurs Marchands qui étoient à Salé & à Toutoüan, sont tombez dans la derniere necessité, pour les avoir crûs trop honnêtes gens, & s'être fiez à leurs Livres. Les Maures sont un peu plus sinceres que les Juifs, mais le plus seur, c'est de les croire aussi fins, & aussi méchans que les autres.

Les Gouverneurs pour se maintenir dans la faveur, & pour la briguer encore plus, & se conserver l'amitié de leur Prince, luy font souvent des presens de draps & de toiles fines qu'ils empruntent des Marchands; mais comme ils sont souvent revoquez, ou détruits, & qu'ils n'ont aucun patrimoine, il ne leur faut prêter que le moins qu'on pourra: & lors qu'ils

voudront avoir de ces Marchandises, ne leur faire voir que les pires, afin qu'ils en prennent moins; car ce sont la plûpart des miserables qui n'ont dequoy subsister, qu'autant que leur faveur dure.

Leurs obligations envers les Esclaves.

Les Marchands doivent éviter sur tout de familiariser beaucoup avec les Esclaves, tant à cause que cela leur porte prejudice pour leur liberté, que cela les fait croire eux-mêmes Marchands, & plus riches qu'ils ne sont: qu'à cause que si quelqu'un vient à fuïr, & à se sauver, on attribuë à ces Marchands de le leur avoir conseillé, & d'avoir corrompu quelque Maure à force d'argent pour le mener en liberté, & on le leur fera payer au triple plus qu'il avoit été achepté: Mais aussi afin que les Esclaves ne se plaignent pas, qu'ils les méprisent à cause de leur infortune, ils doivent leur témoigner de la charité, & du secours dans leurs maladies, & dans leurs autres necessitez, comme quand ils sont mal nourris chez leurs maîtres: même les faire venir chez eux pour se rejoüir les principales Fétes de l'année, à l'imitation du Sieur Antoine Raymond de

Marſeille, qui étoit Conſul à Salé, qui non content de les avoir bien regalez ce jour-là, leur donnoit encore de l'argent : & comme fait encore aujourd'huy le Sieur Touſſaint Boyer de Caſſis qui reſide à Toutoüan, où il fait tant de charitez aux Chrétiens qui y ſont Eſclaves, qu'il en retire toûjours chez luy un grand nombre, & deſquels il ſe rend reſponſable envers leurs Patrons. Ce ſeroit icy le lieu de faire l'éloge de ce parfait Chrétien, qui étant né Gentilhomme, a été obligé pour relever ſa fortune d'embraſſer le party du Commerce : & il ſemble que la Providence l'ait conduit à Toutoüan, pour y ſervir de Pere commun aux pauvres Eſclaves. Il doit ſervir de modele à tous ceux qui iront aprés luy dans ces quartiers-là, afin qu'à ſon exemple ils travaillent à la prompte liberté des Captifs, pour leſquels on leur envoyera de l'argent, & qu'ils n'imitent pas la méchante politique de ceux dont je viens de parler. Quoy faiſant, Dieu benira leurs œuvres & leur negoce, & les preſervera avec leurs biens de tous perils, & des fortunes de la Mer.

J'espere que cette Relation n'aura pas donné moins de plaisir dans sa lecture que la precedente Histoire de Maroc ; dautant que l'entretien des Esclaves ausquels il est arrivé tant de divers évenemens, quoy qu'ils ne soient pas si celebres que ceux des Roys, n'en sont pas pour cela plus desagreables, & n'en divertissent pas moins. C'est ce qui me fait croire que le Lecteur que j'ay deja assez instruit dans ma Preface, du sujet pour lequel je l'ay mise au jour, ne trouvera pas mauvais que je reïtere à luy dire en ce lieu qui luy donne fin, que ses aumônes ne sçauroient jamais être mieux employées qu'au rachapt de 400. infortunez de nos freres qui sont restez à Fez, à Miquenes, à Salé, à Alcassar, & à Toutoüan ; entre lesquels il y a plus de cinquante jeunes Garçons de quinze à dix-huit ans, qui sont tous les jours exposez à renier leur Foy, par les cruautez journalieres dont leurs Patrons inhumains usent barbarement envers eux, pour les y faire consentir : & desquels je me suis efforcé de luy representer les souffrances, afin de l'obliger à se ressouvenir de les secourir toutes les

fois que Dieu luy donnera les moyens de le faire.

Les Reverends Peres de la Mercy qui se preparent bien-tost à faire une troisiéme Mission dans les Royaumes de Fez & de Maroc, ont député le R. Pere de Chilly celebre Religieux de leur Ordre du Convent de Paris, pour en être le Chef, & qui doit partir aussitost que vos aumônes leur auront fourny le fonds necessaire pour faire les grandes dépences à quoy on est obligé dans ce penible voyage, tant pour le rachapt de chaque Captif, qui excede toûjours le prix de deux-cens écus, que pour les presens qui se font au Roy de Maroc, & aux Gouverneurs des Villes pour les obtenir, que pour les avanies qu'on leur fait payer pour la moindre chose qui arrive.



CHAPITRE DERNIER.

Contenant les principaux termes de la Langue Arabesque, dont l'on se sert communement dans les Royaumes de Fez, de Maroc, & de Tafilet.

FRANÇOIS.	ARABESQUE.
A	*A*
AU Nom de Dieu,	*Mesim-alla.*
Aaron,	*Aran.*
Abraham,	*Braham.*
Abondance,	*Coulchy-besef.*
Abricots,	*Mechemeche.*
Abbrever un Cheval,	*Ourdon-l'hasan*
Acier,	*Le heind.*
Adieu,	*Cot-allaquer.*
A Dieu ne plaise,	*Staferla-aoüdy,*
Adam,	*Adem.*
A eux,	*Di ellum.*
A elle,	*Di ella,*
Agneau,	*Lehaouly,*
Air,	*Roa,*
Aiguille,	*Libra.*
Ais,	*Loa.*

Ail,	*Tom.*
Aigre,	*Hamda.*
Aigle,	*Néſir.*
Alexandrie,	*Scandria.*
Alger,	*Guezers.*
Alcoran,	*Le Forcan.*
A luy,	*Diello.*
Allons,	*Eoüay-alla.*
Amour de Dieu	*Talla-lilla.*
A moy,	*Dielli.*
Ambre,	*Ambar.*
Amer,	*Mera.*
Amandes,	*Nóar.*
Amy,	*Sahäby.*
Ambaſſadeur,	*Ambachador.*
Amen,	*Emin.*
Amans,	*Lehabibons.*
Ame,	*Roho.*
Anges,	*Melecas.*
Année,	*Am*, ou *ſenim.*
Ancre,	*Semac.*
A nous,	*Dienna.*
Animaux,	*Beimes.*
Anglois,	*Ingliche.*
Aouſt,	*Agoſto.*
Aprés demain,	*Baguedã.* [*chy.*
A qui eſt cela.	*Demen-hadac.*
Armée,	*Mahâla.*
Armes,	*L'háda.*

Armurier,	*Lebaded.*
Archers,	*Lecodem.*
Arabe,	*Larby.*
Argent,	*Mecora,*
Argent vif,	*Zôâg.*
Arbres,	*Chéger.*
Atlas,	*Dren-dren.*
A toy,	*Diellec.*
A ton ſervice,	*Auchallec,*
Automne,	*Le Querif.*
Avril,	*Abril.*
Avare,	*Chedidde.*
Aveugle,	*Ama.*
A vous.	*Dielcum.*
Au Marché,	*Fel ſoc.*
Auſtruche,	*Namâ.*
Aſne,	*Lehamar.*
Aſneſſe,	*Lehamára.*
Aimer Dieu,	*Nébab-alla.*
Appellez-le,	*Hayt-lou.*
Aider,	*Aoü-noü,*
Ayeul,	*Judec.*
Ayeulle.	*Judébá.*

B *B*

BAiſer,	*Bous.*
Bas,	*Téxer.*
Banc,	*Courſe.*

Bain,	*Lehamen.*
Barbe,	*Lasefar.*
Barbier,	*Lebafef.*
Balles,	*Le-cora.*
Barils,	*Lebermil.*
Baignets,	*Sefinche.*
Bassin,	*Teifor.*
Basse-fosse,	*Matemora.*
Barbare,	*Bréber.*
Bagues,	*Lecatem.*
Balance,	*Mizan.*
Bâton,	*Zelat.*
Battre,	*Drobo.*
Benediction,	*Lebarqua.*
Beaufrere,	*Insibin.*
Beurre frais,	*Zebeda.*
Beurre salé,	*Semen.*
Beau,	*Lajib.*
Beautemps,	*Sequanan.*
Beaucoup de biens,	*Le mel besef.*
Bien-tost,	*Daba-daba.*
Bisayeul,	*Jud-Judec.*
Bidet,	*Jedegh.*
Bible,	*Toret.*
Bien belles,	*Zienan.*
Bleuf,	*Le zarque.*
Blanc,	*Le biot.*
Bled,	*Le guemeg.*
Bonjour,	*Sebáá- allaquer*

Bonſoir,	*Sahàá-allaquer*
Bouche,	*Le fom,*
Boulanger,	*Coubaiſſy,*
Bouchier,	*Guezery,*
Bourreau,	*Tàlb-mache.*
Boire,	*Cherob.*
Boiteux,	*Leherech.*
Borgne,	*Laoüar.*
Bottes,	*Temeg.*
Bonnet,,	*Chechia.*
Bonnets,	*Chouéchie.*
Bource,	*Chequara,*
Bouteille,	*Breda.*
Bois,	*Lequecheb,*
Boutique,	*Hanut.*
Bon,	*Meléa*
Bœuf,	*Tiren.*
Bouc,	*Latrous.*
Bougre,	*Zamel.*
Brune,	*Debebe.*
Brocard,	*Brocato.*
Bronze,	*Ciny.*
Brique,	*Lajaura.*
Brûler,	*Harcou,* ou *me'hároc.*
Brûler pere & mere,	*Harque-bouc,* ou *mouc.*
Bras droit,	*Dras de lymin.*
Bras gauche.	*Dras de lazary*

C	C
Cadix,	*Calas,*
Captif,	*Hesir,*
Cable,	*Celba,*
Cabinet,	*Messeria.*
Carreaux,	*Zouleiges.*
Calçons,	*Ceroüel.*
Capot,	*Jelevia.*
Canelle.	*Lecorsa.*
Canars,	*Jege-delma.*
Cardes,	*Corchuf.*
Carottes,	*Quezou.*
Campagne,	*Lecala.*
Cavalle,	*Laoüda.*
Canons,	*Lamfat.*
Capitaine de troupes,	*Alcayde.*
Capitaine Corsaire,	*Rays-coursant.*
Cerveau,	*Lemouc.*
Cerises,	*Lemulnt.*
Cerf,	*Lin.*
Cheval,	*Lehasans.*
Selle,	*Serge.*
Bridde,	*Legem.*
Estriers,	*Merqueb.*
Esperons,	*Lehemens.*
Licol,	*Sequema.*
Fers,	*Sefcha.*
Couverture,	*Zelele.*
Estrille,	*Lemassa.*

Chameau,	*Jemel.*
Chevre,	*Leméja.*
Chevreuil,	*Leguezel.*
Chauve-Souris,	*Tirelir.*
Chien,	*Lequeleb.*
Chat,	*Lemouche.*
Chemin,	*Tric.*
Châtaignes,	*Castanas.*
Choux,	*Lecrom.*
Chaux,	*L'gire.*
Chevrons,	*Guaisas.*
Chevilles,	*Leutet.*
Charpentier,	*Néjar.*
Chaîne de fer.	*Lequebel.*
Chaine,	*L'belot.*
Charbon,	*L'fem.*
Chapeau,	*Tereza.*
Chemise,	*Camiza.*
Cheminée,	*Le canut.*
Chambre,	*Le gorfa.*
Château.	*Couseba.*
Chanter,	*Guené.*
Chier,	*Le queras.*
Chaudronnier.	*Sefary.*
Chaudiere.	*Stéla.*
Chirurgien,	*Tebibe.*
Cheveux,	*Chaar.*
Chaloupe,	*Felouca.*
Chapelle,	*Ronda.*

Chrétien,	*Menserany.*
Chrétiens,	*Mensara.*
Chaleur,	*Sequana.*
Ciel,	L'*géna.*
Citerne,	*Le méjoub,*
Cie,	*Mechar.*
Cizeau,	*Marbot.*
Cire,	*Chemeg.*
Cierge,	*Chéma.*
Citroüilles,	L*equeras.*
Citrons,	L*imas.*
Clous de girofle,	*Ould-nóa.*
Clous,	*Mecémar.*
Clos,	L*arsa.*
Clef,	*Mufta,*
Compagnons,	*Sahab-nâs.*
Consul,	C*onson.*
Constantinople.	S*t'amboul.*
Cœur,	L*e calb.*
Couronne,	L'*teig.*
Cordes,	L'*hábel.*
Coûteau,	L*ecoudemy.*
Courrier.	*Ercasse.*
Cousin,	*Ben-amin.*
Col,	*Erqueba.*
Côtes.	L'*edella.*
Coquemar.	*Brema.*
Courir,	*Gery, gery.*
Cornes,	L*ecron.*

Cornard,	*Caran.*
Comment t'apelle-tu,	*Asmec.*
Comment te porte-tu,	*Qui-finta.*
Combien cela,	*Chal hadac chy*
Coiffe,	*Labroc.*
Coffre,	*Seindoc.*
Coral,	*Le Marjen.*
Coignée,	*Chacor.*
Cordoüe,	*Corteba.*
Cordonnier	*Querez.*
Concombres,	*Lecabier.*
Coins,	*S'fergil.*
Coulœuvre,	*Lebancha.*
Cocq.	*Berugo.*
Craindre Dieu.	*N'caf-alla.*
Croix,	*Selib.*
Crucifié,	*Selbou.*
Crieur,	*Delel.*
Cracher,	*Tefel.*
Craindre,	*T'caf.*
Crible,	*Leguerbel.*
Cru.	*Cadeza.*
Cuit,	*Tayb.*
Cuivre,	*Nébes.*
Cuillier.	*Legorof.*
Cuisine,	*Couchina.*
Cuisses,	*Fouçadou.*
Cul,	*Tremerou.*

D	D
DIEU,	*Alla, arby.*
Dieu misericordieux,	*Arbi-querim.*
Dieu Tout-puissant,	*Alla-lequerim.*
Dieu vous aide.	*Alla-aoünenm.*
Dieu vous benisse,	*Alla-isia.*
Dieu soit avec vous,	*Alla-end ouk.*
David,	*Daoüt, ou daoït*
Dattes,	*Temar.*
Danser,	*Stata.*
Demon *ou* Belsebut,	*Iblis.*
Denier,	*Felous, ou carat.*
Decembre,	*December.*
Devant toy,	*Quedemec.*
Derriere toy.	*Aurec.*
De quel païs,	*Schon-bledec.*
De tel païs,	*Men-bled foulany.*
Demeure en paix.	*Cot-aláquer, y lafia.*
Dez,	*Lequemar.*
Dents,	*Senen.*
Descendre,	*Zel.*
Déjeûner.	*L'fetor.*
Demain,	*Lequeda.*
Demie-once.	*Once eqâia.*

Devant hier,	*Lebera*,
Diamans,	*Liacot.*
Dimanche.	*Lehait*
Doigts,	*Seboüay,*
Dormir,	*Ergout,*
D'où viens-tu,	*Fen-contay[chy*
Donne cela.	*Arra-badac-*
Donner caution,	*Atte dama.*
Donne,	*Arra.*
Dogues,	*Le canjar,*
Doux,	*Heulou,*
Donnez-luy,	*Atte-aloü.*
Dromadaire,	*Mehéry,*
Ducaton d'or de deux écus,	*Metecal-de déheb.*

E	E
EAU,	*Elma,*
Eau-de-vie,	*Meheya,*
Egal,	*Catme-cat.*
Elephant,	*Lefil.*
Empereur,	*Emir.*
Enfer,	*Genéma.*
Envoyé de Dieu,	*Arra-foullilla.*
Encens,	*Jaoüy,*
Envoyer,	*Sif-tou.*
Enterrer,	*Defunou.*
Etoiles,	*I-:om.*

Eté,	*Sif.*
Esprit folet,	*Genon.*
Estomac,	*Sedéry,*
Epaules,	L*adar.*
Echelle,	*Celom.*
Escallier.	*Druge.*
Esclave,	*Mecousoub.*
Esternuer.	*Ateich.*
Est-tu marié,	*Mejouge-intinan.*
Espagnol,	*S'pagnol.*
Egorger,	*Medebaû.*
Etouffer,	*Giffa.*
Escharpe,	L*ehazem.*
Escuelle.	*Zelefa.*
Epingle.	L'*finita.*
Etoffe, *ou* Draps,	*Melf,*
Ecarlatte.	*Scharlat.*
Etaing,	L'*casdir.*
Echaffaux.	*Serere.*
Espagneux,	C*aliba.*
Escorpion,	*Alacran.*
Ecrivain,	L*equetib.*
Ecurie,	*Roüa.*
Ecu d'argent,	*Real-cubir.*
Ecoûte,	*Sematné.*
Evangile,	L'*ingil.*
Eunuque,	*Mufty.*
Eux,	*Oüman.*
Eve,	*Eoüa.*

Eternité,	*Dima.*
Extrême, *ou* tres-grād.	*Cubira-besef.*

F F

FAce de Dieu,	*Aug-alla.* [*chy*
Faire cela,	*Amel-hadac-*
Faim,	*Jeü.*
Farine,	D*equaicq.*
Faire,	*Soubo*, ou *amel.*
Faucille,	*Mengil.*
Février,	*Hebrezo.*
Feu,	L*enár.*
Féves,	F*oul.*
Femme,	*Almera.*
Femelles,	*Insan.*
Fesses,	T*réima,*
Fenêtre.	C*himechia.*
Fer,	L*ehedit.*
Feüille,	L*oarca.*
Fideles,	*Musulmin.*
Fils,	*Ould*, ou *ben.*
Fille,	*Benti.*
Figues,	L*ebacora.*
Figues seches,	L*ecarmons.*
Fiévre,	L*ehama.*
Fiel,	*Merara.*
Fils de putain,	*Ben-caba.*
Fils de chien,	*Ben-queleb.*

Fil,	*Lecahiet.*
Fleurs,	*Noára.*
Fleuve,	*Loüet-elcuban.*
Fort,	*Seheg,*
Fol,	*Hamaco.*
Foye,	L'*quebeda,*
Foible,	*Manchi-seheg.*
Forteresse,	*Bestion.*
Fontaine,	*Layon.*
Fontaine de marbre,	*Lecassa.*
Forest,	*Legaba.*
Four,	*Fouran.*
François,	*Franciet.*
Flamans,	*Flaminc.*
Frere,	*Coüya,ou caiq.*
Froid,	L'*berd.*
Frapper fort,	*Drobo-quebella*
Fromage,	*Jeben.*
Fruits,	L'*fequia.*
Fourmis,	*Lémen.*
Fusils,	*Meucala.*
Fumée,	*Decan.*

G	*G*
Gabriel,	*Ginbril,*
Galere,	*Legorob.*
Garçon,	*Licher.*
Galle,	*Gedery.*

Gennes ,	*Genoa,*
General d'Armée,	*Bacha,*
Genoüil,	*Requeba.*
Gingembre,	*Quingiber,*
Gland,	L'*belot.*
Gouverneur,	*Alcayde.*
Goudron ,	L*equetran,*
Gourmand,	*Belaan.*
Graces à Dieu,	L*ehem-dillilla.*
Grand-mercy,	*Sahá.*
Grenier,	*Lehéri.*
Gris cendré,	*Romadin,*
Grenade ville,	*Grenata.*
Grenades fruit,	*Romanat.*
Grains,	*Zeras,*
Grenoüilles,	*Geranat.*
Grand-Caire,	L*emaſſar.*
Guerre,	L*e* T*ard.*
Guitarre.	*Guimbréa.*
Guinblet.	*Berima.*

H *H*

HAvre, *ou* Port de mer,	L*emarſa.*
Hermitte,	*Morabitte.*
Heures ,	*Sáá-ſáá.*
Herminette.	L*ecadum.*
Herbe,	*Rebéa.*

Heriſſon,	*Legong-je-fout.*
Hiver,	*Chetpüá.*
Hibou,	*Lemouca.*
Hoüe,	*Meſaba.*
Homme,	*Ragel.*
Huile.	*Zit.*

I	*I*
JEsus-CHRÎT N. S.	*Cidna-ayſa.*
Jacob,	*Yacot.*
Janvier,	*Ener.*
Jambes & pieds.	*Hergelay,*
Jaloux,	*Haramy.*
Jaune,	*Sefar.*
Jardin.	*Ienenet.*
Je ne veux pas,	*Mahab-chy.*
Je n'entends pas,	*Manſemat-chy.*
Je n'ay rien,	*Man-dichy.*
Je n'apporte rien,	*Man-gibchy.*
Jeruſalem,	*Lecoſt.*
Jean,	*Eya..*
Jeudy,	*Lecommice.*
Jeune,	*Azery.*
Je te le diray demain,	*L'queda-N'goulec.*
Jeûner,	*Som,*
Il n'eſt pas venu,	*Mezel-méja.*
Il n'y eſt pas,	*Menchina.*

P v

Ignorant,	*Matarf-chy.*
Impatient,	M*andou-ſebar.*
Indigo,	*Nil.*
Infideles,	M*enſara.*
Indes,	L*ehind,*
Joſeph,	*Yuſeph,*
Joües,	C*houery,*
Jour,	L*iom.*
Joyeux,	S*epharhan.*
Iſaac,	*Izac.*
Iſmaël,	S*emein.*
Iſle,	*Guezira.*
Juſtice de Dieu,	C*her-alla.*
Juſtice,	C*hera.*
Juge de la Loy,	L'*cady.*
Juge de Police,	Le *Haquem.*
Juge civil,	*Alcayde.*
Jureur,	*Halef.*
Juif,	L*ihoudy,*
Juin,	*Iunio.*
Juillet,	*Iulio.*
Juſtacorps.	C*afetan.*

L L

LA Vierge Marie,	L*azeba-*MARIE.
La Loy,	D*in.*
La Lune,	L*egamera.*
La Mer,	L*ebahar.*

La langue.	*Sen.*
La verge.	*Zoub.*
Las, *ou* lassé.	*Hajit.*
Laboureur,	*Lehart.*
Lanterne,	*Fanal,*
Lampe de verre.	*Cebahya,*
Lampe de terre,	*Le candé,*
Laittuës.	*Le casse, le casso*
Laict doux,	*Halip.*
Laict de beurre,	*Leben.*
Laict caillé,	*Rip.*
Lapin,	*Lecolen.*
Les lévres.	*Choüerb.*
Leve-toy,	*Noud.*
Lever,	*Erfet.*
Leger,	*Quesif.*
Le visage couvert,	*M'caba-moüjou*
Le lit,	*Lefarcha.*
Levrier,	*Celougny.*
Levain,	*Lequemera,*
Lieutenant,	*Bachouda.*
Lieutenant Corsaire,	*Soute-Rays.*
Lion,	*Sebá-bey.*
Lisbone,	*Lichboa.*
Livre à lire,	*L'quetoüb.*
Libre,	*Hor.*
Liberal,	*Saqui.*
Livre de poids,	*Artal.*
Lievre,	*L'arneb.*

Lieux communs,	*Metara.*
Loup,	*Deba.*
Lundy,	*Letenin,*
Luy,	*Oüa.*

M M

MArtyrs,	*Jeeds,*
Marbre.	*Recam.*
Mars,	*Marſo.*
May,	*Mayo.*
Mardy,	*Leteleta.*
Maquereau,	*L'caoët.*
Matrice,	*Lehachon.*
Mamelles,	*Bouzoula.*
Main,	*Laiday.*
Manger,	*Coul.*
Madame,	*L'éla.*
Madamoiſelle,	*Lalla.*
Maître & Seigneur,	*Mouley.*
Maîtreſſe,	*Mouleytna.*
Maiſon,	*Ledar.*
Malade,	*Maret.*
Maiſon de la mõnoye,	*Dar-ſcba.*
Mareſchal,	*Hededin.*
Matelas,	*Lehafa.*
Manteau,	*Lecoufara.*
Marmite,	*Lequedra.*
Marteau,	*Metarça.*

Maillet,	*Rezama.*
Maître Major.	*LEmin.*
Maître Maſſon,	*Malē-del-benin*
Maître d'ouvrages,	*Malem ſenáa.*
Matinée,	*Sebáá.*
Maroc,	*Maráchx.*
Marſeille,	*Marſilla.*
Marchand,	*Teger.*
Mâtins,	*Taros.*
Mariniers,	*Bahàris.*
Métier.	*Senáá.*
Melons,	*Beteg.*
Melons d'eau.	*Falançàs.*
Meſure,	*Lequijl.*
Menteur,	*Elquedib.*
Meûnier,	*Rabaouy.*
Medecine,	*Doüá.*
Mere,	*Ayman.*
Meubles,	*L'haoiche.*
Menton,	*Lehájt.*
Mercredy,	*Larba.*
Michel,	*Micaël.*
Miroir,	*Meré-hia.*
Miel,	*Laſſen.*
Miſerable,	*Zorby,*
Miniſtre d'Etat,	*Uzir.*
Midy,	*Ledehor-loully.*
Minuit,	*Once-lilla.*
Mon Dieu,	*Arbi-nan.*

Moïse,	*Mouchy.*
Monde,	*Dinia.*
Mort,	L*emet.*
Mois,	*Chäár,*
Monseigneur,	*Cid-na.*
Monsieur,	*Cid*, ou *Cedé.*
Monnoye,	*Draham.*
Monnoye de 3. sols.	M*ouzouna.*
Mouchoir,	*Cevénia.*
Mon bien-aimé.	*El-ha-biba.*
Moulin,	*Raha.*
Mortier,	*Balé.*
Mortier à piller,	M*eberéz.*
Mouton,	L*equibiche.*
Mouche,	*Debenan.*
Montagne,	*Jebel.*
Monter,	*Tela.*
Muet.	*Zeizon.*

N	*N*
NAvires & voiles,	*Safina el quéla.*
Nantilles.	L*adesse.*
Navets,	L*iptf.*
Natte,	*Hacera.*
N'arête pas,	M*atá-tarchy,*
Neige,	*Teilg.*
Nez,	*Naqueré.*
Nerfs,	L*aracq.*

Négre,	*Leibit.*
Negresse.	*Lecadem.*
Neant,	*Batal.*
Noé,	*Nó.*
Nom,	*Asmec.*
Non,	*La.*
Novembre,	*November.*
Nopces,	*Larossa.*
Nombril,	*Soradel-boten.*
Noir,	*Queel.*
Noix,	*Gréga.*
Noix de muscade,	*Gous-t'ayb.*
Nuit,	*Lilla.*
Nuées,	*Sahab.*
Nud,	*Arian.*

O — *O*

O Grand Dieu,	*Alla-hoëquehar.*
Octobre,	*Octuber.*
Oeil,	*Layné.*
Oeufs,	*Oulets del jeja.*
Oeillets,	*Cromfel.*
Oignons,	*Lebousal.*
Olives,	*Zitonnas.*
Ongles,	*Defar.*
Oncle,	*Amin.*
Once,	*O'quia.*
Opiom,	*Assiom.*

Oranges,	*Zaimbóa.*
Orge,	*Chéer,*
Oraiſon,	*Selé.*
Oreiller,	*Lemahaſtra.*
Orphévre.	*Sequeq.*
Or,	*Déeb.*
Os,	*Ládem.*
Oüi,	*Té,*
Où vas-tu,	*Lahády.*
Où eſt le chemin,	*Fenoüá-l'triq.*
Où eſt la Ville,	*Fenoüá-l'medi-na,*
Où eſt ton pere,	*Fenoüa-bebecq.*
Où eſt ta mere.	*Fenoüa-aymec.*

P   *P*

PArdonnez nos pe-chez,	*Sema-denoub-nan.*
Pechez.	*Denoübs.*
Payen.	*Quáſfer.*
Palme de la main,	*Chiuir.*
Paris,	*Peris,*
Par permiſſion de Dieu	*Amar-alla.*
Payer,	*Lijara.*
Pâque,	*L'aide.*
Paix,	*Laſſia.*
Parole,	*L'quelem.*
Paupieres,	*Anjebou.*

Papier,	*Garret.*
Pasteur,	*Réy.*
Pauvre,	*Mesquino.*
Palais,	*Mechoüar.*
Pantoufles.	*Cheruil.*
Panier,	*Celila*
Pain,	*L'cobus.*
Paille.	*Tében.*
Pardieu,	*Oülla.*
Par ma foy,	*Hac-aneby.*
Peintre.	*Zoüaquin.*
Peinture.	*Zoüac.*
Pere,	*Bábá.*
Peau,	*Gild.*
Peu à peu.	*Choné-choné.*
Petter.	*Azac.*
Peste,	*Loüba.*
Perles,	*Jora.*
Perdrix,	*Lehagéla.*
Pharaon,	*Feuraon.*
Pierriers,	*Hamerzan.*
Pilliers,	*Soüery.*
Pierres,	*L'hajar.*
Pince,	*Latela.*
Pistolet,	*Lequebous.*
Pipe à tabac.	*Doya.*
Pisser,	*Leboul.*
Piller,	*Erquézou.*
Pillon,	*Elmarquez.*

Pic,	*Quetata,*
Pigeonneau.	*Frac-delhamē.*
Pigeons,	*Elhamen.*
Pique,	*Mezerac.*
Pleurer.	*Bequé.*
Pluye,	*Stha.*
Plâtre,	*L'guibez.*
Plume,	*Caloma.*
Plumes,	*Richats.*
Plomb,	*Arſaſſe*
Plat,	*Mocſia.*
Pont,	*Alcantara.*
Poiſſons,	*L'heut.*
Poulmons,	*Lefoud.*
Potence,	*T'fera.*
Poltron,	*Choumétaº*
Pourquoy,	*Liache.*
Porte,	*L'bebe.*
Poudre,	*Lebarot.*
Poîle,	*Salten.*
Poivre,	*Filfin.*
Poix-raiſine,	*Regina,*
Poix noire,	*Biot-delmarquē*
Poulie,	*Gerara,*
Porte cela,	*Erfet-hadac-chy.*
Pourpier,	*Hergelac.*
Poulles,	*Jejas.*
Poullets,	*Ceſellés.*

Poires,	*Lingasse.*
Pommes,	*Tefaha.*
Portugais,	*Portegais.*
Porc sanglier.	*L'halouf.*
Porc épic.	*Durban.*
Poux,	*Leguemel,*
Pot à l'eau.	*L'garaf.*
Pot de chambre,	*L'coudiac.*
Poignard,	*Gomia.*
Prêtre,	*Talbe.*
Prophetes.	*Nebias.*
Princes,	*Cherifs.*
Province,	*Bledh.*
Prison,	*Lehebus.*
Promener,	*Sara.*
Printemps,	*Rebeh.*
Prunes,	*Albrecoques.*
Punaises,	*Lebac.*
Puces,	*Leburgot.*
Puis,	*Lebire.*
Putain,	*L'cáábá.*
Psautier de David.	*Sebour-Daüt.*

Q Q

Quereleux,	*Lagécialogue.*
Que veux-tu?	*Achabet.*
Quelles nouvelles,	*Ach-quebar.*
Quintal,	*Quantal.*

Quarteron ,	*Roba.*
Qui est à la porte.	*Milhau.*
Qui est là-,	*Schon-hadac.*
Qu'en as-tu affaire.	*Mensch-calee.*

R — *R*

RAphaël,	*Réfel.*
Raves,	*Lesigil.*
Raisins,	*Layneik.*
Raisins de Damas,	*Zébibe.*
Rat,	*Lefar.*
Rabot,	*Melessa.*
Rasoir,	*Lemous.*
Ratte,	*Tébam,*
Rames,	*Mequedelf.*
Religieux,	*N'acacis.*
Reine,	*Sultana.*
Renegat,	*Lalouche,*
Renegate,	*L'ayja.*
Revendeur,	*Bacaly.*
Reposer,	*Retach.*
Réchaux,	*Nafa.*
Renard,	*Dib.*
Rebelles,	*Gâchaichin.*
Riche,	*Affrit.*
Ris,	*Ros.*
Riviere,	*Loüet.*
Roy,	*Sultan.*

Rome,	*Romtondon*,
Romarin,	*Larar.*
Rosée,	*Nedoüá,*
Roüe,	*Nora.*
Rôty,	*Choüá.*
Roses,	*Loüard.*
Royaume,	*Leber.*
Ruisseaux,	*Louidin.*
Ruë,	*Zanca.*

S S

SAints,	*Cijds.*
Sage,	*Fequer.*
Salomon,	*Celimen*,
Samuël,	*Müel*,
Sabre,	*Sequin,*
Sang,	*Dem*,
Sang de Dragon,	*Dem-alcóa.*
Salle,	*L'couba,*
Salpestre,	*Lemelay del barot.*
Safran,	*Zafran.*
Sable,	*Romel.*
Salé,	*Sela*,
Sac,	*Cancha.*
S'asseoir,	*Guelez*
Samedy,	*Sabat*,
Seville,	*Sevilla.*

Serfeüil,	*Cousebar.*
Serviteur,	*Lemarjaud.*
Servante,	*Lemarja.*
Serviette,	*Mendil.*
Seringue,	*Serac-delma.*
Seigner,	*Zoul-dem.*
Serrail du Roy,	*Déar-sultan.*
Secretaire,	*L'quetib.*
Semaine,	*Temenia-hyems*
Septembre,	*Setenber.*
Serrure,	*Lequesel.*
Seau,	*Lecoub*
Sel,	*Lemelay*
S'il plaît à Dieu,	*Inchalla.*
Sizeaux,	*Lemecasse.*
Soleil,	*Chimche.*
Soir,	*Lachìa.*
Soif,	*Atache*
Soldat,	*Roman.*
Soldat à cheval,	*Ferez.*
Sœur,	*Catay.*
Souffleter,	*Tarcha.*
Sourd,	*Sam.*
Souliers,	*Balga.*
Soupper,	*Tácha.*
Soye,	*Leharer.*
Souffre,	*Lequibrit.*
Son,	*Neücal,*
Souris,	*Firen.*

Sortir,	*Crujou.*
Sueur,	*L'Aracq.*
Superbe,	*Taque.*
Sucre,	*Asucar.*
Suif,	*Chom.*

T T

TAfetas,	T*afetan*
Tapis,	C*outifa.*
Table,	M*ida.*
Tamis,	*Statob.*
Tabac,	T*abaco.*
Tabac en poudre,	*Nif.*
Tailleur,	*Elcabiet.*
Tante,	*Ama*
Tambour,	T*abal,*
Tentes, ou Pavillons de guerre,	L*ecába.*
Temple,	*Géma.*
Temps,	L'*migel.*
Tête,	*Raffe.*
Testicules,	*Bida.*
Teigneux,	F*artas,*
Terre,	L*art*, ou *trap.*
Tenailles,	L*ecat.*
Terrine,	S*afá.*
Thuiles,	L*ecarmoud.*
Tigre,	*Némur.*

Tiens cela,	Cot *hadac-chy.*
Tisserand,	*Deress.*
Tollede,	T*oleta.*
Tour,	Mi*zel*,ou *cima*
Tourelle,	B*ourge.*
Torreau,	T*iren.*
Toy,	*Intinan.*
Toile,	L'*quetan.*
Tour,	C*oulchy.*
Trou,	T*aca.*
Truelle,	M*orfa.*
Tribu,	C*afila.*
Triste,	M*agáyor.*
Trésorier,	M*ouley-lemel.*
Tresner,	M*ojerau.*
Tripes,	L*emesarn.*
Tripoly	T*rabolis.*
Tuë,	C*outlou.*
Terebentine,	T*rementina.*
Turc,	T*urqui.*

V | *V*

VAillant,	*Gandor,*
Vallée,	L*äutat.*
Vache,	L*eboucara.*
Veau,	L'*ajel.*
Vert,	*Quader.*
Velours,	M*elbar.*

Verre,

Verre,	*Dejeje.*
Vendre,	*Lebé-au.*
Veine,	*Laraig.*
Ventre,	*Lecréché.*
Verité,	*Lehacq.*
Verité de Dieu,	*Hacq-alla.*
Vendredy,	*Nar-gémá.*
Vent,	*Ray,*
Vive le Roy,	*A l'Inseró-Sultan.*
Vie,	*Aycha.*
Vice-Roy,	*Califa.*
Violon,	*Rebebe.*
Viens icy,	*Ajay-el henan*
Viens seulement	*Ajay-oucan.*
Viens promptement,	*Ajay-dria, fissa fissa.*
Visage,	*L'aoüja.*
Ville,	*Medina.*
Vieil,	*Cherf.*
Vieille,	*Bellé,*
Village,	*Techor.*
Vivier,	*Chereys.*
Violet,	*Zebibi.*
Violette,	*Melfeseche.*
Vin,	*Moustar.*
Vigne,	*Dellia.*
Vinaigre,	*L'quebel.*
Viande,	*Lehem,*

Voile, ou manteau de femme,	*Lehaïque.*
Voix,	*Labiat.*
Vous,	*Inan.*
Voleur,	*Serraca.*
Vôtre serviteur.	*Anan-ebdee.*

X	*X*
XErcés,	*Archy.*

Y	*Y*
YVrongne,	*Secran.*



NOMS DES PROVINCES & des Villes, appartenantes tant au Roy de Maroc, qu'aux Chrêtiens, sur ses Côtes.

ROYAUME DE FEZ.

PROVINCES.

Alcaladia.
Riffe.
Algarbes.
Asceiz.
Serhon.
Jebelzebie & Benzeroël.
Montagnes de Meluya.
Zaoüias.
Temesena.
Et Tadela,

VILLES.

Fez Bellé.
Fez Gedide.
Miquenez.

VILLES.

Salé.
Alcassar.
Mamora.
Arzile.
Touroüan.
Thesa.
Quiviane.

Et celles de l'Arache, de Ceuta, du Pignon de Velez, d'Albouzemes & de Melilla, sont aux Espagnols, & Tanger aux Anglois.

ROYAUME DE MAROC.

PROVINCES.	VILLES.
Marachx.	Maroc.
Duquella.	Azamor.
Haha.	Vualadie.
Guilaôa.	Saphye.
Itata.	Et Mazagan, qui appartient aux Portugais.
Zaimby.	

ROYAUME DE TAFILET.

PROVINCES.	VILLES.
Tafilet.	Tafilet.
Toüet.	
Dras.	
Sara.	

PRINCIPAUTE' DE SUS.

PROVINCES.	VILLES.
Sus,	Tarudant.
Sehel.	Sainte-Croix.
	Illec.

Ensuivent les noms des Fleuves & des Rivieres.

FLEUVES.	RIVIERES.
Meluya.	Martin.
Sebou.	Taguedarte.

FLEUVES.

Marbea.
Goüdet.
Sus.
Dras.
Tafilet.

RIVIERES.

Loucous.
Magazin.
Rasse-Elma.
Enques.
Layana.
Oüarga.
Bouamaire.
Beth.
Guerou.
Tasaüt.
Fistella.

RIVIERES.

Loüet de Leibit.
Derna.
Oümana.
Sero.
Mesenes.
Mel.
Lequera.
Mephis.
Rasse-layne.
Loüydin.
Massa.
Aguilou.
Zaimby.
Magaram.
Sedrat.
Mougouna.
Tougeda.
Et Ferquéla.

Outre ces Rivieres, il y a encore quantité de Ruisseaux qui sechent tous en été, & qui ne reçoivent en hyver que l'eau des Ravines, qui les fait en ce tempt-là passer pour des Rivieres effectives à ceux qui ne le sçavent pas.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES & des principales Matieres contenuës en ce Livre.

